

\$1000.

(N^o. 15.) 1^{er}. Brumaire an 7.

MAGASIN

ENCYCLOPÉDIQUE,

O U

JOURNAL DES SCIENCES,

DES LETTRES ET DES ARTS,

R É D I G É

Par A. L. MILLIN.

AVIS DES ÉDITEURS.

Le prix de ce Journal est fixé :

à 9 francs pour trois mois ,

18 francs pour six mois ,

36 francs pour un an ,

tant pour Paris que pour les Départemens, franc de port.

ON peut s'adresser au Bureau du Journal pour se procurer tous les Livres qui paroissent en France et chez l'étranger, et pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

CE Journal, auquel la plupart des hommes qui ont un nom distingué, une réputation justement acquise dans quelque partie des arts ou des sciences, tels que les citoyens DAUBENTON, DOLOMIEU, DESGENETTES, SILVESTRE DE SACY, FOURCROY, HALLÉ, HERMANN, SCHWEIGHÆUSER, LACÉPÈDE, LANGLES, LALANDE, LAGRANGE, LEBRUN, MARRON, MENTELLE, BARBIER-DUBOIS, MORELLET, NOËL, OBERLIN, CHARDON-LA-ROCHETTE, CAILLARD, SAINT-LÉGER, VAN-MONS, TRAUILLÉ, LÉVEILLÉ, COUSIN, CUVIER,

Tome IV. (4^{me}. An.)



GEOFFROY, VENTENAT, CAVANILLES, USTERI, BOETTIGER, VISCONTI, VILLOISON, etc. etc. ont fourni des Mémoires, contient l'extrait des principaux ouvrages nationaux : on s'attache sur-tout à en donner une analyse exacte, et à la faire paroître le plus promptement possible après leur publication. On y donne une notice des meilleurs écrits imprimés chez l'étranger.

On y insère les mémoires les plus intéressans sur toutes les parties des arts et des sciences : on choisit sur-tout ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y publie les découvertes ingénieuses, les inventions utiles dans tous les genres. On y rend compte des expériences nouvelles. On y donne un précis de ce que les séances des sociétés littéraires ont offert de plus intéressant ; une description de ce que les dépôts d'objets d'arts et des sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des notices sur la vie et les ouvrages des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués dont on regrette la perte ; enfin, les nouvelles littéraires de toute espèce.

Ce Journal est composé de six volumes *in-8°*. par an, de 600 pages chacun. Il paroît le premier de chaque mois. La livraison est divisée en deux numéros, de chacun 9 feuilles.

On s'adresse, pour l'abonnement, à Paris, au Bureau du Magasin Encyclopédique, chez le C. FUCHS, Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny.

A Amsterdam, { chez la veuve Changuion et d'Hengst,
chez Van-Guljk.

A Bruxelles, chez Lemaire.

A Florence, chez Molini.

A Francfort-sur-le-Mein, chez Fleischer.

A Genève, { chez Manget,
chez Paschoud.

A Hambourg, chez Hoffmann.

A Leipsic, chez Wolf.

A Leyde, chez les frères Murray.

A Londres, chez de Boffe, *gerard Street*.

A Strasbourg, chez Leyrault.

A Vienne, chez Degeu.

A Wesel, chez Geisler, Directeur des Postes.

Il faut affranchir les lettres.

M A M M I F E R E S.

SUR les ossemens qui se trouvent dans le gypse de Montmartre, par le citoyen CUVIER.

L'AUTEUR, qui, d'après quelques fragmens trop peu nombreux, avoit cru, ainsi que nous l'avons dit, tom. III, page 148, que ces ossemens provenoient d'un animal du genre du chien; ayant eu occasion depuis d'en examiner un nombre très-considérable, a reconnu qu'ils proviennent de trois espèces différentes, par la grandeur et par quelques autres circonstances de peu d'importance, mais qui doivent cependant être rapportées à un seul et même genre, lequel est nouveau, et se place dans l'ordre des pachydermes, presque également rapproché du rhinocéros, du tapir et du cochon.

Voici ce que ces trois espèces ont de commun. Leurs dents mâchelières sont au nombre de vingt-huit, sept à chaque mâchoire, de chaque côté : leurs couronnes sont plates ; et lorsqu'elles sont usées ; on y voit des compartimens de substances osseuses séparés par des lignes plus saillantes de substance émailleuse, comme dans tous les herbivores. Les dents supérieures sont presque quarrées ; les inférieures sont formées de deux croissans, excepté la première qui a son tranchant droit ; et la dernière qui a trois croissans en arcs-de-cercle. Cette disposition est très-analogue à celle du rhinocéros ; mais les incisives et les canines sont très-différentes, et ressemblent à ce qu'on voit dans le tapir ; car

il y a, tant en haut qu'en bas, six incisives tranchantes et deux canines, et derrière celles-ci un espace vuide jusqu'à la première molaire. Cependant cet espace est plus court à proportion que dans le tapir.

La forme générale de la mâchoire inférieure ressemble aussi beaucoup à celle du tapir, sur-tout sa courbure postérieure. Il en est de même du crâne, et sur-tout des os du nez, qui sont également très-courts, et qui paroissent par là avoir aussi porté une trompe.

Ces trois espèces diffèrent, indépendamment de la grandeur, principalement par leurs pieds de derrière, dont le citoyen Cuvier a été assez heureux pour rassembler tous les os, de manière à les monter en squelette.

La plus grande a deux doigts presque égaux; savoir, le moyen et l'externe, et un troisième interne beaucoup plus petit; elle se rapproche par là des animaux à pied fourchu; aussi son calcanéum a-t-il une facette pour l'articuler avec l'os qui tient lieu du péronné; ce qui est un caractère particulier aux animaux à pied fourchu. La cuboïde est très-large pour porter le doigt externe.

Dans les deux autres, le calcanéum ne s'articule point avec le péronné, et il est en général fait à peu près comme dans le tapir. Il y a trois doigts, dont les deux latéraux sont plus minces que l'intermédiaire; aussi le cuboïde est-il comprimé; il l'est cependant moins dans la très-petite espèce que dans celle qui est d'une grandeur moyenne. Celle-

ci a en outre un caractère particulier dans un os surnuméraire, situé à l'endroit où devoit être le cunéiforme du pouce, mais qui ne porte ni un pouce, ni même son os du métatarse. Il s'articule à une des facettes du scaphoïde, qui se trouve en avoir trois, tandis qu'il n'y en a que deux dans la très-grande et dans la très-petite espèce.

Le citoyen Cuvier n'a pu encore réformer le pied de devant, que dans l'espèce moyenne. Le cubitus et le radius sont articulés entr'eux et avec l'humérus, de manière que cet animal ne pouvoit tourner la main, et qu'il la tenoit toujours dans un état de pronation; ce qui est commun à tous les pachydermes. Son carpe est absolument semblable à celui du rhinocéros. Il y a trois doigts presque égaux, et un petit os surnuméraire à la place du pouce.

La grande espèce égaloit au moins le cheval; la petite approchoit du cochon, et la troisième n'étoit guère au-dessus du lièvre.

Leurs ossemens sont tous plus ou moins friables et incrustés dans le gypse; ils sont épars, et ce n'est que rarement qu'on trouve ensemble les pièces qui ont appartenu au même poignet et au même coup-de-pied.

Les os sont généralement enduits d'une espèce de marne blanchâtre, d'environ deux millimètres d'épaisseur, interposée entr'eux et le gypse.

C H Y M I E.

MÉMOIRE sur l'analyse des calculs de la vessie, lu à l'Institut national par le citoyen FOURCROY.

JUSQU'À présent on n'avoit reconnu dans les calculs humains qu'un acide presque indissoluble, et qui avoit été appelé assez improprement acide lithique. M. Péarson y a découvert depuis des proportions assez variables de phosphate calcaire.

Les citoyens Fourcroy et Vauquelin viennent d'y démontrer quatre substances de plus qui n'y avoient point été soupçonnées, et qui se trouvent tantôt réunies plusieurs dans un même calcul, et qui tantôt en forment d'isolés et d'une nature homogène. Ces découvertes portent donc à six les substances qui entrent dans la composition des calculs humains, ce sont :

1°. L'acide urique; c'est le nouveau nom que les chymistes conviennent de donner à l'acide lithique. Les calculs, formés uniquement de cette substance, sont les plus abondans; c'est pourquoi Schéelle, et quelques autres chymistes, avoit pensé, après avoir analysé plusieurs calculs, que c'étoit la seule substance qui se trouvât en concrétions dans la vessie.

Les calculs composés uniquement d'acide urique sont d'un jaune de bois; lorsque cet acide entre comme partie dans la composition des autres calculs, il sert souvent de noyau: outre les caractères

reconnus déjà à cet acide, celui qui le distingue particulièrement, c'est d'être entièrement soluble dans les alkalis fixes purs.

2°. Le phosphate de chaux. M. Péarson a découvert ce sel dans les calculs urinaires : comme un de ses principaux caractères est d'être absolument inaltérable par les alkalis purs, on a regardé comme phosphate de chaux tout ce qui résistoit à l'action de ces dissolvans.

Cette substance ne forme jamais seule des calculs dans la vessie.

3°. L'urate d'ammoniaque. Le caractère de cette troisième substance est d'être dissoluble dans les alkalis fixes purs avec dégagement d'ammoniaque.

4°. Le phosphate ammoniaco-magnésien. Ce sel, qui contient de la magnésie, terre que l'on n'avoit point encore trouvée dans le corps humain, présente des phénomènes remarquables.

Cette matière ne constitue jamais seule les calculs humains ; elle est tantôt mêlée au phosphate calcaire, tantôt à l'acide urique, tantôt à ces deux substances en même temps ; elle forme toujours la couche extérieure des calculs. Cette couche se reconnoît à sa surface inégale, à sa cassure blanche et lamelleuse, à sa légèreté.

Elle n'est point dissoluble dans les alkalis qui en dégagent une odeur d'ammoniaque, et en précipitent la magnésie en s'emparant de l'acide phosphorique. L'analyse y démontre la magnésie et l'ammoniaque unis à l'acide phosphorique ; l'acide muriatique les dissout.

C'est ce phosphate ammoniaco-magnésien qui fait acquérir aux calculs urinaires le volume considérable qu'on leur trouve quelquefois, et qui en rendent alors l'extraction impossible.

Ces calculs sont d'une nature semblable à celle du calcul du colon d'un cheval, déjà analysés par les chymistes auteurs de ce mémoire.

5°. L'oxalate de chevaux. La découverte de ce sel insoluble dans la vessie a paru une chose aussi nouvelle que remarquable aux citoyens Fourcroy et Vauquelin : les caractères que présente cette sorte de calcul sont fort tranchés.

Ils sont noirs, pesans, durs, hérissés de pointes ou de tubercules qui, les rendant semblables aux fruits nommés *mûre*, leur avoient fait donner le nom de calcul mural.

Ils crient sous la scie qui les divise, et leurs surfaces sciées prennent un poli brillant, presque semblable à celui d'une agate.

Ces calculs sont insolubles dans les alkalis purs, tandis que les carbonates alkalis les décomposent et dissolvent l'acide. La chaux, ajoutée à ces dissolutions, en précipite un sel blanc qu'on seroit d'abord tenté de prendre pour du phosphate de chaux; mais un peu d'habitude et mieux encore l'analyse, prouvent bientôt que c'est de l'oxalate de chaux que l'on a réformé.

Un autre caractère exclusif des calculs d'oxalate de chaux, c'est la chaux pure ou vive qu'ils laissent dans le creuset, lorsqu'on les a fortement calcinés, et que ne donne aucun autre calcul; enfin

ils sont dissous par l'acide muriatique, etc. Une substance animale d'une nature particulière et encore peu connue, se trouve mêlée à cet oxalate de chaux.

Ces calculs se trouvent quelquefois seuls, et souvent mêlés avec les autres substances qui composent les autres; mais ordinairement ils servent de noyau à ces substances.

On ne les a point encore rencontrés dans les calculs des reins, tandis que l'acide urique s'y trouve fréquemment.

6°. La silice. Sur 150 calculs analysés par les citoyens Fourcroy et Vauquelin, cette substance ne s'est rencontrée qu'une seule fois; elle n'étoit pas seule, et elle formoit dans un calcul composé de quatre et de cinq couches, la troisième couche d'un jaune de corne et très-dure à la scie.

Cette substance ayant résisté à tous les agents d'analyse employés pour les autres calculs, on la fit fondre, après l'avoir pulvérisée dans un creuset d'argent avec de la potasse, et on précipita, à l'aide d'un acide de la dissolution aqueuse de ces deux substances, une poussière tenue transparente qui rendit l'eau gélatineuse, mais qui, recueillie et desséchée, fut reconnue pour être de la silice.

D'après ces connoissances acquises sur la nature des calculs analysés jusqu'ici, les citoyens Fourcroy et Vauquelin croient qu'on pourra parvenir à les dissoudre dans la vessie à l'aide d'injections; ils ont vu des calculs, composés d'acide urique et d'urate d'ammoniaque, se dissoudre assez promptement dans

une eau qui contenoit assez peu d'alkali caustique pour n'avoir point d'action désagréable sur la langue. Ils ont opéré également la dissolution des calculs de phosphate ammoniaco-magnésien, de phosphate calcaire et d'oxalate de chaux par les acides muriatique et nitrique très-foibles. Ils pensent qu'on viendroit également à bout de dissoudre la silice, au moyen de l'acide fluorique. A. B.

V O Y A G E.

VOYAGE de la Peyrouse autour du Monde, publié conformément au décret du 22 avril 1792, et rédigé par M. L. A. MILETMUREAU, général de brigade dans le corps du Génie, directeur des fortifications, ex-constituant, membre de plusieurs Sociétés littéraires de Paris; 4 vol. in-8°, avec un atlas in-4°. A Paris, chez Plassan, imprimeur-libraire, rue du Cimetière Saint-André-des-Arts, n°. 10.

Nous avons laissé (1) les navigateurs français arrivant aux Philippines, après vingt-trois jours de traversée : ils fixèrent leur séjour à *Cavite*, qui n'est qu'à trois lieues de *Manille*; ils y trouvèrent les mêmes ressources dans l'arsenal et dans les marchés, qu'ils auroient pu désirer dans les meilleurs ports de l'Europe; ils eurent de plus une liberté dont ils n'auroient pu jouir dans la capitale, où des devoirs à rem-

(1) *Suprà*, pag. 186.

plir, des visites à faire et à recevoir leur auroient fait perdre un temps qu'ils vouloient employer à se mettre en état de poursuivre leur entreprise. Cavite, la seconde ville des Philippines, n'est plus qu'un monceau de ruine; il n'y a de mouvement et d'activité que dans le port : sa population n'est que de quatre mille individus, Métis ou Indiens; les officiers militaires ou d'administration sont seuls Espagnols. Cette ville est une nouvelle preuve de tout le mal que les grandes capitales font aux cités inférieures. Manille est très-considérable; elle contient trente-huit mille âmes; elle est peut-être la plus heureusement située de toutes les villes de l'Univers, bâtie sur les bords de la baie de son nom, qui a plus de vingt-cinq lieues de tour, et à l'embouchure d'une rivière navigable jusqu'à un lac dont elle tire sa source : les comestibles de toute espèce y abondent et y sont au meilleur marché possible; mais les entraves mises au commerce, les prohibitions, le défaut d'émulation qui en est la suite, y rendent les marchandises de l'Inde et de la Chine aussi chères qu'en Europe. Les immenses possessions des Espagnols en Amérique leur ont fait négliger ces îles précieuses, et je ne crains pas d'avancer, ajoute M. de la Peyrouse, « qu'une très-grande nation » qui n'auroit pour colonie que les îles Philippines, » et qui y établiroit le meilleur gouvernement qu'elles puissent comporter, pourroit voir sans envie » tous les établissemens européens de l'Afrique et » de l'Amérique. » Leur population est de trois millions d'habitans, dont l'île de Luçon en con-

tient neuf cent mille. Les Espagnols, en s'emparant de ces îles, s'occupèrent bien plus à faire de leurs habitans, plutôt des chrétiens que des sujets : la superstition y établit ses minutieux exercices ; chaque faute, chaque péché y étoit et y est encore puni par des coups de fouet ordonnés par le curé et reçus à la porte de l'église ; le manquement à la prière et à la messe est tarifé. Ce régime monacal entretient, parmi ce peuple, une indolence paresseuse déjà influencée par la chaleur du climat et le défaut du besoin ; aussi lorsqu'il a sa provision de riz, de sucre et de légumes, il est satisfait, et il néglige un travail qui ne pourroit être compensé par les profits, puisqu'on a vu le sucre se vendre moins d'un sou la livre, et le riz rester sur la terre sans être récolté. « Je crois, dit M. de la Peyrouse, qu'il » seroit difficile à la société la plus dénuée de » lumières, d'imaginer un système de gouvernement » plus absurde que celui qui régit cette colonie. Le » port de Manille, qui devoit être franc et ouvert » à toutes les nations, a été jusqu'à ces derniers temps » fermé aux Européens, et ouvert seulement à quel- » ques Mores, Arméniens ou Portugais de Goa. » Ajoutez à cette erreur d'administration le despotisme du gouvernement, qui, réuni à celui du monachisme et de l'inquisition, pèse, et sur les consciences, et sur l'industrie. « J'ai vu, dit le chef de l'ex- » pédition, cet honnête et vertueux gouverneur des » Marianes, ce M. Tobias, trop célébré pour son » repos par Raynal, je l'ai vu poursuivi par les moi- » nes qui ont suscité contre lui sa femme en le pei-

» gnant comme un impie : elle a demandé à se sépa-
» rer de lui pour ne pas vivre avec un prétendu
» réprouvé, et tous les fanatiques ont applaudi à
» cette résolution. M. Tobias est lieutenant-colonel
» du régiment qui forme la garnison de Manille ;
» il est reconnu pour le meilleur officier du pays :
» le gouverneur a ordonné que ses appointemens ,
» qui sont considérables , resteroient à sa *pieuse*
» femme, et ne lui a laissé que vingt-six piastres pour
» sa subsistance et celle de son fils. Ce brave mili-
» taire , réduit au désespoir , épie le moment de s'é-
» vader pour aller demander justice : l'obtiendra-
» t-il ? »

Le gouvernement vient d'ajouter à toutes ces vexations légales, civiles et religieuses une défense de cultiver le tabac , défense qui pourroit être la cause d'une révolution si ce peuple avoit une énergie égale à la passion immodérée qu'il a pour cette plante : il n'est point d'instans dans la journée où les hommes et les femmes ne fument ; et les enfans , à peine sortis de l'enfance , contractent cette habitude. Cependant il a vu ravager ses plantations sans se plaindre , et la culture du tabac devenir une propriété exclusive du gouvernement. Le prix en a été fixé à une demi-piastre ; la solde d'un manœuvre ne peut suffire à procurer à sa famille ce qu'elle en consomme chaque jour. Le coton , l'indigo , le café , les cannes à sucre naissent sans culture dans ces îles fortunées ; la soie donneroit dix récoltes pour une dans l'île de Luçon ; les épiceries mêmes y réussiroient aussi bien qu'aux Molusques, si l'adminis-

tration étoit tout autre qu'elle est. La création de la compagnie des Philipines, imaginée par M. Cabarus, pourroit faire croire que cette partie des possessions espagnoles va occuper son attention. D'après les vues du cardinal Alberoni, le projet a été de faire de Manille une foire ouverte à toutes les nations : les armateurs de toutes les provinces d'Espagne ont été engagés à aller s'approvisionner dans ce marché, des marchandises de l'Inde et de la Chine que la Métropole et ses colonies américaines consomment, sans observer que ces objets de commerce sont aussi aisés à transporter à Cadix qu'à Manille, située à une grande distance de la côte de Coromandel et du Bengale, et dont les parages sont soumis à des moussons de l'est, qui exposent à des pertes et à des retardemens considérables. Ces obstacles doivent nécessairement renchérir en Espagne et en Amérique les productions de l'Inde qui ont passé par Manille, marchandises qui, conduites directement en Europe par les Hollandais, les Anglais et les Français, peuvent être introduites en contrebande à un prix bien inférieur. Ce plan de compagnie, entravé de restrictions et entaché de préjugés, qui a d'abord englouti le commerce entier des colonies américaines, est embarrassé de tant de fausses combinaisons, que les pertes que cette compagnie a déjà éprouvées démontrent sa mauvaise constitution.

Après avoir réparé leurs vaisseaux et s'être approvisionnés de tout ce qui étoit nécessaire à la navigation nouvelle et dangereuse qu'ils alloient ten-

ter, nos Français quittèrent les Philipines et entrèrent dans les mers du Japon ; ils reconnurent Pile Formose, prolongèrent les côtes de la Chine et de la Corée. Leurs relevemens et leurs observations de latitude et de longitude assurent aux géographes la vraie position du *Cap Noto* sur la côte du Japon, qui, avec celles du capitaine King au Cap Nabo, donnent la largeur de cet empire dans sa partie septentrionale. Un service plus important rendu à la navigation et à la géographie résulte des découvertes faites sur la côte de la Tartarie : l'objet de leurs recherches étoit d'assigner à cette mer ses vraies limites du nord au sud, de parcourir cette partie du globe qui avoit échappé à l'instructive activité de Cook. Après deux mois d'une navigation aussi incertaine par les courans qui la contrarient, que dangereuse par les brumes profondes et éternelles répandues sur ces parages, ils entrèrent dans une baie placée sous le 45°. deg. 13 min. de latitude nord, qui fut nommée *baie de Ternay*, dans laquelle ils s'empressèrent d'aborder, attirés par la vue d'une végétation variée et vigoureuse. Cette terre paroissoit inhabitée : on n'apercevoit que des ours et des cerfs qui paissoient tranquillement sur le rivage. On ne pouvoit se persuader qu'un pays si favorisé de la Nature, placé à une si grande proximité de la Chine, fût un désert. « Notre surprise » redoubla lorsque nous songions qu'un excédent » de population surcharge le vaste empire de la » Chine, au point que les lois ne sévissent pas » contre les pères assez barbares pour noyer et dé-

» truire leurs enfans, et que ce peuple, dont on
 » vante tant la police, n'ose pas s'étendre au-delà
 » de sa muraille pour tirer sa subsistance d'une terre
 » dont il faudroit plutôt arrêter que provoquer la
 » végétation; nous trouvions à la vérité à chaque
 » pas des traces d'hommes marquées par des des-
 » tructions. » Ils découvrirent en effet un tombeau
 tartare placé à côté d'une case ruinée, et presque
 enterré dans l'herbe; on l'ouvrit, et on y trouva
 deux personnes placées à côté l'une de l'autre. Leurs
 têtes étoient couvertes d'une calotte de tafetas, leurs
 corps enveloppés dans une peau d'ours à laquelle
 pendoient des bijoux de cuivre et des monnoies chi-
 noises. On y trouva aussi des rassades, des espèces
 de bracelets d'argent, une hache de fer, un peigne,
 un petit sac de nankin bleu rempli de riz. « Nous
 » ne pouvions douter que les Tartares chasseurs ne
 » fissent de fréquentes descentes dans cette baie. Les
 » objets trouvés dans le tombeau prouvent que ces
 » peuples sont en relation de commerce avec les
 » Chinois, et qu'ils sont peut-être sujets de cet em-
 » pire. Le riz renfermé dans le sac de nankin dé-
 » signe une coutume chinoise fondée sur l'opinion
 » d'une continuation de besoins dans l'autre vie. »

M. de la Peyrouse, après trois jours de séjour
 sur cette terre fortunée, s'enfonça dans le nord, et
 se dirigea vers l'île *Ségalien*: il s'aperçut bientôt
 qu'il étoit dans un canal et qu'il longeoit une nou-
 velle terre opposée aux côtes de la Tartarie.
 Les naturels qu'il fut à portée de questionner par
 signe, lui firent comprendre qu'ils habitoient une

île qu'ils nommèrent *Tchoka* : ils désignèrent même sur le sable , et ensuite sur un papier et avec le crayon qu'ils reçurent des mains d'un des compagnons de M. de la Peyrouse , par des traits assez bien dirigés , le pays des Mantcheoux , le détroit qui séparerait leur île de la Tartarie , et montrèrent par leur signe que les vaisseaux pouvoient y passer ; ils ajoutèrent même à cette espèce de plan le fleuve Ségalien , dont ils prononçoient le nom comme nos navigateurs ; ce qui les surprit beaucoup. Cette peuplade ne paroissoit trouver de la valeur qu'aux objets utiles : elle connoissoit les métaux , et préféroit l'argent au cuivre , le cuivre au fer ; et elle fit comprendre qu'elle tiroit le nankin , les rassades , les briquets et autres ustensiles dont elle faisoit usage du pays des Mantcheoux. Les Chinois , embarqués en qualité de matelots lorsque nos vaisseaux partirent de Macao , n'entendoient pas la langue de ces insulaires ; mais ils comprirent très-bien celle des deux Tartares qui étoient parmi eux. M. de la Peyrouse ne doutant plus qu'il ne fût sur l'île Ségalien , voulut reconnoître le détroit qui lui étoit indiqué : il s'avança jusqu'à l'extrémité de l'île , une des plus longues du globe , et il ne s'arrêta que lorsque l'élévation du fond le força de s'arrêter ; ses canots parcoururent ce golfe , et les rapports qui lui furent faits le convinquirent que les terres de l'extrémité de l'île n'étoient plus que des dunes noyées et presque à fleur d'eau , remplies de plantes marines , et que cette île , réunie un jour à la Tartarie par des atterrissemens successifs , ne

seroit plus qu'une peninsule. La constance et l'impétuosité des vents du sud, les fureurs de cette mer sans abri, des brumes impénétrables lui faisant craindre d'être affalé, il sortit, non sans danger, d'une situation si périlleuse. Ses frégates trouvèrent enfin sur les terres de la Tartarie un asyle, du bois et de l'eau dans une baie qui fut nommée *baie de Castries*. « On ne peut rencontrer, dit » l'auteur, dans aucune partie du monde, une » peuplade d'hommes meilleurs : le chef vint au » devant de nous, se prosterna en nous saluant » à la manière des Chinois, nous conduisit dans » sa cabane où étoient sa femme, ses enfans et ses » petits-enfans, fit étendre une nate pour nous as- » seoir, et préparer du saumon qu'on mit sur le feu » avec une petite graine qui est leur mêt le plus » précieux. » Il paroît que leur séjour dans cette baie n'est que momentané, et qu'ils n'y viennent que pour faire leurs provisions de saumon, qui est pour eux ce que le blé est pour les Européens. L'attention de nos savans à s'instruire de leur langue; le soin des dessinateurs à copier leurs figures et leurs habillemens donnèrent à ces bons Tartares de l'inquiétude, et le mouvement de la main traçant des caractères sur le papier les faisoit craindre d'être parmi des sorciers : ils se refusoient à répondre aux questions qu'on leur adressoit, faisant entendre que c'étoit un mal : les présens ne pouvoient les rassurer ; ils les refusoient avec opiniâtreté. M. de la Peyrouse imagina qu'ils pouvoient désirer plus de délicatesse dans la manière de les offrir : il
caressa

caressa des petits enfans , et leur donna une pièce de nankin couleur de rose : la famille parut en témoignage de la satisfaction. Le mari sortit aussitôt , et rentra avec son plus beau chien qu'il le pria d'accepter. M. de la Peyrouse le refusa ; en lui faisant entendre qu'il lui seroit plus utile qu'à lui : le père insista , et voyant que c'étoit sans succès il fit avancer ses enfans ; et appuyant leurs petites mains sur le dos du chien , il lui fit entendre qu'il ne devoit pas refuser ses enfans. Cette manière délicate de reconnoître un bienfait , qui seroit remarquée même parmi des républicains , ne peut se rencontrer que chez un peuple policé : une nation qui n'a ni culture ni troupeau ne peut pousser plus loin la civilisation. Toutes les questions qui leur furent faites sur la géographie du pays , confirmèrent ce que les insulaires avoient déjà appris aux navigateurs , et ce qu'ils avoient vérifié eux - mêmes.

Parvenus après des fatigues continuelles , à l'extrémité de l'île qu'elles venoient d'explorer avec une scrupuleuse exactitude , la *Boussole* et l'*Astrolabe* mouillèrent à sa pointe méridionale , qui fut nommée *Cap de Crillon* ; elle est séparée de l'île de *Chicha* par un canal de douze lieues , et du Japon par le détroit de *Sangar*. C'est à cette relâche que , pour la première fois dans ces mers , on fut visité par les indigènes , qui passèrent promptement de la crainte à la confiance ; ils reçurent tous les présens qui leur furent prodigués , sans cesser d'en solliciter de nouveaux et sans se mettre en peine d'en montrer de la reconnoissance. On remarqua à cette oc-

casion, combien, à l'égard de la gratitude, ces insulaires différoient des peuplades tartares qu'on avoit visitées, qui, loin de solliciter des présens, les refusoient avec obstination, et faisoient les plus vives instances pour qu'on leur permît de s'acquitter. Si la morale des insulaires est en cela bien inférieure à celle de ces Tartares, ils ont sur eux, par le physique et par leur industrie, une grande supériorité. Leurs figures sont belles et régulières; ils sont fortement constitués; leurs manières sont graves et leurs remerciemens exprimés par des gestes nobles. Leurs habits sont tissus par eux; leurs maisons sont d'une propreté et d'une élégance qui contrastent avec la dégoûtante malpropreté des habitans du continent. Toutes ces différences ne permettent pas de douter que cette race d'hommes n'ait une autre origine, quoiqu'elle ne soit séparée que par un canal de trois ou quatre lieues. Leur manière de vivre est cependant la même; la chasse, et plus particulièrement la pêche, fait leur unique subsistance; aussi M. de la Peyrouse observe qu'un même régime forme cependant des constitutions bien opposées. Quoique les usages et les mœurs des deux peuples ne diffèrent que par des nuances, il n'y a de différence que dans le moral. Si les Tartares l'emportent sur les insulaires dans cette partie, ceux-ci leur sont supérieurs par l'industrie, et principalement par le caractère et par l'opinion de leurs propres forces.

La Nature est engourdie dans cet âpre climat; les familles des êtres vivans y sont peu nombreuses; un deuil affligeant et sombre couvre les bords de cette

mer ; l'eau n'avoit guère qu'un degré et demi de chaleur au dessus de la glace dans le mois d'août ; la terre est constamment gelée à une très - petite profondeur ; la chaleur momentanée, qui n'est que de quatre degrés, hâte une végétation qui naît et meurt dans l'espace de trois mois.

M. de la Pérouse conclut, d'après ses observations, qu'aucun motif de commerce ne peut engager les Européens à fréquenter ces mers. Un peu d'huile de baleine et du poisson séché ou fumé, avec quelques peaux d'ours et d'élan, ne pourroient dédommager des dépenses d'un pareil voyage ; et si ces objets étoient de quelqu'importance, on ne parviendroit pas à compléter le chargement d'un vaisseau de trois cents tonneaux sur ces différentes côtes, qui présentent un développement de plus de mille lieues. Le seul avantage qu'on pourra obtenir de tous les travaux de nos navigateurs, sera la connoissance précise de la géographie de cette partie du continent ; mais elle sera d'une utilité bien plus étendue pour les Russes, qui auront peut-être un jour une navigation considérable à *Okhotsk*, et feront fleurir les arts et les sciences d'Europe dans des contrées plus habitées aujourd'hui par des ours que par des hommes.

Les navigateurs sortirent enfin du détroit qu'ils venoient de découvrir, et entrèrent dans des mers déjà connues ; ils prolongèrent les îles *des Etats* et de la Compagnie, ainsi nommées par les Hollandais, qui les reconnurent les premiers ; ils se trouvèrent bientôt dans le détroit qui les sépare des Kuriles,

et ils abordèrent dans la baie d'*Awatcha* ou de Saint-Pierre et de Saint-Paul.

Arrivés à cette extrémité du Kamtchatka , les explorateurs du globe y furent accueillis avec cette franche cordialité due à des hommes qui avoient déjà fait tant de sacrifices à l'instruction des nations ; ils y avoient été précédés par les attentions bienveillantes de la souveraine qui régnoit alors sur l'Empire russe. Les ordres avoient été donnés pour prévenir tous leurs besoins , pour leur procurer tout ce que la stérilité d'une terre aussi maltraitée de la Nature pourroit fournir de provisions et de secours. M. Kasloff , gouverneur de la province , vint remplir les intentions de l'impératrice : toutes les prévenances hospitalières leur furent prodiguées avec plus d'empressement peut-être que s'ils eussent voyagé dans leur patrie ; mais ce qui rendit le séjour le plus agréable qu'ils pussent choisir , ce fut la satisfaction d'y recevoir , pour la première fois , des lettres de leurs parens et de leurs amis. Nous n'apprendrons rien à nos lecteurs , en leur parlant des mœurs , des usages et des tristes jouissances des Kamtchadales. Le troisième voyage de Cook et celui du citoyen Lesseps nous ont instruit de tout ce qu'on désireroit savoir d'un peuple jusqu'à nos jours si peu connu. Le citoyen *Lesseps* , vice-consul en Russie , qui avoit suivi M. de la Peyrouse en qualité d'interprète , fut chargé de porter au ministre cette partie du journal que nous ne pouvons que parcourir. Cette destination l'a sauvé du malheur qui a englouti les richesses en tout genre d'instruc-

tions, qui devoient être le produit de cette grande entreprise, et nous a procuré en même temps une description très-intéressante d'un royaume immense qu'il a parcouru pour arriver en France après un an de contrariétés et de dangers.

Le tableau d'un bal que le gouverneur Kasloff donna à nos Français fera diversion à l'aridité de l'extrait d'un ouvrage uniquement consacré aux progrès des hautes sciences ; c'est le chef de l'expédition qui raconte. « Si l'assemblée n'étoit pas » nombreuse, elle étoit au moins extraordinaire ; » treize femmes vêtues d'étoffes de soie, dont dix » Kamtchadales avec des gros visages, des petits » yeux et des nez plats, étoient assises sur des » bancs autour de l'appartement. Les Kamtchadales » avoient, ainsi que les Russes, des mouchoirs de » soie qui leur enveloppoient la tête à peu près » comme les femmes mulâtres de nos colonies. On » commença par des danses russes, dont les airs sont » très-agréables. Les danses kamtchadales leur suc- » cédèrent ; elles ne peuvent être comparées qu'à » celles des convulsionnaires du tombeau de Saint » Médard ; il ne faut que des bras, des épaules et » presque point de jambes aux danseurs de cette » partie de l'Asie. Les danseuses kamtchadales, par » leurs mouvemens de contraction, inspirent un » sentiment pénible aux spectateurs ; il est encore plus » vivement excité par le cri de douleur qui sort du » creux de la poitrine de ces danseuses, qui n'ont que » cette musique pour mesure de leurs mouvemens. » Leur fatigue est telle pendant cet exercice, qu'elles

» sont toutes dégoûtantes de sueur, et restent étendues
 » par terre sans avoir la force de se relever. Les
 » abondantes exhalaisons qui émanent de leur corps
 » parfument l'appartement d'un odeur d'huile de
 » poisson, à laquelle des nez européens sont trop
 » peu accoutumés pour en sentir les délices ; comme
 » les danses de tous les peuples sont toujours imi-
 » tatives, et ne sont, en quelque sorte, que des pan-
 » tomimes, je demandai ce qu'avoient voulu expri-
 » mer deux de ces femmes qui venoient de faire
 » un exercice si violent : on me répondit qu'elles
 » avoient figuré une chasse d'ours ; la femme qui
 » se rouloit par terre représentoit l'animal, et celle
 » qui tournoit autour d'elle le chasseur. Mais les
 » ours, s'ils parloient et voyoient une pareille pan-
 » tomime, auroient beaucoup à se plaindre d'être
 » si grossièrement imités. Cette danse, presque aussi
 » fatigante pour les spectateurs que pour les ac-
 » teurs, finit par un verre d'eau-de-vie distribué
 » à chaque danseuse, digne rafraîchissement de ces
 » Terpsichores. »

La saison forçant nos navigateurs à quitter cet
 asyle de la confiance et des bons procédés, dans
 la crainte d'y être retenus par les glaces, ils en
 emportèrent les souvenirs les plus doux, persuadés
 que, dans aucune contrée, dans aucun siècle, on
 n'a jamais porté à un plus haut degré les égards
 et les soins de l'hospitalité. Ils prirent la route du
 tropique, et coupèrent l'équateur pour la troisième
 fois depuis leur départ de Brest, après s'en être éloi-
 gnés trois fois d'environ 60 degrés au nord et au

sud ; ils abordèrent à l'île *Maouna* , l'une de celles des *Navigateurs* , ainsi nommées par le C. Bougainville , qui les a découvertes. M. Délangle y descendit , et y reçut l'accueil le plus amical ; des provisions de toute espèce furent prodiguées aux frégates avec tant d'empressement , qu'il occasiona un peu de confusion ; des chefs armés de bâtons rétablirent l'ordre. « Tandis que nos marchés se faisoient » avec tranquillité et même avec une espèce de » cordialité , que nos futailles se remplissoient d'eau , » je voulus visiter un village charmant , dit M. de » la Peyrouse , placé au milieu d'un bois dont les » arbres étoient chargés de fruits , et entretenoient » une fraîcheur délicieuse. J'entrai dans la plus » belle de leurs cases , et ma surprise fut extrême » de voir un vaste cabinet de taillis aussi bien exé- » cuté qu'aucun de ceux des environs de Paris ; un » rang de colonnes , à cinq pieds de distance , en » formoit le pourtour ; les intervalles étoient rem- » plis de nates fines artistement recouvertes les unes » par les autres en écailles de poisson , et se rele- » voient ou s'abaissoient avec des cordes , comme nos » jalousies. Ce pays charmant réunissoit encore le » double avantage d'une terre fertile sans culture » et d'un climat qui n'exige aucun vêtement. Des » arbres à pain , des cocos , des bananes , des goyaves , » des orangers , présentoient à ces peuples fortunés » une nourriture saine et abondante ; des poules , » des cochons , des chiens qui vivoient de l'abon- » dance de ces fruits , leur offroient une agréable va- » riété de mets. Ils étoient si riches , ils avoient si

» peu de besoins, qu'ils dédaignoient nos instrumens
 » de fer et nos étoffes, et ne vouloient que des
 » rassades : comblés de biens réels, ils ne dési-
 » roient que des inutilités. Quelle imagination ne
 » se peindroit le bonheur dans un séjour si déli-
 » cieux ? Il n'étoit cependant pas celui de l'inno-
 » cence ; nous n'apercevions à la vérité aucune
 » arme, mais les corps de ces Indiens couverts de
 » cicatrices disoient assez qu'ils étoient souvent en
 » guerre entr'eux, et leurs traits annonçoient une
 » férocité qui n'étoit pas sur la physionomie des
 » femmes. La Nature avoit sans doute laissé cette
 » empreinte sur leur figure, pour avertir que l'homme,
 » presque sauvage et dans l'anarchie, est un être
 » plus méchant que les animaux les plus féroces. »
 Leur taille, d'environ cinq pieds dix pouces ; leurs
 membres fortement prononcés, et dans des pro-
 portions colossales, leur donnoient une idée de leur
 supériorité, qui rendoit les Français bien peu redou-
 tables à leurs yeux. « Ces mêmes insulaires avoient
 » paru au navigateur qui découvrit ces îles, d'une
 » stature médiocre, mais agiles et dispos ; ils ont
 » la poitrine et les cuisses jusqu'au dessous du ge-
 » nou peintes d'un bleu foncé ; leur couleur est bron-
 » zée : nous en avons remarqué un beaucoup plus
 » blanc que les autres. »

Nous devons croire que M. de la Peyrouse, qui
 a eu le malheur de vivre avec eux, a été plus à
 portée de les connoître que le citoyen Bougainville,
 qui n'a fait que les apercevoir.

Empressé de s'éloigner d'un parage qui étoit dan-

gereux , et par le mouillage , et par le peu de confiance qu'inspiroient ses habitans , ce fut avec le plus grand regret que M. de la Peyrouse céda aux instances de M. Délangle , qui , avant de partir , voulut encore aller s'approvisionner d'eau dans une anse qu'il avoit reconnue : le commandant se laissa vaincre par ses raisons , ou plutôt par cette opiniâtreté qui faisoit le fond de son caractère. Il partit avec ses chaloupes armées ; mais il ne trouva pas , en arrivant à sa crique , ce qu'il y avoit vu de facilité lorsqu'il y étoit parvenu la première fois : il l'avoit abordée à marée haute , et il n'avoit pas supposé que , dans ces îles , elle montât de cinq à six pieds. Son premier mouvement fut de quitter cette baie pour aller dans celle où on avoit déjà fait de l'eau ; mais l'air de douceur et de tranquillité des insulaires qui l'attendoient sur le rivage , la quantité de fruits et de cochons qu'ils apportoient , firent taire les conseils de la prudence : il ne balança plus à pénétrer par un canal étroit et tortueux dans une anse où son canot avoit au plus trois pieds d'eau. Le meilleur ordre fut établi sur le rivage , et les futailles furent remplies ; mais lorsqu'on travailloit à les embarquer , les canots et les chaloupes furent assaillis d'une grêle de pierres du poids de trois ou quatre livres , lancées à une petite distance avec la vigueur d'une fronde ; M. Délangle en fut renversé , et aussitôt massacré par deux cents de ces perfides insulaires : l'honnête Lamanon , que son avidité de savoir avoit rendu le compagnon bienveillant des autres savans , subit le même sort , ainsi que dix sol-

dats et matelots de cette expédition. Les quarante-neuf qui échappèrent à cette boucherie, eurent beaucoup de peine à rejoindre les frégates ; plusieurs furent grièvement blessés. M. de la Peyrouse, apprenant cette cruelle catastrophe, ne jugea pas à propos d'en tirer vengeance comme il l'auroit pu, si cette résolution avoit pu réparer la perte qu'il venoit de faire. Voilà *l'homme de la Nature*, que l'on ne cesse de préconiser et de mettre en parallèle avec l'homme social, pour l'avilir à ses propres yeux ! Cet affreux événement est la meilleure réponse que nous puissions faire au rédacteur de cet ouvrage, qui a voulu insinuer que si Cook périt sur l'île d'*Owhyhée*, ce fut parce qu'il avoit été l'agresseur. Le sort de M. Délaugle démontre combien cette assertion est au moins hasardée.

M. de la Peyrouse, pénétré de la plus vive douleur, s'empressa de s'éloigner d'une terre aussi funeste ; et pouvant à peine contenir la fermentation des équipages qui ne respiroient que la vengeance, il prit la résolution de ne mouiller que dans la baie de *Botanique*. Ses observations sur le langage des insulaires de la mer du sud méritent d'être connues : leur dialecte lui paroît avoir la même origine ; un fait prouve son opinion. Un Manillois de la province de *Tagayan* entendoit et expliquoit la plus grande partie des mots de ces insulaires. On sait que le Tagayan, le Talgale, et généralement toutes les langues des Philippines, dérivent du Malais ; et cette langue, plus répandue que ne le furent celles des Grecs et des Romains, est commune à tous ceux

qui habitent les mers du sud ; il est comme démontré que ces différentes nations proviennent de colonies malaises, qui, à des époques très-reculées, firent la conquête de ces îles ; et peut-être les Chinois et les *Ægyptiens*, dont on vante tant l'ancienneté, ne sont que des peuples modernes en comparaison de ceux-ci. « Quoi qu'il en soit, ajoute M. de la Peyrouse, je suis convaincu que les indigènes des Philippines, de Formose, de la Nouvelle-Guinée, de la Nouvelle-Bretagne, des Hébrides, des îles des Amis, etc. dans l'hémisphère sud, et ceux des Carolines, des Mariannes, des îles Sandwich dans l'hémisphère nord, etc. étoient cette race d'hommes crépus que l'on trouve encore dans l'intérieur de l'île de Luçon et de l'île Formose : ils ne purent être subjugués dans la Nouvelle-Bretagne ; dans la Nouvelle-Guinée, aux Hébrides ; mais vaincus dans les îles plus à l'est, trop petites pour qu'ils pussent y trouver une retraite dans le centre ; ils se mêlèrent avec les peuples conquérans, et il en est résulté une race d'hommes très-noirs dont la couleur conserve quelques nuances de plus que celle de certaines familles du pays, qui vraisemblablement se font un point d'honneur de ne pas se mésallier. Ces deux races très-distinctes ont frappé nos yeux aux îles des Navigateurs, et je ne leur attribue pas d'autre origine. » On peut lire dans le tome troisième, pages 277, 278, 279, le développement de cette opinion de M. de la Peyrouse, opinion conforme à celle des Anglais, et les répon-

ses aux objections qu'on pourroit y opposer, tirées de la différence de conformation, de la direction des vents, etc.

Après avoir vu les îles des Amis, mouillé à l'île de Norfolk, les frégates arrivent à Botany-Bay, et y trouvent une flotte anglaise. Des Européens sont tous compatriotes à cette distance de leur pays (que ne le sont-ils plus rapprochés, et pourquoi les hommes ne cessent-ils d'être ennemis les uns des autres que lorsqu'ils sont à des distances immenses de leur patrie?). Cette flotte partoît pour se rendre au port Jackson, à seize milles au nord; le capitaine Hunter fit faire à nos Français toutes les offres de service qui étoient en son pouvoir, qui se réduisirent à des vœux pour le succès ultérieur de leur voyage. Le journal de la Peyrouse se termine à cette relâche, et ici commencent les regrets éternels de ceux qui l'ont lu. On trouve dans le quatrième volume l'extrait d'une lettre de cet infortuné et immortel navigateur, par laquelle on est instruit de ce qui lui restoit à faire pour le complément de ses travaux et de sa gloire.

Botany-Bay, 7 février 1788.

Je remonterai aux îles des Amis, et je ferai absolument tout ce qui m'est enjoint par mes instructions, relativement à la partie méridionale de la Nouvelle-Calédonie; à l'île Santa-Cruz de Mendana, à la côte du sud de la terre des Arsacides de Surville, et à la terre de la Louisiade de Bougainville, en cherchant à connoître si cette dernière fait partie de la Nouvelle-Guinée, ou si elle en est séparée. Je

passerai à la fin de juillet 1788 entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Hollande, par un autre canal que par celui de l'*Endeavour*, si toutefois il en existe un. Je visiterai pendant le mois de septembre et une partie d'octobre, le golfe de la Carpentarie et toute la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande jusqu'à la terre de Diemen, mais de manière cependant qu'il me soit possible de remonter au nord assez tôt pour arriver au commencement de décembre 1788 à l'Ile-de-France.

On trouve à la fin du troisième volume, des tables très-exactes et très-instructives de la route des frégates. Ces tables indiquent la position du vaisseau à midi, la déclinaison de l'aiguille aimantée, observée le matin et le soir du même jour; le degré du thermomètre de Réaumur et la hauteur du baromètre au lever du soleil; enfin l'inclinaison de l'aiguille aimantée aux époques où elle a pu être observée.

Les pièces contenues dans le premier volume ne sont pas susceptibles d'extrait: nous ne pouvons qu'indiquer celles qui, comme la savante instruction rédigée par l'ex-ministre Fleurieu, devoient être la boussole des navigateurs français; les mémoires de l'académie des sciences et de la société de médecine, demandés par ordre du roi à ces compagnies, et mémoires destinés à indiquer les observations qu'elles jugeroient les plus importantes aux progrès des sciences dans le voyage qu'on alloit entreprendre.

Dans le quatrième volume le rédacteur a ramassé avec soin, mais non sans peine, quelques mémoires que les savans de l'expédition auroient eu l'occasion

d'adresser à leurs amis. Nous avons remarqué un mémoire du citoyen Rollin, médecin, sur les habitans des îles de Paques et de Mowée; un autre mémoire physiologique et pathologique sur les Américains; une dissertation du même sur les habitans de l'île de Tchoka, et sur les Tartares orientaux; des observations du citoyen Monneron, ingénieur en chef, sur les îles où on avoit relâché, et un mémoire sur Manille et Formose par M. de la Peyrouse.

Les amis de l'humanité ne pourront lire ces volumes sans être pénétrés de la plus profonde douleur sur la perte irréparable que la patrie a faite de tant de citoyens destinés à étendre les conquêtes de la science, qui valent bien celles des armes, sur tant de richesses de la Nature que la mer a englouties. Ils auront en même temps la plus juste reconnaissance pour le rédacteur de ce journal, qui, par la constance de ses recherches et par des notes savantes et instructives, a répandu sur cet ouvrage tout l'intérêt dont il étoit susceptible.

A. J. D. B.

B I O G R A P H I E.

*ELOGE du citoyen RICHE , par le citoyen
CUIVIER (1).*

CLAUDE-ANTOINE-GASPARD RICHE, docteur en Médecine de la faculté de Montpellier, membre de l'Académie des Sciences de cette ville et de celle d'Edimbourg, de la Société d'Histoire naturelle de Paris, et de la Société philomatique, naquit à Chamelay, près Lyon, le 20 août 1762, de N. Riche, substitut du procureur-général du parlement de Dombes; il étoit frère cadet du citoyen Prony, membre de la première classe de l'Institut. Destiné d'abord à la robe, il travailla quelques années à Lyon chez un procureur; mais, rendu, par la mort de son père, à la liberté et à ses inclinations, il fut à Montpellier pour se livrer entièrement à l'étude de la Nature.

Pendant un séjour de trois années, Riche s'y appliqua aux sciences accessoires à la médecine, et sur-tout à l'histoire naturelle et à la physique: il y soutint plusieurs thèses, et sur-tout une sur la chimie des végétaux, pleine d'expériences ingénieu-

(1) En donnant l'extrait du compte rendu des travaux de la Société philomatique, année IV, tome II, page 434, j'ai promis de donner celui de l'éloge du citoyen Riche, qui est joint. Cet éloge est un peu étendu, mais il est du plus grand intérêt pour l'histoire des sciences, et contient d'ailleurs sur le voyage d'Entrecasteaux, des détails importants et curieux.

A. L. M.

ses ; il se distingua tellement , que , au mois de mai 1787 , l'académie des sciences de cette ville le fit son associé correspondant , par une dérogation expresse à ses réglemens , qui lui défendoient d'admettre aucun étudiant en médecine. Il fut reçu docteur , avec la plus grande distinction , en juin 1787.

Attaqué à cette époque , d'une phthisie qui croissoit à mesure de son extrême application , Riche fut obligé de céder , et d'aller chercher quelque soulagement au sein de sa famille , qu'il quitta bientôt pour se rendre à Paris ; c'est alors qu'encouragé , et par des secours de tout genre , et par une noble émulation , il continua ses travaux avec plus d'ardeur. Son génie se déclara dans différens mémoires , et particulièrement dans ceux *sur la classification des êtres naturels par leurs parties intérieures , et sur un système naturel des larves ; dans ceux sur les animaux microscopiques et sur les coquillages pétrifiés des environs de Paris.*

Le plus bel éloge qu'on puisse faire de Riche , c'est de dire qu'il eut l'estime et l'affection de deux hommes justement célèbres , de *Fabricius* et de *Vicq-d'Azir*. Celui-ci l'associa à ses travaux , et doit à son assiduité une bonne partie de ce qu'il a publié dans l'Encyclopédie méthodique : Riche est l'auteur des tableaux qui précèdent l'anatomie comparée. Il nous reste encore aujourd'hui les brouillons originaux de ces tableaux , écrits et corrigés de la main de Riche.

Aussi Vicq-d'Azir lui rendit-il toujours cette justice éclatante ; il le loue plusieurs fois dans ses écrits ,

et

et il avoit coutume de dire que ce seroit lui qui le remplaceroit. Riche ne lui survécut guère que de deux années, pendant lesquelles il épuisa un reste de vie dans le voyage de long cours dont nous allons rendre compte, et où il joua un rôle principal, par son zèle pour les progrès de la science à laquelle il s'étoit consacré.

On se rappellera toujours avec attendrissement le nom de l'infortuné *la Peyrouse*, envoyé dans la mer du sud pour y reconnoître les terres que l'immortel Cook n'avoit pu visiter. Parti en 1785, il devoit être de retour en 1788 : trois années s'étoient écoulées, et on n'avoit plus aucune nouvelle de lui depuis son départ de Botany-Bay.

Il étoit bien probable, et la suite l'a fait voir, qu'il avoit péri sur quelque rocher ou par quelque tempête. Au mois de janvier 1791 la société des naturalistes proposa donc à l'assemblée constituante l'envoi d'une nouvelle expédition pour s'assurer du sort de la première, et pour refaire, en cas qu'elle eût péri, ce que le malheur l'auroit empêché de terminer. Ce projet, aussi honorable pour la nation, qu'utile pour les sciences, fut accueilli avec enthousiasme.

On destina à cette expédition deux gabarres que l'on nomma *la Recherche* et l'*Espérance*; d'*Entrecasteaux* monta la première en qualité de commandant en chef de l'expédition; il avoit sous lui d'*Hermini d'Auribeau*, comme capitaine de pavillon; *Crétin*, lieutenant, etc.

Huon, capitaine de vaisseaux, commandoit *la*

Recherche ; il avoit sous lui *Frobriart*, lieutenant, etc.

On fit avec beaucoup de discernement le choix des personnes propres aux recherches relatives à l'histoire naturelle ; et sur la présentation de la société des naturalistes, le ministre de la marine, *Thévenard*, agréa *Riche*, ainsi que les citoyens *Labillardière*, botaniste déjà célèbre alors par un voyage en Syrie, dont il avoit publié plusieurs décades de plantes rares ; *Deschamps* et *Blavier*, minéralogistes : on ajouta le citoyen *Lahaie*, jardinier, et on eut soin que les aumôniers et les chirurgiens fussent des hommes au fait des sciences naturelles ; le citoyen *Ventenat* (2) remplit la première de ces fonctions sur *la Recherche*, et il se montra dans le cours du voyage un naturaliste très-zélé ; l'aumônier de l'*Espérance* fut l'astronome *Pierson* ; *la Recherche* avoit un astronome à titre, nommé *Bertrand* ; mais s'étant fait débarquer au Cap, il fut remplacé pour le reste du voyage par un officier nommé *de Rosset*.

On appareilla le 28 septembre à midi ; *Labillardière* et *Deschamps* s'embarquèrent sur *la Recherche*, *Blavier* et *Riche* sur l'*Espérance* : on mouilla à Sainte-Croix de Ténériffe le 13 octobre. Le général fit fournir aux naturalistes les guides et tous les

(2) Les collections nombreuses de plantes du citoyen *Ventenat*, dont une partie a été prise par les Anglais, et dont l'autre partie est entre les mains du citoyen *Labillardière*, attestent son zèle, et doivent exciter les regrets des amis de la science.

autres secours nécessaires pour faire le voyage du Pic ; mais les difficultés physiques empêchèrent plusieurs de terminer cette entreprise : Riche et Blavier restèrent suffoqués encore bien loin du but, et le citoyen Labillardière fut le seul des quatre qui put parvenir au sommet. Il a publié une relation abrégée de ce qu'il y a observé.

Le trajet de Ténériffe au Cap fournit à Riche un grand nombre de faits nouveaux, concernant les poissons et les vers, et leur anatomie.

Le 17 janvier l'escadre mouilla dans la rade du Cap. Riche envoya de là à la société d'Histoire naturelle, et à la société philomatique, des mémoires fort instructifs et de nombreux herbiers.

Le 16 février on quitta le Cap, où le citoyen Blavier fut obligé de rester pour cause de santé. On passa le 28 mars à la vue de l'île d'Amsterdam, située, comme on sait, au milieu de la mer des Indes, à une distance presque égale du continent de l'Afrique et de celui de la Nouvelle-Hollande.

De là l'escadre cingla droit vers la terre de **Ven** Diemen, qui fait la pointe la plus méridionale de la Nouvelle-Hollande, et elle mouilla dans la baie des Tempêtes le 21 avril. Riche y fit de fréquentes promenades dans les terres ; il examinait le terrain, les eaux, les forêts et les habitations ; car les habitans eux-mêmes avoient fui, et ce ne fut que rarement, et comme par hasard, qu'on put approcher de quelques-uns. On sait que ces peuples sont antropophages, qu'ils mènent une vie errante, qu'ils vivent principalement de la pêche, pour laquelle ils se

servent de petits bateaux faits d'écorce d'*Eucalyptus*, et qu'en un mot cette île ne produit point d'animaux quadrupèdes.

Cette pointe de terre, qui ressemble beaucoup à celle qui termine l'Afrique par sa forme générale, et qui en diffère peu par la latitude, présente encore à Riche des rapports frappans avec le Cap par sa lithologie; ses roches et son sol ayant les mêmes substances et des dispositions semblables, la mer surtout lui fournit de nombreuses découvertes. Cette portion de son journal, où il dissèque et décrit ce qui se présenta de nouveau en poissons, en mollusques, en coquillages, contient beaucoup de faits neufs et piquans.

L'escadre quitta ce séjour intéressant le 28 mai 1792; elle traversa le détroit qui venoit d'être découvert par les citoyens *Saint-Aignan*, l'un de ses officiers, et *Beaupré*, ingénieur géographe; ce détroit mène de la baie des Tempêtes à celle de l'Aventure. Ce fut dans ce détroit que Riche reconnut une nouvelle cause de l'état lumineux de la mer, dans une espèce non encore décrite de *Daphnia* très-phosphorescente.

On tourna ensuite au nord-est pour gagner la *Nouvelle-Calédonie*, île longue et étroite, située à 15 degrés à l'est de la Nouvelle-Hollande, et presque parallèle aux côtes de cette grande terre: on en reconnut la côte occidentale qui ne l'avoit point été, et qui est très-périlleuse pour les navigateurs, par les nombreux récifs qui en défendent l'approche.

Ils la perdirent de vue le 2 juillet sans y avoir pu aborder, et se dirigèrent de là vers les îles de l'Amirauté, situées au nord de la Nouvelle-Guinée : des bruits vagues leur avoient annoncé qu'on y avoit vu quelques habits et quelques ustensiles européens, et ils pensoient qu'ils pourroient y apprendre des nouvelles des navigateurs qu'ils cherchoient.

Ils virent, en passant, les îles de Salomon ou des Arsacides, et ils reconnurent la partie ouest de l'Archipel de Bougainville ou des îles de la Trésorerie. Ces îles sont situées à l'ouest de la Nouvelle-Guinée : ils ne communiquèrent qu'avec les habitans de l'île *Bouca*, nommée ainsi par Bougainville, d'un cri que ces insulaires lui firent entendre. Ce sont des hommes très-basanés, qui se barbouillent de diverses couleurs, et se gâtent les dents par l'usage du betel et de la chaux.

Ils relâchèrent le 17 juillet au port *Carteret* dans la Nouvelle-Irlande : cet endroit étant beaucoup plus près de la ligne que tous ceux que nos naturalistes avoient visité jusqu'ici, ils y trouvèrent un grand nombre de productions nouvelles. Riche y décrivit sur-tout beaucoup d'animaux, des coquilles, objets d'autant plus précieux, que nous n'avons jusqu'ici sur les espèces testacées de la zone torride, que les figures peu nombreuses d'Adanson et celles peu fidelles de d'Argenville.

On quitta le port Carteret le 24 juillet ; et après avoir longé la côte sud de la Nouvelle-Irlande, et quelques petites îles, on arriva le 28 aux îles de l'Amirauté.

Les recherches qu'on y fit pour y trouver quelques débris de l'escadre de la Peyrouse furent vaines. On communiqua librement avec les habitans, qui paroissent bons et paisibles ; on commerça avec eux ; ils virent même sur les vaisseaux, mais on ne leur aperçut aucun instrument ni aucun habillement européen. Le seul vêtement de ces insulaires consiste dans l'espèce de coquille nommée *bulia ovum*, dont ils se garnissent le gland ; et c'est une aussi grande honte pour eux de se défaire de cet ornement, que c'en pourroit être chez nous à une femme de paroître nue en public.

On passa auprès de plusieurs îles situées à l'ouest des précédentes, et on doubla le 21 août le Cap le plus nord-ouest de la Nouvelle-Guinée, pour traverser la mer des Moluques et se rendre à Amboine, où, au milieu de contrariétés et de tracasseries sans nombre, nos voyageurs arrivèrent le 6 septembre 1792. Cette île célèbre parmi les naturalistes, est le chef-lieu des établissemens hollandais dans les Moluques. Riche et ses camarades, sans se laisser rebuter ni par la chaleur brûlante du climat, ni par mille autres difficultés, y firent des excursions heureuses. Son journal contient en cet endroit, de nombreuses observations sur les animaux marins d'Amboine : il donne l'anatomie complète du *calao* (*buceros*) qui manquoit aux naturalistes, et celle d'une nouvelle espèce de tortue qu'il appelle *testudo amboinensis*.

On quitta Amboine le 13 octobre, après vingt-huit jours de relâche, pour faire du côté du sud-

ouest le tour de ce grand continent de la Nouvelle-Hollande, et sur-tout pour reconnoître les côtes qu'on soupçonne joindre la terre découverte par *Nuyts* en 1672, à la terre de Van Diemen. On commença ce travail géographique au cap *Lewin* ou des Lions, le point le plus occidental de la terre de *Nuyts*, où on arriva le 5 décembre. On suivit la terre le plus près possible, et le 9 on se trouva dans la position la plus critique de tout le voyage : un violent coup de vent attaqua les vaisseaux, et les engagea dangereusement dans les récifs qui bordent cette côte ; cependant on trouva un bon mouillage, où l'on resta quelques jours.

Ce fut pendant ce mouillage que Riche pensa devenir la victime de son zèle pour les recherches. Il étoit allé à terre le 14 décembre à dix heures du matin, avec quelques officiers de l'*Espérance* et les citoyens Labillardière et Ventenat : on se dispersa en se donnant rendez-vous au canot pour le soleil couchant ; l'heure du retour arrivée, Riche ne se trouva point ; on l'attend deux heures dans l'inquiétude et dans l'effroi, et la nuit arrivant on est obligé de retourner aux vaisseaux ; on lui laissa sur la plage un bon feu, des provisions, des vêtemens, son fusil et un mot d'écrit. On envoya le lendemain les citoyens Laignet et Lagrandière à sa recherche ; ils reviennent à deux heures sans succès ; à quatre heures douze hommes partent pour tenter un nouvel effort ; mais déjà on désespéroit du succès, parce qu'on avoit trouvé sur la plage son mouchoir et un de ses pistolets, et qu'on jugeoit d'après cela qu'il étoit

devenu la proie des Sauvages. Comme cette tentative devoit être la dernière, on donna au canot des vivres pour deux jours, et le général fit tirer le canon et lancer des fusées pendant toute la nuit, afin de donner un moyen de ralliement au malheureux naturaliste.

L'eau commençoit à manquer ; le trajet qu'on avoit à faire étoit long ; déjà les équipages murmuroient de ce retard. Le général, balançant entre l'idée d'abandonner ce malheureux et intéressant jeune homme et le danger de compromettre le salut entier de l'équipage confié à ses soins, se proposoit d'appareiller si le canot revenoit sans avoir rencontré Riche. Mais enfin le 16, sur les trois heures, on vit arriver le canot rapportant, contre toute espérance, ce martyr de l'histoire naturelle à moitié mort de fatigue et de faim. Nous regrettons de ne pouvoir placer ici le détail attachant de ce qu'il eut à souffrir pendant trois jours. Nous observerons seulement que Riche, ayant aperçu des tourbillons de fumée s'élever des diverses parties de l'intérieur des terres, et à peu de distance de la côte, y dirigea sa course pour en reconnoître la cause. Cette fumée lui paroissoit assez près ; mais sa vue le trompoit étrangement, car après avoir marché trois lieues il en étoit encore fort loin. C'est ainsi qu'il perdit insensiblement de vue ses camarades, et s'égara. Riche rencontra dans cette course beaucoup d'objets curieux, et entr'autres une vallée entièrement couverte de troncs d'arbres pétrifiés qui paroissoient cassés à un pied de terre, mais dans lesquels on distin-

quoit encore tout ce qui caractérise le bois. Quant à ces grandes fumées dont nous venons de parler, on les croit produites par le feu que les naturels du pays ont coutume de mettre aux broussailles; car on en vit beaucoup occupés à cela. On n'aperçut en quadrupèdes que quelques *kanguroo*; mais on remarqua encore les traces d'un animal différent.

Les vaisseaux quittèrent ce port, nommé à si juste titre de l'Espérance, le 17 décembre, et ils continuèrent à longer la côte de la Nouvelle-Hollande jusqu'au 2 janvier 1793, que le vent contraire, le défaut d'eau et le dérangement du gouvernail de l'*Espérance* les forcèrent de reprendre le large. Ce fut sur-tout le capitaine de l'*Espérance*, Huon, qui y détermina le général.

Ce trajet fut de 9 degrés en longitude, et dans cet immense espace ils n'aperçurent aucun endroit propre à mouiller, aucun port, aucune embouchure de rivière ni grande ni petite. Laissant donc cette portion du circuit ouest de la Nouvelle-Hollande, qui s'étend depuis le 33°. degré sud jusqu'à la terre de Van Diemen dans les mêmes ténèbres où elle a été jusqu'ici, ils se dirigèrent vers cette dernière terre, et ils mouillèrent le 21 janvier dans la baie des Tempêtes, où ils avoient déjà séjourné aux mois d'avril et de mai de l'année d'auparavant.

On traversa de nouveau ce détroit, qui mène de la baie des Tempêtes à celle de l'Aventure: on mouilla dans cette dernière le 21 février, et on y séjourna jusqu'au 27. On y trouva quelques restes du jardin qu'y avoit planté, en février 1792, le

capitaine *Bligh*, et on y planta du cresson avec une inscription.

De là on se dirigea au nord-est : on eut connoissance le 11 mars, du Cap nord de la Nouvelle-Zélande. Les naturalistes eurent encore ici le désagrément de ne pouvoir aborder à une terre qui leur promettoit de si nombreuses découvertes ; mais le temps pressoit : on savoit que la *Peyrouse*, en quittant *Botany-Bay*, s'étoit dirigé vers les îles des *Amis*, et c'étoit là qu'il y avoit le plus d'espoir d'apprendre de ses nouvelles. On chercha à savoir si *M. de la Peyrouse* étoit abordé aux îles des *Amis*. Les habitans firent l'énumération de tous les bâtimens qu'ils avoient vus depuis *Cook*, en indiquant le temps par le nombre de récoltes d'*ignames* : on reconnut dans ses divers passages celui de la *Peyrouse* au nord de ces îles, lorsqu'il alloit des îles des *Navigateurs* à *Botany-Bay*. Il en vint alors assez près pour acheter quelques vivres à des pêcheurs qui étoient sur les bancs du nord de *Tongataboo* ; mais on s'assura qu'il n'y avoit point reparu à son retour de *Botany-Bay* : il failloit donc que ses vaisseaux eussent péri dans l'intervalle, ou qu'il eût changé de plan de route. Il est extrêmement probable, selon le citoyen *Beaupré*, que la foiblesse de son équipage ne lui ayant pas permis de gagner assez tôt *Tongataboo*, il aura voulu relâcher à la *Nouvelle Calédonie*, où il devoit espérer, d'après ce qu'en avoit dit *Cook*, de trouver des vivres, un mouillage et des habitans hospitaliers ; mais qu'au lieu de ce qu'il s'étoit promis, il n'y trouva

que la mort sur cette chaîne effroyable de récifs, où nos voyageurs pensèrent se perdre plus d'une fois; et si quelques personnes de l'équipage purent gagner la grande terre, ils durent y devenir victimes des habitans, qui, bien loin d'avoir ce caractère humain que leur attribue Cook, sont au nombre des plus féroces antropophages.

Mais si les îles des Amis ne satisfirent point sur ce principal but de l'expédition, elles remplirent abondamment les vœux des naturalistes par leurs productions, et sur-tout en leur fournissant des pieds d'arbres à pain, qui depuis, après avoir couru bien des hasards, sont enfin arrivés, par les soins du citoyen Lahaie, sains et saufs en France, d'où on doit en enrichir nos colonies.

Après avoir séjourné à Tongataboo depuis le 23 de mars 1792, jusqu'au 10 d'avril, on retourna à l'ouest pour aborder sur la côte orientale de la Nouvelle-Calédonie, puisque c'étoit désormais le seul endroit où on pût encore avoir l'espoir de rencontrer le malheureux la Peyrouse. On y arriva le 27 avril, après avoir reconnu plusieurs des îles découvertes par Cook, entr'autres le volcan encore brûlant de Tanna.

Ce fut dans cette relâche que mourut, dans la nuit du 5 au 6 mai, le capitaine de l'*Espérance*, Huon. Le commandement de sa gabarre passa au lieutenant de la *Recherche*, d'Auribeau. Huon fut enterré sur une petite île où l'on avoit placé l'observatoire. Il légua sa collection à l'état : on conserve

au Muséum une espèce très-rare de coquillage, *argonauta vitrea*, qu'il recommanda particulièrement en mourant. Le général ne survécut à celui-ci que de deux mois : il mourut le 21 juillet 1793, presque sous l'équateur, après avoir parcouru cette longue chaîne d'îles et de rochers situés à l'orient de la Nouvelle-Guinée, connue sous le nom de reine Charlotte, d'Arsacides ou de Salomon, et de Louisiade, et après avoir relevé la côte septentrionale de la Nouvelle-Irlande.

D'Herminy d'Auribeau, qui étoit devenu, par la mort de Huon, capitaine de l'*Espérance*, succéda au général d'Entrecasteaux dans le commandement en chef de l'expédition, et Rossel prit celui de l'*Espérance*.

Les vaisseaux arrivèrent le 14 août à Wagion, où ils séjournèrent jusqu'au 27 : on mouilla le 3 septembre à Bourro, où on séjourna encore jusqu'au 15 : on y fut bien traité par les Hollandais ; de là on se rendit à l'île de Java, en passant par le détroit de Bontou, et on arriva devant Sourbay ou Sourabaya, port de la partie orientale de l'île de Java, le 18 octobre 1793 ; l'escadre y relâcha, et entra en rade le 28. Les officiers et les naturalistes se logèrent dans Sourbay, où ils vécurent librement pendant près de deux mois. Riche s'occupa de plusieurs excursions dans les environs ; cependant l'insalubrité du climat, augmentée par la continuité des pluies dans cette saison, devint funeste à plusieurs personnes de l'équipage. Nous ne remarquerons que la

mort de l'astronome Pierson , arrivée le 2 janvier 1794. D'Auribeau lui fit dresser un tombeau avec une inscription honorable.

Les nouvelles reçues de France et la différence des opinions occasionèrent une division fâcheuse qui mit fin à cette expédition. Le commandant tourmenta de toutes manières ceux du parti opposé au sien, et prit même contre eux des mesures cruelles. Le 23, il les fit partir avec précipitation pour Samarang, ville de l'île de Java, à quatre-vingts lieues plus à l'ouest que Sourabaya, et dont cette dernière dépend ; c'étoient les citoyens Legrand, Villaumez et Laignet, officiers ; Labillardière et Riche, naturalistes ; Ventenat, aumônier, et Piron, dessinateur. Toutes les collections, les journaux, les cartes, restèrent entre les mains du commandant : elles ont passé depuis en Angleterre, d'où on a renvoyé la partie qui concerne l'histoire naturelle.

Le voyage à Samarang se fit en partie par terre, en partie par eau, et dura jusqu'au 11 mars. Après quelques temps de séjour, les citoyens Riche et Legrand furent envoyés par leurs collègues à Batavia, pour solliciter d'être renvoyés promptement en Europe. Ventenat, Laignet et Villaumez les rejoignirent peu de temps après. On les retint d'abord sur deux vaisseaux séparés ; on les envoya ensuite, les deux premiers, dans le fort d'Anké ; les trois autres, dans celui de Sangerang. Enfin, après de longues négociations, on leur annonça, le 13 juin, qu'ils alloient être envoyés à l'Île-de-France, sur un bâtiment parlementaire ; et ils partirent en effet le

3 juillet avec plus de quatre cents Français pour cette colonie, où ils furent rendus au commencement d'août (3). Riche cependant, ne pouvant supporter la perte de tout ce qu'on avoit recueilli d'important et de précieux dans le voyage, s'offrit de retourner dans le climat mal-sain d'où il venoit, pour y recouvrer les papiers et les collections. Il présenta à l'assemblée coloniale deux mémoires pour l'engager à l'envoyer à Batavia, sur un parlementaire, à l'effet d'y négocier cette restitution. Il fit ce voyage, mais sans succès.

Etant revenu à l'Ile-de-France, il y continua ses recherches autant que sa santé, toujours plus foible, le lui permettoit. Il s'étoit retiré à la campagne pour y vaquer plus librement à ses études et à ses remèdes ; il correspondoit de là avec quelques amis, notamment avec son collègue Labillardière, qui, après avoir été détenu pendant six mois à Anké, près de Batavia, avoit aussi été renvoyé à l'Ile-de-France, et y étoit arrivé le 18 floréal an 3. Riche ne présentoit plus alors que les dernières étincelles d'un feu mourant. S'étant embarqué pour la France le 26 thermidor an 5, il arriva à Bordeaux, d'où il se rendit au Mont-d'Or pour prendre les eaux ; mais il y arriva dans un tel état de foiblesse, qu'on désespéra de pouvoir prolonger sa vie de quelques jours ; et en effet il y mourut le 19 fructidor an 5, âgé de 35 ans. A. L. M.

(3) Le citoyen Ventenat mourut quelques jours après son arrivée.

ARCHÆOLOGIE.

Discours prononcé par le citoyen MILLIN, Professeur d'Antiquités à la bibliothèque nationale, à l'ouverture de son cours, le 4 frimaire de l'an 7.

APPELÉ par la confiance du Gouvernement à la garde du plus précieux de ses établissemens littéraires, et à initier les jeunes gens et les artistes dans la connoissance des monumens, j'ai porté toute mon attention vers l'étude de l'antiquité, et c'est de l'utilité et des agrémens d'une science beaucoup trop négligée, dont je viens vous entretenir.

Jamais les temps ne furent plus favorables pour ranimer le goût de la science des monumens antiques, que ceux où la victoire a porté le nom français jusques dans les lieux soumis autrefois à la domination de ces Grecs, nos maîtres en tous les genres ; que les temps où les conquêtes du jeune vainqueur de l'Italie nous mettent en possession des chefs-d'œuvres de l'art antique.

Après la conquête de la Grèce, les Romains transportèrent dans leur ville, devenue la capitale du monde, les chefs-d'œuvres des statuaires et des peintres grecs ; nous allons parer de ces mêmes chefs-d'œuvres notre ville, devenue la capitale des arts et la métropole de la liberté.

Dans ces temps grossiers où les Romains n'étoient initiés qu'à la connoissance des lois et à celle des

armes, Mummius, après la prise de Corinthe, emporta, sans ordre et sans choix, les monumens qui embellissoient cette riche cité ; les statues de l'école de Corinthe, les tableaux de l'école de Sicyone, les peintures de Zeuxis et d'Apelle, les marbres de Praxitèle et de Phidias furent chargés à côté des productions d'artistes à peine dignes de ce nom, et le vainqueur qui, sans connoître leur prix, vouloit seulement en orner son triomphe, déclara aux ouvriers mal-adroits ou infidèles, qu'ils seroient obligés de remplacer par d'autres les tableaux ou les statues qui pourroient se perdre ou se briser. L'histoire, qui a consacré sa gloire militaire, a aussi, en conservant cet ordre, consacré son ignorance.

Le vainqueur de l'Italie au contraire s'est entouré d'hommes probes et instruits qui ont dirigé son choix, et qui, par la réunion de tant de chefs-d'œuvres dignes de l'admiration de tous les peuples et de tous les siècles, ont élevé à sa gloire un trophée plus durable que les colonnes, les arcs de triomphe et tous les édifices destinés à rappeler les grandes actions à la mémoire des hommes.

Ces monumens précieux ont traversé les mers ; ils sont aux portes de Paris ; ils vont orner nos musées et nos bibliothèques. Les hommes qui annoncent du goût pour les lettres et pour les arts se contenteront-ils d'une admiration froide pour ces ouvrages immortels ? A la vue de ces marbres inspirateurs, leur imagination, franchissant l'espace et la durée, ne se transportera-t-elle pas au siècle qui les a produits ? Ne recherchera-t-elle pas dans les mœurs, les

les usages et la religion des Grecs , ce qui leur a donné une supériorité si marquée ?

La vue des souffrances de Laocoon ne leur rappellera-t-elle pas les beaux vers par lesquels Virgile a immortalisé la douleur de ce malheureux père, la beauté céleste du divin Apollon, l'hymne séculaire d'Horace ?

N'assisteront-ils pas, avec Méléagre, à la chasse du sanglier de Calydon ? La belle statue du Nil ne leur inspirera-t-elle pas le désir de savoir ce qui a été dit des sources, des embouchures, du cours et des crues de ce fleuve célèbre ? comment il a été figuré ? ce que signifient les seize enfans qui jouent avec tant de grâces sur ses membres puissans ? Le bas-relief, appelé le tombeau des Muses, ne leur donnera-t-il pas la curiosité de connoître, d'une manière certaine, les véritables attributs de ces chastes Sœurs si souvent confondues ? de comparer celles-ci avec les Muses des pierres gravées d'Aulus, d'Onesas et d'Allion ; avec celles des médailles de la famille Pomponia et celles des peintures d'Herculanum ? La majesté même du Jupiter *Ægiochus* (porte-égide) ne les conduira-t-elle pas à rassembler quelques idées sur cette armure redoutable que les poètes ont donnée à Jupiter et à Minerve, et dont la flatterie des artistes a paré les premiers empereurs romains ? Enfin, sans multiplier les exemples, n'observeront-ils pas les rapports qui existent entre le génie des artistes et le génie des poètes ? quelles sont les opinions mythologiques qui ont été la source de ces sublimes conceptions ? Ces considérations sur des

monumens si précieux ne feront-elles pas naître la curiosité d'en savoir l'histoire, de connoître l'époque de l'art à laquelle ils appartiennent, le but pour lequel ils ont été faits ; de les comparer avec les autres représentations du même genre sur des monumens d'une autre espèce, et de savoir enfin comment ils se sont conservés, ce qu'ils doivent à la restauration, si elle a été bien ou mal entendue, ce qui en a été écrit, et par quels moyens ils nous sont parvenus ?

C'est cette combinaison d'idées, ce rapprochement instructif et intéressant des différentes connoissances qui constituent l'*Archæographie* ou la *connoissance de l'antiquité figurée*.

Beaucoup d'hommes dédaignent de se livrer à l'étude de ce qu'on appelle l'antiquité, parce qu'ils regardent les antiquaires, ou comme de froids compilateurs d'anciens passages, faisant un vain étalage d'érudition, pour ne conduire à aucun résultat digne d'occuper l'esprit humain ; ou comme des maniaques qui se laissent transporter d'une admiration ridicule pour des fragmens informes, respectables seulement par la rouille qui les couvre.

Beaucoup d'écrivains, il est vrai, doués d'une imagination vive et d'une mémoire prodigieuse, mais qui jamais n'ont sacrifié aux Grâces ni fait fumer l'encens sur les autels du dieu du goût, ont, par des ouvrages effrayans, rebuté ceux qui se seroient livrés à l'étude des monumens antiques. Ils ont composé de gros volumes pour appuyer des étymologies inutiles et forcées, et le lecteur intrépide qui veut les suivre dans ce dédale d'érudition perd

enfin le fil secourable, s'égare, et s'échappe d'un labyrinthe où rien ne sauroit plus le forcer à s'engager.

Parmi ceux qui se sont occupés plus spécialement de l'antiquité figurée, plusieurs n'ont rien voulu laisser sans explication; ils ont craint de paroître manquer de pénétration s'ils ne rendoient pas raison de tout; ils n'ont pas vu qu'il y avoit plus de mérite et de véritable savoir à avouer ce qu'on ignore, qu'à expliquer mal ce qu'on ne connoît pas. Le goût du merveilleux les a entraînés au point qu'un pot de terre est devenu pour eux une des cruches de Cana; une pierre gravée, l'anneau de mariage de la vierge Marie; un vieux bâton, la verge de Moïse, et la lampe d'un savetier de Rome, celle de Diogène.

Les travaux de ces hommes laborieux ont cependant été utiles à leurs successeurs, comme ceux des chercheurs de la pierre philosophale l'ont été aux chymistes qui les ont suivis: ils ont fait dessiner des monumens aujourd'hui perdus, et qu'on peut expliquer avec plus de succès; mais ils ont nui, dans ces derniers temps, aux progrès de l'antiquité figurée, parce que ce *farrago* informe a été regardé comme la science elle-même. Le nom d'antiquaire est devenu une désignation ironique pour indiquer un amateur de bisares curiosités; et c'est sur-tout à ceux qui se sont occupés de l'étude des médailles, qu'on l'a appliqué avec une intention plus maligne.

Cependant plusieurs hommes distingués ont, dans le dernier siècle, illustré la science des antiquités,

par des recherches profondes, dirigées avec goût et présentées avec agrément et avec clarté. Pope a fait preuve d'une érudition vaste et choisie dans les notes de sa traduction d'Homère ; Addison a écrit un traité sur la science des médailles, et cette science a été célébrée par Pope lui-même, dans l'épître qu'il adresse à son ami.

Il explique ainsi en peu de mots l'utilité des médailles : « Fidelles dépositaires des objets et des » noms qui leur ont été confiés, les médailles ras- » semblent sous nos yeux, dans un petit espace, » tout ce que la Nature a de plus merveilleux ou » de plus grand, des dieux, des rois, des héros, » de vieux philosophes et de jeunes beautés. »

Puis marquant le ridicule qui accompagne quelquefois la passion de l'étude de l'antiquité, il ajoute : « Le pâle antiquaire examine une médaille à l'aide » du microscope ; il en révère l'inscription et il en » adore la rouille. Rouille sacrée ! de quelque cou- » leur que tu te pares, tu es l'heureuse production » de deux mille années.

» Celui-ci met en œuvre toute son habileté pour » acquérir un Pescennius ; l'autre est extasié à la » seule idée de se voir possesseur d'un Cécrops. Le » pauvre Vadius, plongé dans une mélancolie aussi » profonde que sa science même, ne goûte aucun » plaisir depuis que son bouclier a été écuré ; et » Curion, sur le point d'épouser sa maîtresse, ne » songe plus à elle, et soupire pour un Othon. »

Pope venge bientôt après la science de l'antiquité, des reproches qu'on peut lui faire. « Ces faux sa-

» vans, dit-il encore en parlant des êtres ridicu-
 » les qu'il vient de signaler, déshonorent un art dont
 » il n'appartient qu'à toi de faire sentir toute l'ex-
 » cellence : la gloire de Rome sort de tes mains
 » avec un nouvel éclat ; tu offres à nos regards les
 » dieux et les héros de cette capitale du monde ,
 » et ses lauriers flétris refleurissent. Poursuis, Adis-
 » son : ce genre d'étude n'est pas indigne de ton at-
 » tention , et ceux qu'Apollon inspire ne l'ont ja-
 » mais dédaigné. La poésie et les arts ont droit aux
 » mêmes honneurs , et ils s'entr'aident toujours
 » comme des frères et des amis. »

L'esprit philosophique qui, dans ce siècle, a perfectionné toutes les sciences, a aussi perfectionné celle de l'antiquité figurée. Des hommes doués d'un goût sûr, d'une érudition vaste et d'une imagination brillante, tels que *Winckelmann, Caylus, Lessing, Barthelemy, Heyne, Eckhel* et *Visconti*, s'en sont occupés : ils en ont tracé les limites, fixé les préceptes, et l'ont réduite en théorie. L'archæographie est donc aujourd'hui l'application des connoissances historiques et littéraires à l'explication des monumens, et l'application des lumières que fournissent les monumens à l'explication des ouvrages de littérature et d'histoire : c'est la réunion des plus belles conceptions des hommes de lettres et des artistes, commentées les unes par les autres.

Cette définition de l'antiquité figurée suffit sans doute pour faire connoître son importance littéraire ; cela n'empêchera pas des hommes moroses, qui ne regardent comme utile dans les sciences, que

ce qui sert immédiatement aux besoins de la vie , de demander à quoi une semblable connoissance peut être utile.

Cette question est celle qui est ordinairement faite sur une science quelconque , ou par ceux qui les ignorent toutes , ou même par ceux qui , instruits d'ailleurs , n'ont pas fait , de celle dont ils parlent , l'objet spécial de leur application. Le littérateur ne voit souvent dans la géométrie , que de froids calculs ; plus d'un géomètre a dit , en entendant de beaux vers : *Qu'est-ce que cela prouve ?* C'est cette question , sur l'utilité des sciences , qui fait préférer aux hommes peu éclairés l'herboriste empirique qui vante de ridicules secrets au savant botaniste , qui n'observe que les différences caractéristiques des végétaux et la structure si variée de leurs organes. C'est ainsi que l'électricité n'a paru d'abord qu'une récréation physique , et qu'on a même contesté l'utilité de l'histoire naturelle.

Linnéus , toujours soigneux de dissiper les préjugés contre la science qui lui doit tant de progrès et de prosélytes , se crut obligé de répondre à ses détracteurs , dans une dissertation à laquelle il donna pour titre leur propre question : *Cui bono ? A quoi bon ? A quoi cela sert-il ?*

Pour répondre à cette question , il fait connoître les différentes parties de l'histoire naturelle , et il fait remarquer l'application de chacune à tout ce qu'il y a de plus essentiel dans les sciences et dans les arts. Je suivrai la même méthode , j'exposerai les différentes parties de la science des antiquités ;

et je ferai voir combien elle est importante , si-
non pour la pratique des sciences et des arts, du
moins pour leur histoire , et combien elle est essen-
tielle pour la culture de l'esprit.

Aucun homme ne peut se dire véritablement let-
tré sans la connoissance des classiques ; et pour en-
tendre les classiques , il ne suffit pas de savoir la
valeur littérale de chaque mot , comme elle est in-
diquée dans les dictionnaires ; mais on ne peut, le
plus souvent , saisir le vrai sens d'un auteur , que
si l'on est au courant des mœurs et des usages de
son temps ; ce qui ne peut s'acquérir que par la
lecture des bons ouvrages et par l'observation des
monumens.

Quant à l'histoire , personne ne peut révoquer
en doute l'indispensable nécessité des monumens
pour son étude.

L'histoire , ainsi que son nom l'indique , n'est
qu'une recherche , une perquisition , une enquête
de faits. L'histoire naturelle est la recherche des
caractères qui différencient les substances natu-
relles : l'histoire , proprement dite , est la recher-
che des événemens qui se sont passés dans le monde ,
en remontant à leur cause et en les suivant dans
leurs résultats.

L'historien appelle donc à son tribunal et sou-
met à son jugement les rapports de toute espèce :
au défaut de témoins qu'il puisse interroger lui-
même , ce qui ne sauroit avoir lieu que pour l'his-
toire contemporaine , il compare les récits qui nous
ont été transmis par les écrivains , avec les faits

qui ont été tracés par les artistes ; il semble évoquer les uns et les autres, et chercher à démêler la vérité dans cette espèce de confrontation. Sa critique, plus ou moins judicieuse, caractérise sa sagacité, comme la manière dont il raconte les événemens lui assigne une place plus ou moins distinguée parmi les bons écrivains.

Celui qui veut écrire l'histoire ancienne doit donc savoir à fond l'archæographie, et être en état d'expliquer tous les monumens qui sont pour ainsi dire la base et le matériel de l'histoire ; mais celui qui ne veut que l'étudier avec intérêt et avec fruit, doit au moins avoir une idée des principaux monumens sur lesquels l'histoire appuie ses preuves, et dont elle tire ses conséquences et ses résultats.

Loin que cette étude soit ennuyeuse et fatigante, elle est au contraire amusante et instructive, parce qu'elle parle aux yeux autant qu'à la pensée ; parce qu'elle tient à la connoissance des mœurs et des usages, et à celle des progrès de l'esprit humain ; parce qu'elle nous présente des figures séduisantes combinées avec des pensées ingénieuses, et qu'enfin ce qui ne peut séduire par la beauté des formes, pique la curiosité par la singularité des faits, des détails et des rapprochemens.

Le monumens, d'après lesquels l'historien fait une semblable enquête, sont de deux espèces ; ce sont des monumens écrits et des monumens figurés.

Les monumens écrits ou littéraires sont les ins-

criptions , les manuscrits , les diplômes et les livres.

Les monumens figurés sont les édifices , les sculptures , les peintures , les mosaïques , les vases , les instrumens et les médailles.

La connoissance des monumens littéraires nécessite des recherches préliminaires sur la formation du langage , sur l'origine des différentes manières de communiquer la pensée par des images , des symboles et des hiéroglyphes : on y trouve l'histoire de l'invention de l'écriture alphabétique et la description des différentes formes de caractères jointe à la manière d'écrire des différens peuples , considérée relativement à la direction de l'écriture , aux matières sur lesquelles on écrit , et aux instrumens avec lesquels on trace : on passe ensuite à la connoissance des principales abréviations des différentes formules du style appelé lapidaire , de celles employées dans les inscriptions religieuses , comme les offrandes , les dédicaces ; ou dans les inscriptions civiles , comme les alliances , les traités de paix , les comptes publics ; ou dans les inscriptions domestiques , comme les actes particuliers et les inscriptions des tombeaux , etc. On apprend à connoître l'histoire et le sujet des inscriptions les plus célèbres , telles que la chronologie établie par le marbre de Paros ; les comptes rendus sur le marbre de Choiseuil , si sàvamment expliqués par Barthelmy ; l'inscription de la colonne rostrale ; celle qui nous transmet le décret rendu pour l'abolition des bacchanales ; l'inscription d'Ancyre , contenant

le testament d'Auguste ; celle qui nous donne l'indication des cérémonies du Taurobole ; le discours prononcé par Claude pour l'admission des Gaulois dans le sénat, et enfin une foule de singularités historiques qu'on ne peut apprendre que par ces monumens.

L'étude des manuscrits nous enseigne plusieurs procédés de l'art d'écrire : on s'instruit de la manière dont les anciens recueilloient leurs pensées sur des tablettes, des volumes, des livres et des diptyques : on voit leur forme, on distingue leurs différentes parties, on apprend à connoître l'âge des plus anciens manuscrits, d'après l'écriture ; l'histoire de la ponctuation et de l'accentuation ; des initiales peintes en rouge, nommées rubriques ou ornées de petits tableaux appelés miniatures : on y distingue l'utilité de ces miniatures, pour l'histoire des mœurs et des usages du moyen âge.

Les diplômes ont, pour l'histoire de ces temps d'ignorance, le même usage que les inscriptions pour l'histoire ancienne : on y apprend à connoître leur nom, leur forme, les formules de style, celles des dates et des souscriptions : on y remarque les sceaux qui nous retracent différens usages du moyen âge, comme les médailles nous font connoître ceux des beaux temps de la Grèce et de Rome ; enfin, on prend une idée des grands travaux de Labbé, Ducange, Mabillon, qui ont fondé la science diplomatique, et des querelles littéraires relatives à la critique des chartes vraies ou supposées ; querelles si vives, qu'elles ont mérité le nom de *guerres diplomatiques*.

La connoissance des livres imprimés n'appartient pas sans doute à celle de l'antiquité : on peut cependant compléter la partie de l'enseignement qui traite des monumens littéraires, par quelques notices sur l'histoire de la découverte de l'imprimerie, et par la description de quelques-uns des premiers monumens typographiques.

Tels sont les objets qui constituent la connoissance des monumens littéraires ; ceux relatifs aux monumens des arts ne sont pas moins importans.

Cette partie de l'instruction nécessite quelques idées préliminaires sur ce qu'on appelle l'art en général, sa définition et son histoire chez les différens peuples de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe : on le voit réduit à des procédés mécaniques, quoique très-perfectionnés chez les Indiens et les *Ægyptiens* ; s'élever à une hauteur sublime chez les Grecs, et devenir digne de personnifier les dieux, dont la poésie pouvoit seule donner une idée : on suit ses progrès et sa décadence depuis son origine jusqu'à la chute de l'empire des Romains, qui le transportèrent dans le Latium et en entreteurent le goût, mais sans y rien ajouter.

Passant de là aux différentes parties de l'art, on observe d'abord les édifices ; ce qui nécessite quelques idées générales sur l'origine de l'architecture, considérée du côté relatif à l'art, c'est-à-dire, dans ses belles proportions, et avec ses plus élégans et ses plus nobles ornemens, sans avoir égard au mode de construction qui appartient à la stéréométrie et à la mécanique. On est conduit ainsi à examiner les

temples, les palais, les édifices gigantesques des Perses et des Égyptiens; le labyrinthe, les obélisques et les pyramides de ces derniers; leurs souterrains et leurs revêtemens; les temples avec leurs bisares ornemens, et leur hiéroglyphes en relief.

Chez les Grecs, on examine le stade et l'hippodrome, où se sont donnés ces jeux si célèbres par les odes sublimes de Pindare; les gymnases, dans lesquels s'exerçoient ces jeunes Athéniens, qui sont devenus depuis l'ornement de leur patrie dans les lettres et dans les armes; les théâtres, qui ont retenti des applaudissemens donnés aux chefs-d'œuvres de Sophocle et d'Euripide; les temples enfin, d'une ordonnance si magnifique, dignes de recevoir les dieux enfantés par le génie d'Homère, et reproduits par le pinceau d'Apelle et le ciseau de Phidias. On examine ensuite ce qui reste encore de ces somptueux édifices, témoins d'actions si héroïques, de traits si sublimes de génie et d'éloquence ou de si mémorables événemens. On ne peut s'arrêter nulle part qu'on ne trouve des objets intéressans de méditation, qu'on ne sente réveiller de grandes pensées, et par-tout, pour me servir de l'expression de Cicéron, *on marche sur des histoires.*

Les Romains présentent des édifices inconnus aux Grecs. Leur théâtre a une forme différente; plusieurs de leurs amphithéâtres sont encore existans: on observe leurs bains, leurs portes en arcades à l'entrée des ponts, leurs arcs de triomphe, leurs basiliques, où ils rendoient la justice; les temples, où ils honoroient les dieux; les bornes ou colonnes mil-

liaires qui servoient à tracer les routes et à fixer les limites.

La sculpture est plus ancienne que la peinture : on y distingue la *plastique* ou l'art de modeler, et la *toreutique*, celui de ciseler : on examine les matières dont les anciens sculpteurs ont fait usage, les instrumens dont ils se sont servis, les procédés qu'ils ont employés, et le style des différens peuples à ces différentes époques : on prend une connoissance de la vie et des ouvrages des principaux statuaires : on apprend la signification des termes employés pour définir les statues, d'après leurs costumes et leurs attributs : on explique les bas-reliefs, toujours plus intéressans que les statues, par les événemens qu'ils nous retracent : on reconnoît l'identité des personnages dont les bustes nous offrent les portraits, ou ce qu'on doit penser des ouvrages qui existent, ce qu'ils ont de curieux dans leur rapport avec les lettres et l'histoire, dans quels livres ils sont figurés, dans quelle collection on les conserve.

La peinture nous conduit à des considérations du même genre sur son origine, sur la fabrication et l'emploi des couleurs, sur la manière de peindre sur marbre, sur ivoire, sur bois, sur toile, à fresque ou à l'encaustique : on apprend l'histoire des différentes écoles de l'Attique et de l'Ionie, et des peintres qui les ont rendues célèbres : on apprend à connoître les peintures les plus curieuses arrachées aux bouleversemens causés par les feux souterrains, et tirés de Stabie, d'Herculanum et de Pompéïa ; celles qui décoroient l'intérieur des grands édifices, tels que

les bains de Titus , dont la découverte fut si utile à Raphaël, et la pyramide de Cestius, de ces peintures conservées dans les collections des Barberini à l'Escurial et à Portici ; enfin, on examine les peintures de ces vases grecs improprement nommés étrusques, qui sont les monumens les plus anciens qui nous soient parvenus de l'art de peindre.

La gravure en pierres fines offre un champ encore plus étendu à nos méditations : on y remarque la nature des pierres, celle des instrumens employés pour les travailler, le style des Indiens, des Ægyptiens, des Etrusques et des Grecs : on y observe les noms des grands artistes qui les ont travaillées, *Tryphon, Solon, Sosthenes, Aulus, Dioscorides*. L'utilité des pierres gravées pour fixer des idées mythologiques et historiques, est plus réelle que celle des autres monumens, presque tous mutilés ou usés par le frottement ; enfin, le nombre des pierres gravées, les événemens et les traits intéressans qu'elles rappellent, l'agrément qu'elles ont de pouvoir servir de bague, de cachets et de bijoux, de pouvoir se porter par-tout ; la facilité avec laquelle on en rencontre, tout rend leur étude aussi piquante qu'instructive ; aussi les artistes et les gens de goût s'empressent-ils de former des collections de leurs empreintes, et d'acheter les beaux ouvrages de gravure où elles sont figurées.

Les mosaïques nous offrent encore des sujets d'observation sur les pierres dures ou les cubes de verre qui les composent, sur l'art de les arranger et le

sujet qu'elles représentent, et leur usage pour le pavé des temples et des salles à manger.

Les vases nous plaisent par leur forme élégante ou singulière, par les reliefs ou les peintures qui les embellissent : ceux appelés étrusques nous donnent une idée du goût des plus anciens artistes dont les ouvrages nous sont parvenus, et servent à compléter le cercle mythologique des aventures des héros de la Grèce, depuis l'expédition des Argonautes et la guerre de Thèbes, jusqu'après la prise de Troie. Les vases de sardonix nous présentent des substances naturelles d'un prix infini, dont les analogues sont perdus pour nous, dont la patrie et la nature sont encore un problème pour les naturalistes et les antiquaires. Les vases de porcelaine et de crystal, comme le vase Barberini, nous donnent une idée de la prodigieuse habileté des anciens dans la manière de travailler le verre.

Les instrumens religieux et militaires, civils et domestiques, nous plaisent par leurs formes, leurs ornemens et la détermination des usages auxquels ils étoient destinés. Parmi les instrumens militaires, on distingue les armes, les casques, les épées, les boucliers, les jambières, les enseignes. Parmi les instrumens religieux, ceux des sacrifices, les autels, la hache, la secespite pour frapper la victime ; le præfericulum, le sympule et l'aspergille, pour recueillir et répandre l'eau lustrale ; les patères, pour recevoir le sang ; enfin, les images mêmes des dieux, celles de leurs prêtres, et des offrandes de toute espèce.

Les instrumens civils et domestiques sont également intéressans : on y distingue les lampes, les candelabres, les roues de chars, les timons, les anneaux, les bracelets et divers ornemens de l'habillement des hommes et de la parure des femmes ; les vases destinés à l'usage de la maison.

Quant à l'utilité des médailles, le passage de Pope, que j'ai cité, suffiroit pour faire juger leur importance : le goût que Pétrarque et Adisson ont eu pour ces monumens, doit faire sentir combien leur étude peut offrir d'intérêt et d'agrément : il ne sera pas difficile de se le persuader, en songeant à leur nombre, à la variété de leurs types, à la singularité de leurs inscriptions, aux grands événemens qu'elles rappellent, aux personnages célèbres qu'elles représentent, et enfin aux lumières qu'elles répandent sur toutes les branches de la littérature et de l'histoire.

Cette courte description de différentes parties de la science de l'antiquité figurée suffit, je pense, pour en faire connoître l'intérêt, l'agrément et l'utilité ; et ce sentiment redoublera en songeant combien la géographie, la chronologie, la connoissance des langues mêmes, les sciences physiques et exactes en retirent d'avantages. Il me seroit facile d'en citer un grand nombre d'exemples ; mais je les réserve pour un mémoire dans lequel je chercherai à démontrer le rapport intime qui existe entre les sciences et les lettres, et combien il est nécessaire aux littérateurs d'être un peu savans, et aux savans d'être un peu lettrés.

La connoissance de l'antiquité est indispensable , pour juger sainement des productions de l'art du dessin et de l'effet des représentations théâtrales ; elle l'est pour juger du goût des modes et des ameublemens. Aujourd'hui, les coiffures , les vêtemens , les meubles , tout est à la grecque ; mais on applique souvent ce nom d'une manière très-incertaine , comme on appelle étrusque toutes les peintures jaunes sur un fond noir , sans s'inquiéter si le dessin est dans le style , si les costumes sont justes.

On voit qu'outre son utilité littéraire , la connoissance de l'antiquité pourroit s'appliquer agréablement à une foule de circonstances de la vie commune , et qu'elle trouve son application dans la société , sur les théâtres , dans les voyages , dans la visite des musées et des cabinets.

Quelques personnes sont effrayées des connoissances préliminaires que l'étude de l'antiquité figurée paroît exiger ; mais ces connoissances ne sont nécessaires qu'à celui qui veut l'étudier à fond , et non à celui qui veut seulement en avoir une idée suffisante pour l'homme du monde. Il est certain que , pour pénétrer dans l'étude de l'antiquité , il faut connoître à fond les langues anciennes et modernes ; qu'il faut bien posséder l'histoire , la mythologie , la géographie , la chronologie , et être nourri de la lecture des classiques : mais pour devenir un excellent naturaliste , il faut posséder à fond , outre toutes les parties de l'histoire naturelle , la physique , la chymie et l'anatomie. Pour être un bon physicien , il faut être bon géomètre , et cela n'empêche pas des hommes du monde

de prendre des idées générales d'histoire naturelle, de physique et de chymie : c'est pour eux que les professeurs font des analyses, dans lesquelles ils ne leur présentent, de ces sciences, que les principaux faits et les principaux résultats dans un ordre méthodique, qui les case dans l'entendement et les grave dans la pensée.

Il en est de même de l'archæographie ou de l'antiquité figurée : chacune de ses parties peut être l'objet d'une étude spéciale, et c'est ainsi que sont divisés les cours que je suis chargé de donner par le gouvernement ; mais il est possible, il est facile de résumer cette science comme toutes les autres, de la réduire à un certain nombre de principes et de faits ; et cette science ainsi exposée est réellement le complément de l'instruction littéraire, et présente, comme j'espère l'avoir prouvé, autant d'agrément que d'utilité.

M É L A N G E S.

MÉLANGES extraits des manuscrits de madame NECKER, 3 vol. in-8°. A Paris, chez Pougens, imprimeur-libraire, rue Saint-Thomas-du-Louvre, n°. 246.

« **MADAME** Necker avoit pris de bonne heure, dit
» l'éditeur de ces volumes, l'habitude de fixer sur
» le papier les pensées que sa méditation et le com-
» merce du monde lui suggéroient : elle avoit de
» plus entretenu des relations suivies avec les gens
» de lettres les plus distingués ; et j'ai trouvé tous
» les fragmens de sa correspondance depuis l'époque,
» malheureusement trop reculée, où sa santé l'avoit
» mise dans la nécessité d'employer un secrétaire. »
On voit par là qu'une femme exercée à la médi-
tation, et placée successivement dans des situations
propres à apercevoir les diverses scènes de la so-
ciété, a dû grossir son journal de tout ce que pré-
sentoit à la réflexion ce tableau mobile où les
hommes, malgré les ruses de leur amour-propre,
laissent toujours apercevoir ou du moins deviner,
et le caractère qui les signale, et les passions qui
les dominant, et les prétentions qu'ils cachent, et
l'enveloppe dont ils se masquent. L'éditeur a fouillé
dans ce magasin de pensées, d'observations, de ju-
gemens, d'éloges et de critiques, et en a formé un
recueil, une espèce d'*ana* qui réunit la variété à
l'instruction, l'agrément à la profondeur, et en gé-

néral la justesse des idées à l'élégante exactitude de l'expression. Eh ! qui pouvoit mieux que M. Necker, choisir dans cette mine abondante ce qui devoit le plus flatter le goût des lecteurs, ce qui devoit leur présenter l'auteur avec le plus d'avantages ! C'est aussi ce qui lui a fait abandonner la première idée qu'il avoit eue de rassembler sous divers titres, la généralité des pensées détachées, et y substituer un mélange de métaphysique et de bons mots, de portraits et de lettres, qui, par sa variété, plaît, amuse, instruit et fait penser. « Cette » disposition plus simple, dit M. Necker, est en » même temps plus conforme à l'esprit qui a di- » rigé madame Necker : elle n'a jamais regardé » le public en se rendant compte à elle-même de » ses impressions, et je dois conserver à ses pensées » cette vérité, cette réalité parfaite dont le carac- » tère ne peut appartenir qu'aux écrits solitaires, » et où l'on n'a songé qu'à fixer ses réflexions, et à » marquer le cours de ses sentimens journaliers. Ainsi » j'ai laissé subsister ce passage subit d'un sujet à » un autre, le propre des pensées détachées ; et » comme les manuscrits de madame Necker en con- » tiennent une quantité prodigieuse que le goût le plus » rigoureux ne pourroit supprimer, je les ai coupées » par des morceaux particuliers de littérature et de » morale, par des portraits, par des extraits de » conversations avec des gens de lettres, et par un » mélange de traits piquans répandus dans la so- » ciété de Paris, et dont madame Necker avoit voulu » conserver le souvenir. L'ensemble forme un re-

» cueil précieux , et je doute qu'aucun ouvrage ren-
» ferme un plus grand nombre d'idées.»

Madame Necker avoit senti de bonne heure que les agrémens de l'esprit donnent du piquant à ceux de la nature, et l'habitude de la réflexion de la solidité au caractère ; elle avoit senti le besoin de l'instruction dans un âge où on ne songe communément qu'aux jouissances du moment, et elle avoit fait une ample provision pour celui de la raison, de l'amitié et des plaisirs solides. Cette maturité précoce lui avoit donné un caractère qu'il étoit difficile au commun des hommes, qui ne se décident toujours que d'après les superficies, de la juger telle qu'elle étoit. Pour détruire des préventions injustes et des jugemens hasardés, nous devons la montrer au vrai jour ; et qui peut mieux la peindre que celui qui a été constamment le centre de ses affections, le dépositaire de son ame ? On dira peut-être que la reconnoissance a conduit ici le pinceau (1), que l'amitié a broyé les couleurs ; mais nous avons entendu les hommes de lettres qui l'ont connue, les gens de cour qui l'ont recherchée, les femmes mêmes qui l'ont fréquentée, et nous trouvons qu'il n'y a ni enthousiasme ni exagération dans ce que nous allons citer.

« Toutes les pensées de madame Necker se joi-
» gnoient à cette grande chaîne qui unit les hommes
» entr'eux par la bienveillance et la charité, et qui

(1) Madame Necker a fait le portrait de M. Necker, qui paroît peut-être un peu flatté.

» s'élève jusqu'au ciel par la foi et l'espérance ;
» elle avoit le goût de l'esprit au plus haut degré ;
» mais ce goût ne lui inspira jamais le désir de
» se faire imprimer : il étoit en elle sans aucune
» ambition de paroître , et sur-tout sans aucun sen-
» timent d'envie ni de jalousie... Madame Necker
» avoit placé son intérêt personnel dans l'accom-
» plissement de ses devoirs , et toutes les gloires du
» monde ne l'eussent pas distraite du chagrin dé-
» vorant que lui auroit causé , je ne dis pas le plus
» léger remords , mais une indifférence d'un moment
» à ses rigoureux scrupules. On n'a jamais vu , je
» le crois , une si grande étendue dans l'esprit , une
» si grande liberté dans l'imagination , avec tant
» de liens dans la conduite : ses facultés lui per-
» mettoient de parcourir un espace indéfini , et ses
» principes étoient immobiles ; aussi , avec un pro-
» grès journalier dans ses aperçus et dans ses con-
» noissances , elle avoit conservé une innocence
» de cœur , qui , prolongeant sa jeunesse morale ,
» répandoit beaucoup de grâces sur sa personne. Sin-
» gulier contraste ! elle voyoit tous les développe-
» mens de l'amour-propre , tous les jeux de la va-
» nité , toutes les secousses des passions , et elle ne
» croyoit presque jamais aux desseins perfides et aux
» démarches rusées. Ce mélange de pénétration dans
» le regard et de confiance dans le caractère for-
» moit un ensemble unique en son genre , et dont
» l'effet étoit plein de charmes. » Madame Necker
se plaisoit éminemment dans la société des gens de
lettres ; mais il est remarquable qu'après avoir passé

dans leur société une grande portion de sa vie, et à l'époque où la philosophie moderne avoit le plus de hardiesse, jamais ses opinions religieuses n'ont éprouvé la plus légère altération. « Dans le respect qu'elle portoit au souverain maître du monde, » il n'entroit nulle espèce de bigoterie ou de pratique minutieuse; il étoit grand, noble, élevé: » ce respect avoit un caractère infiniment rare; il » étoit essentiellement fondé sur la gratitude, et » il auroit subsisté dans toute sa force sans la crainte » et sans l'espérance. » Dans les traverses de la vie, dans des angoisses habituelles, dans les douleurs aiguës qui ont précipité sa vie, elle disoit à sa fille: « Oui, tu me vois sur ces limites qui séparent la vie de l'éternité; je poserois la main sur l'une et sur l'autre pour attester à toutes deux l'existence d'un dieu et le bonheur qui naît de la vertu. » Toutes ces qualités n'étoient pas simplement spéculatives et d'ostentation: la pratique étoit la base de son bonheur, la bienfaisance étoit sur-tout pour madame Necker la plus douce des jouissances. Paris se souvient peut-être encore de ses sollicitudes actives pour procurer aux malades, aux enfans-trouvés, aux prisonniers, les secours et les adoucissemens que leurs besoins et l'humanité sollicitoient si impérieusement. Pourquoi faut-il que ces institutions aient été anéanties dans le temps où toutes les sortes de secours devenoient plus nécessaires que jamais?

On trouve dans les trois volumes que nous annon-

cons, des pensées ingénieuses, des aperçus profonds, des jugemens sur les hommes de lettres les plus connus, et sur leurs ouvrages; des lettres à des amis et à des personnages considérables: par-tout on trouve les hommes, soit isolés, soit en masse, percés à jour, si on peut s'exprimer ainsi; dépouillés de tout ce que l'amour de soi et la coquetterie sociale les forcent à se revêtir pour paroître presque toujours ce qu'ils ne sont pas. Nous allons réunir quelques-unes de ces pensées, transcrire plusieurs de ces jugemens.

« Il est des gens qui, au milieu de toutes les jouissances, se disent malheureux, afin de pouvoir à la fois goûter les plaisirs et s'honorer du sacrifice.

» L'esprit est le zéro qui ajoute aux quantités morales, mais qui seul ne représente que le néant.

» Il est des gens qu'on aime assez pour perdre auprès d'eux la propriété de son amour-propre.

» Il ne faut jamais s'approcher des défauts qui avoisinent nos goûts et notre tour d'esprit; car la contagion naît toujours des rapports: ceci s'applique à la vertu comme à l'esprit, aux livres comme aux personnes.

» Toutes ces pensées sont douces, qui lient la vie présente à la vie à venir, et nous cachent les bornes de l'une sous l'éternité de l'autre.

» Malgré tous les raisonnemens d'Helvétius, je croirai toujours que les sentimens et les pensées sont deux choses très-différentes. La pensée est vo-

» lontaire , le sentiment est involontaire , le senti-
» ment se rend par une image ; la pensée ne se rend
» que par elle , et même cette distinction , utile à
» plusieurs égards , l'est aussi pour le style ; les
» images , dans les choses abstraites , sont dépla-
» cées ; les images , dans les choses sensibles , les
» éclaircissent et en augmentent l'impression.

» Dans les mouvemens , point de grâces sans na-
» turel ; dans les sentimens , point de grâces sans
» vérité ; dans les pensées , point de grâces sans jus-
» tesse , qui n'est au fond qu'un autre genre de
» vérité ; ainsi tout est rapport dans la Nature , et
» tout ce qui montre ces rapports plaît et in-
» téresse.

» Le cœur est la conscience de l'amitié ; c'est la
» seule faculté intérieure qui ne trompe point , et
» l'on est sûr de n'avoir rien à se reprocher avec
» les gens que nous aimons , si l'on écoute sa voix
» plutôt que celle de l'esprit et de la réflexion. Les
» remords de sentimens sont moins effrayans que
» les remords du crime ; mais ils sont bien plus
» douloureux.

» L'honneur apprend aujourd'hui à ne pas faire
» des sermens légèrement , à respecter la religion :
» ces deux puissances , étrangères l'une à l'autre ,
» font une étroite alliance au moment de leur dan-
» ger commun.

» Nous possédons l'opinion quand nous suivons
» l'impulsion de la raison et le mouvement de nos
» cœurs , et nous sommes sûrs alors de l'obliger à
» nous suivre ; mais quand nous ne consultons que

» le monde , c'est nous qui la suivons à notre tour ,
 » et elle nous échappe : on ne captive l'opinion
 » qu'en ne faisant rien pour elle ; c'est la prêtresse
 » du temple de la vertu.

» En France , on exagère à présent tous les prin-
 » cipes de l'éducation des enfans , dans l'espérance
 » d'en faire des géans quand ils seront hommes faits ;
 » et l'on a raison si on entend par géans , des hom-
 » mes hors de la Nature , et en quelque manière
 » hors de leur espèce.

» On n'a connu les peuples que par leurs con-
 » quêtes , et c'est à la trace du sang qu'on écrit
 » l'histoire.

» Quand on ne peut inspirer la confiance , on
 » cherche à inspirer l'effroi , et c'est en effet un
 » grand moyen de considération ; c'est celui dont
 » les Sultans font usage.

» Ce qui devroit guérir les prétentions , c'est qu'on
 » ne prétend jamais qu'à la chose qu'on n'a pas.

» La providence a donné aux personnes d'un
 » certain âge , les plaisirs de l'habitude pour sup-
 » pléer à ceux de la nouveauté. »

Des Hommes.

« Dieu , en créant l'homme , lui laissa la liberté ,
 » parce qu'il ne pouvoit avoir de vertus sans elle ;
 » mais que de précautions pour qu'il n'abusât pas
 » de ce bienfait ! La raison , la conscience , les for-
 » ces limitées , les sentimens qui nous transportent
 » dans autrui , l'équilibre des puissances morales et
 » physiques , la crainte des résistances et des réci-

» proçités ; et malgré tant de contrepoids , l'homme
» abuse encore de cette liberté.

» Que de gens, dans ce siècle, se prétendent bossus,
» et ne sont que mal faits ! Ils ne sont réellement
» ni patriotes ni aristocrates ; ils ne sont que ven-
» dus à leurs intérêts.

» Les hommes sont tout contrastes : le sentiment
» d'une conduite sans reproche agrandit les bles-
» sures qu'il adoucit à quelques égards : on veut
» être heureux, et on veut être plaint : on voudroit
» vieillir, et l'on hait de vieillir ; tout est à pro-
» portion en nous, comme si la Nature avoit voulu
» laisser sur toutes nos pensées, sur tous nos sen-
» timens, l'empreinte des deux contraires, l'ame
» et le corps.

» Les hommes ont besoin de l'avenir pour met-
» tre de l'intérêt au présent ; car le présent étant com-
» posé de petites sections, nous n'y attacherions
» aucune importance si nous ne pouvions pas le
» fortifier d'une suite de temps.

Des Femmes.

« Les femmes croient briller par les écarts de leur
» imagination ; mais ces disparates font pour elles
» l'effet de ces veines colorées qu'on trouve dans un
» bloc de marbre, et qui semblent ajouter encore à
» sa beauté ; que l'artiste prenne un ciseau pour
» faire de ce bloc une statue, la veine moins com-
» pacte se brise, et tout le marbre est mis au rebut.

» Ce siècle produit des femmes fort décidées et
» sans modestie, qui se croient parvenues sur toutes

» choses au plus haut point de perfection, qui ne
 » veulent rien tenir d'autrui, qui se replient sur
 » elles-mêmes, sur qui le présent a tant d'empire,
 » qu'on pourroit leur appliquer la devise du Dante,
 » *je renonce à l'espérance.*

» Le grand tort des femmes en tout, c'est le défaut
 » de persévérance; cependant elles devroient se pé-
 » nétrer, pour mieux remplir leurs devoirs, de cette
 » vérité simple. L'habitude rend tout supportable,
 » et même quelquefois agréable et nécessaire, soit
 » pour nous, soit pour ceux qui nous servent.

» Il ne faut pas que tous nos vêtemens soient hors
 » de mode, car c'est se faire remarquer; il ne faut
 » pas non plus suivre une mode en particulier quand
 » elle manque de simplicité; car on ne demande
 » jamais *pourquoi madame une telle n'a-t-elle*
 » *pas cette parure*, mais on demande souvent
 » *pourquoi a-t-elle pris cette nouvelle coiffure*
 » *qui lui sied si mal.*

» Dès qu'on perd un agrément, il faut cesser d'en
 » avoir la prétention; c'est par cette adresse de la
 » raison qu'on cache les vols que le temps nous
 » fait; mais les prétentions rappellent à chaque
 » instant les grâces qu'on n'a plus.

» Les vers luisans sont l'image des femmes; tant
 » qu'elles restent dans l'obscurité, on est frappé de
 » leur éclat; dès qu'elles veulent paroître au grand
 » jour, on les méprise, et on ne voit que leurs
 » défauts.

» Une femme ne doit se mêler d'aucune affaire,
 » que relativement à la bienfaisance: voilà son

» existence en public. La vertu doit être en parti-
» culier le seul mobile de ses actions et de ses dis-
» cours; elle ne doit être guidée, ni par ses goûts,
» ni par ses passions, ni par sa personnalité; sa vie
» doit être un hommage continuél à l'Être suprême.
» C'est un spectacle effrayant et ridicule en même
» temps, que de voir des femmes chargées de plumes,
» raisonner sur les contrepoids qui doivent balancer
» les autorités.

Des auteurs et de leurs ouvrages.

» On peut observer trois choses dans un écrivain,
» l'esprit d'auteur, l'esprit particulier qui le carac-
» térise et l'esprit d'imitation. Le caractère géné-
» ral d'auteur tient à une certaine manière de con-
» sidérer les choses, plus abstraite que la pratique,
» différente de celle des gens du monde, dont les opi-
» nions s'appuyent sur plusieurs bases et changent
» aisément. Au contraire, les opinions des auteurs
» portent sur le seul enchainement de leur pensée,
» cimenté par l'amour-propre, etc. » Toutes les ré-
» flexions de madame Necker sur la manière de
» juger les livres et leurs auteurs, mériteroient
» d'être lues de ceux qui écrivent et de ceux qui
» lisent; elles sont fines, profondes et élégamment
» rendues: nous les désignons, parce qu'elles l'ont
» guidée dans les jugemens qu'elle a portés sur les
» auteurs les plus admirés de notre temps.

» Je n'aime pas dans la *nouvelle Héloïse*, l'épi-
» sode de Claude Anet. Quand nos passions ont
» assez fasciné notre jugement pour nous faire ou-

» blier tout sentiment de pudeur, elles ne nous
 » laissent plus susceptibles de pitié. Rousseau l'a
 » dit lui-même avec plus de vérité dans une lettre
 » de Julie : *Les soins d'une passion fatale m'ont*
 » *fait oublier ceux que je devois aux malheu-*
 » *reux.* Je ne crois pas pouvoir trop le répéter :
 » ce mélange du vice et de la vertu est extrêmement
 » dangereux ; il embellit le vice et diminue les
 » charmes de la vertu.

» Si l'on veut juger les deux romans de *Rous-*
 » *seau* et de *Richardson*, il faut réfléchir sur la
 » différence de la mort de leurs héroïnes. *Julie*
 » joue un personnage ridicule dans cette terrible cir-
 » constance : il semble que l'auteur avoit cessé de
 » l'aimer en vivant trop long-temps avec elle. *Clari-*
 » *risse* se montre dans un grand éclat au dernier mo-
 » ment de sa vie ; ce n'est plus une femme, c'est
 » un ange ; et ses paroles sont si sublimes et si
 » harmonieuses, qu'on croit entendre pour leur ser-
 » vir d'accompagnement, le chœur des anges prêts
 » à recevoir son ame pour la transporter dans le ciel.

» *La nouvelle Héloïse* est le triomphe de l'élo-
 » quence, mais de ce genre d'éloquence qui tient
 » à l'harmonie, à la richesse d'expression et à la
 » beauté du coloris. Rousseau est le premier qui
 » nous ait bien persuadés que la langue française
 » peut avoir un charme séducteur, indépendam-
 » ment de la justesse des idées et de la vérité des
 » sentimens. Chez lui, la langue n'est qu'une ma-
 » gicienne qui dénature et qui embellit tout. Rien
 » n'est moins moral que la *nouvelle Héloïse* ; c'est

» un édifice de vertu établi sur les fondemens du
» vice ; c'est la femme décrite par Horace , et dont
» la queue monstrueuse étoit surmontée d'une belle
» tête : rien n'est plus immoral qu'une exception
» citée en exemple ; employer le délire de ses fautes
» pour en composer l'enthousiasme de la vertu ,
» c'est confondre l'une et l'autre. Rousseau a eu un
» bien mauvais système , quand il a voulu attacher
» toutes ses idées à l'intrigue passionnée d'un roman ;
» c'est joindre un corps mort à un corps vivant ;
» c'est forcer la vraisemblance des événemens , pour
» en donner plus d'opinions ; c'est interrompre l'ac-
» tion par la froideur des spéculations ; c'est donner
» à tous les interlocuteurs un ton de pédanterie qui
» contraste avec les sentimens. Ainsi Saint-Preux parle
» du suicide en métaphysicien , quand il a perdu tout
» ce qu'il aime. Ainsi Rousseau met dans la bouche
» d'une femme les raisons qui s'opposent au duel ,
» et il a été obligé de faire de sa Julie un monstre
» à plusieurs têtes , qui rassemble des idées en con-
» traste , et qui réunit des sentimens qui ne se sont
» jamais rencontrés.

» La correspondance de Rousseau acheva de faire
» connoître les gens de lettres. Quelle inquiétude
» d'esprit ! quelle affectation de vertu ! et quels
» écarts de morale ! Saint-Lambert écrivoit à quel-
» qu'un : *O philosophes dignes des écrivains ! je*
» *vous honore et je vous respecte ; mais je*
» *m'aperçois que vous n'êtes aussi que des*
» *hommes.*

» Si le siècle de Louis XIV manque toujours son

» effet, c'est que cette division par matières est
 » extrêmement contraire à l'intérêt : il faut, pour
 » fixer l'attention, tout montrer à la fois ; car c'est
 » ainsi que les choses ont existé. Séparer les anec-
 » dotes, la politique et les mœurs, c'est présenter
 » les membres épars d'un corps ; c'est en les réunis-
 » sant, qu'on leur donne la vie ou l'apparence de
 » la vie. Voltaire ressemble à un peintre qui, pour
 » dessiner un paysage, feroit séparément l'esquisse
 » des arbres, du ciel, etc. sans les réunir comme
 » ils le sont dans la Nature.

» Buffon acquéroit tous les jours, parce qu'il ajou-
 » toit tous les jours des idées aux siennes. Voltaire
 » n'étoit plus qu'un foible écrivain sur la fin de sa
 » vie ; car l'ayant écrit qu'avec son imagination,
 » les idées qu'il avoit alors n'étoient plus qu'une
 » ombre de celles qu'il avoit eues dans sa jeunesse ;
 » mais cette foiblesse d'imagination tient peut-être
 » au défaut d'intérêt pour des objets trop connus
 » ou moins analogues à nos goûts actuels. Si on
 » mettoit les vieillards dans un monde nouveau, ils
 » auroient peut-être autant d'imagination et de mé-
 » moire que les jeunes gens.

» Plus on lit Buffon, plus ses idées semblent
 » belles ; mais la première lecture de Rousseau est
 » celle qui fait le plus de plaisir. Son livre ressemble
 » aux idées de la jeunesse dont le charme s'efface.

» On voit la grandeur du génie de Bossuet dans
 » son *Histoire universelle* ; il a tout son plan dans
 » sa tête, et tout se présente en grand sous sa plume,
 » tandis que Voltaire ne dessine que par portions,

» et

» et l'on s'aperçoit qu'il n'embrasse que l'objet
» présent.

» Ce qui me surprend, ce qui me fait admirer
» l'orateur, ce ne sont pas les rapports en contraste
» qui paroissent plaisans, mais ne laissent aucune
» idée vraie ni permanente; c'est ainsi que Vol-
» taire prêtoit du charme à ses écrits, et le grand
» nombre d'orateurs qui l'ont imité est moins la
» preuve du mérite, que de la facilité de ce genre :
» mais ce qui est digne véritablement d'exciter et
» l'éloge et la surprise, ce sont les rapports réels
» et sensibles qui nous font rentrer en nous-mêmes,
» loin de nous en faire sortir comme les contrastes
» de Voltaire; tels sont les rapports touchans qu'on
» trouve dans Buffon. Il semble que les hommes
» qui ont reçu le droit de pénétrer dans les secrets
» de la Nature, n'ont pas en même temps celui
» de faire part de leur découverte; et M. de Buf-
» fon n'est pas une exception à cette règle, car
» son univers n'est que celui de son imagination.
» Semblable au globe qu'il avoit fait construire pour
» orner le cabinet du roi, son monde n'est en effet
» qu'un modèle en relief, digne de la curiosité des
» voyageurs; il donne l'idée de ce qu'on doit ad-
» mirer dans la réalité, dont il n'est que l'emblème.

» Pour être réellement dans la classe des grands
» écrivains qui passent à la postérité, il faut avoir
» une suite d'idées à soi, il faut qu'on les trouve
» dans tous vos ouvrages, qu'elles fondent tous vos
» écrits, et vous servent de guide dans la conduite
» de la vie et dans l'étude des sciences. Tels furent

» *Cicéron*, pour l'éloquence ; *Bacon*, pour les
 » sciences ; *Jésus-Christ* (que j'aurois dû nom-
 » mer le premier), *Epictète* et *Marc-Aurèle*,
 » pour la morale ; *Buffon*, dans l'étude de la
 » Nature ; *Montesquieu* et *M. Necker*, en ad-
 » ministration. On trouve, il est vrai, des auteurs
 » qu'on lit avec une sorte de plaisir, comme on
 » entend une ariette pour se délasser : leurs pen-
 » sées dérivent les unes des autres, tiennent entr'elles
 » sans avoir de racines, et rien ne les rappelle dans
 » la Nature ou la société. Il faut qu'elles soient dans
 » leur petit cadre : on ne peut les en ôter sans les
 » réduire en poussière ; c'est une jolie pantomime
 » de la pensée, qui est accordée à toutes les peti-
 » tes têtes dont l'amour-propre est très-grand.

» Certains ouvrages, comme ceux de *Duclos*,
 » d'*Helvétius*, perdent beaucoup de leur prix avec
 » le temps ; et la cause de cette vétusté précoce
 » est sur-tout dans le genre des pensées. Celles du
 » premier et beaucoup de celles du second sont
 » à la portée de tout le monde, et faciles à rete-
 » nir ; elles se répandent dans la société comme
 » une petite monnaie d'usage, dont l'empreinte s'ef-
 » face bientôt ; mais des pensées de *Montesquieu*
 » sont de vrais lingots d'or qui ont besoin de
 » passer par différentes filières pour être mis en
 » œuvre ; c'est-à-dire qu'elles ont besoin d'être mé-
 » ditées par des hommes de génie, qui seuls peu-
 » vent les comprendre et les mettre en pratique.

» On peut comparer les penseurs comme *Diderot*
 » à *Deucalion*, qui jetoit des pierres derrière sa

» tête pour en faire des hommes, et qui ne regardoit pas quelle forme ils prenoient ; mais les écrivains vains comme M. de Buffon, qui veulent animer leur pensée et la rendre claire et facile à saisir, ressemblent au Prométhée de la fable, qui déroboit le feu du ciel.

» La réputation de Diderot n'existe plus : les hommes dont les idées ne se répandent point dans la société, n'ont que l'apparence du génie ; ce sont des monstres assez beaux, mais qui ne peuvent avoir de postérité.

» Diderot n'a pas la conversation du moment : il ramène tout à quelques idées dont il s'étoit occupé long-temps ; car son imagination met une séparation entre lui et les autres hommes.

» Diderot passoit successivement des petitesesses aux exagérations, de la colère à l'enthousiasme ; ses yeux étoient égarés ; il n'écoutoit personne, et cependant il cherchoit ses phrases pour y mettre de l'esprit ; il disoit de ses enfans : *Ces jeunes gens ont déplacé mon ame ; je voudrois pouvoir la remettre.* Diderot préféroit *Homère* et *Moïse* à tout autre ouvrage, du moins il l'assuroit quant à *Tacite* ; c'étoit un beau roman pour son temps, disoit-il, et un beau morceau d'histoire pour le nôtre ; car il étoit impossible qu'il sût la vérité des détails : c'est un auteur qui l'attriste ; il ne lui pardonne pas d'avoir dit, de la femme de Sénèque, quand on lia ses veines pour arrêter son sang : *Non invitæ.*

» La vie de Diderot n'est qu'un rêve continuel.

» Thomas aimoit la gloire ; Rousseau étoit pas-
 » sionné pour les femmes : de cette diversité de
 » goût dérive la différence de leur style. Tous les
 » deux ont de la chaleur ; Thomas a même une
 » plus grande abondance d'idées et plus d'étendue
 » de génie ; mais les images de Rousseau retracent
 » toujours l'amour et son ivresse, et frappent ainsi
 » l'imagination d'un seul côté et du côté le plus
 » sensible, tandis que les images de Thomas absor-
 » bent l'imagination toute entière, parce que la
 » gloire et les impressions qu'elle produit peuvent
 » s'attacher à tous les objets, et ainsi ne nous frap-
 » pent qu'en grand. » Les liaisons de société in-
 » time n'auroient-elles pas influé ici sur le jugement
 » que madame Necker porte de Thomas, et l'ami-
 » tié ne l'auroit-elle pas emporté sur le patriotisme ?

« L'abbé de Lille nous a transporté dans le passé
 » en traduisant Virgile : il est accoutumé à lut-
 » ter avec son modèle, et c'est pour cela qu'il
 » lutte aussi avec la Nature quand il veut la pein-
 » dre. Il a fait plus encore ; il a voulu, dans son
 » poëme de l'imagination, s'élancer au-delà de ce
 » qui est, et nous donner l'empreinte de tout ce
 » qui peut être ; ainsi il se trouve le poëte de trois
 » temps, de celui d'Auguste, du nôtre et de tous
 » ceux où l'imagination s'exercera désormais.

» Racine a un style très-différent dans ses différen-
 » tes pièces : l'on voit que les personnages de *Bri-*
 » *tannicus* se sont occupés d'idées fines, fruits in-
 » manquables de la société, de l'intrigue et de l'am-
 » bition. Ces Romains employoient rarement des ima-
 » ges qui caractérisassent les peuples moins civilisés.

» Le style de *Phèdre* et d'*Iphigénie* est remarqua-
» ble par le coloris et l'abondance des images, par
» les allusions à la fable, etc. car le style est toujours
» la peinture des mœurs ; et avec un peu d'attention,
» on peut appliquer cette observation aux individus
» comme aux nations. Le style de Racine a toujours
» l'empreinte du livre qu'il lisoit en travaillant, et
» peut-être n'avoit-il pas fait cette remarque ; elle
» est une preuve de l'importance qu'il faut mettre
» au choix de ses lectures. Racine se pénétroit de Ta-
» cite quand il écrivoit *Britannicus* ; de Sophocle,
» quand il composa *Phèdre* et *Iphigénie* : *Atha-*
» *lie* fut le résultat de la lecture continuelle des li-
» vres saints, et l'on s'en aperçoit à chaque ligne.
» Quant à *Bajazet*, *Bérénice*, etc. qu'il fit sans
» modèle, l'on est surpris de voir que son style est
» dénué de coloris, et même froid quelquefois. Racine
» n'a jamais fait un vers qui eut le caractère de ceux-
» ci de Corneille.

Il se ramène en soi, n'ayant plus où se prendre ;
Et monté sur le faite, il aspire à descendre.

« Racine se distinguoit dans les seuls vers de pas-
sion. »

Madame Necker auroit-elle voulu, par cet article, refuser le génie à Racine, elle qui l'accorde souvent et si généreusement à des gens de lettres de nos jours, qui ne seront jamais que des auteurs de beaucoup d'esprit ? On sera de notre avis en lisant les éloges de *Thomas*, de *Guibert* et de plusieurs autres ; éloges répandus dans ces trois volumes, et dans lesquels

on aperçoit aisément que les séductions de l'intimité et peut-être les devoirs de la reconnaissance ont nui dans cette occasion , à la justesse ordinaire de ses aperçus : on pourra en être persuadé en lisant le morceau suivant :

« L'aigle et la rose ne me paroissent pas plus différens dans l'ordre physique des êtres , que l'homme d'esprit et l'homme de génie dans l'ordre moral. L'homme d'esprit reste toujours à sa place ; il répand son éclat autour de lui ; il reçoit ses couleurs de tous les objets qui l'environnent, et les leur rend à son tour. L'homme de génie s'élançe toujours en avant, et cependant ses idées le précèdent encore : on diroit qu'il court après elles afin de les arrêter pour les mieux connoître , ou plutôt ce sont des lueurs qu'il aperçoit , et qui lui persuadent que le lieu d'où elles partent est habité et doit être le terme de son voyage. C'est ainsi que ses pensées l'obligent à se hâter, et qu'elles marquent sa route et l'éclaircissent d'avance , comme l'astre qui sillonne l'horizon de sa lumière avant d'y paroître dans toute sa pompe , et qui suit involontairement la route que ses rayons précurseurs viennent de lui tracer : mais les idées de l'homme d'esprit ne se déplacent ni ne le déplacent jamais ; il faut donc , pour éviter les répétitions , qu'il renouvelle sans cesse ses connoissances par la lecture , puisqu'il n'a pas reçu la faculté d'en aller chercher au dehors sur les ailes de la pensée. »

On lit dans cet *ana*, beaucoup de bons mots , de sallies de caractère, de plaisanteries assez ingénieuses , qui sans doute auroient paru mériter d'avoir place dans le journal de madame Necker , mais qui son

trop connus pour être réimprimés dans ces mélanges : on y lit aussi beaucoup de lettres écrites à des amis, à des hommes en place, à Buffon, Thomas, Marmontel, Diderot, d'Alembert, Gibbon, Guibert, etc. Ce n'est ni le naturel inimitable de Sévigné, ni le piquant facilité de Voltaire, ni la monotonie spirituelle de Maintenon : on peut dire que les lettres de madame Necker se rapprochent un peu de la manière de Voiture, mais rectifiée par le goût et par l'habitude des convenances *Il est certain qu'il ne faut pas prodiguer trop d'esprit ni trop d'images dans une lettre*, dit madame Necker, et cependant elle a oublié son observation lorsqu'elle a écrit les siennes : on y voit le travail à la place de l'abandon, et la recherche des tournures et des expressions au lieu des grâces faciles du sentiment et de la négligence du naturel. Celles sur la mort de Buffon, et la sœur de ce grand naturaliste, et celle à M. de Saussure sur sa conquête du Mont-Blanc, sont d'un style propre aux objets dont elle étoit affectée.

Après la lecture de ces volumes, on ne peut qu'avoir, non-seulement une haute idée des connoissances de l'auteur et de sa continuelle habitude à réfléchir sur tous les objets qui se présentoient à sa pensée, mais encore de l'excellence de son ame, de son amour pour ses devoirs, de l'activité de sa bienfaisance, de la solidité de son amitié et de toutes les qualités qui font le bonheur de l'homme vertueux.

A. J. D. B.

N O U V E L L E S

E T

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES.

LA société d'émulation fondée à Abbeville le 13 vendémiaire an VI , a tenu sa première séance publique le 15 thermidor de la même année, en présence des administrateurs municipaux et des corps constitués. Cette société , composée actuellement de vingt-neuf associés, compte parmi ses correspondans, des savans, des littérateurs et des auteurs distingués; entr'autres les citoyens *Lhéritier, Andrieux, Frameri, Saint-Ange, Alibert, Saint-Amand, Laya, Demoustier, Deu, Dumont-Courset, Silvestre, Auber, Jauffret, du Meril, le Pottlevin, Long-Perier, etc.*

Après le discours du citoyen Piogier, président de la société, et la réponse du président de la municipalité, les secrétaires ont fait le rapport des travaux de l'année.

Le citoyen Boucher, secrétaire de la classe des sciences et arts, a donné en peu de mots l'histoire de la formation de la société et de ses progrès, et présenté l'ensemble et la division de ses travaux: quatre-vingt-huit pièces ont été lues à ses séances depuis sa fondation. Quarante-une appartiennent aux sciences, et quarante-sept à la littérature; quatorze sont relatives à la médecine, à la chirurgie et à l'anatomie; quatre à la botanique; trois à la physique végétale; deux à l'agriculture ou à l'écos

nomie rurale. Cinq concernent la chymie ; cinq l'histoire naturelle ; deux traitent des questions mathématiques, et trois concernent les arts et l'architecture. Enfin, deux notices ou éloges de savans font partie des actes de la société. Voici l'intitulé de ces pièces.

Médecine, Chirurgie, Anatomie.

Mémoire sur les avantages de la médecine morale.

Rapport sur une ouverture de cadavre.

Mémoire sur la médecine départementale.

Réflexions sur les fièvres régnantes dans la vallée de Somme, et sur la topographie d'Abbeville.

Ces quatre pièces sont du citoyen Bellot, médecin ; la dernière a été lue dans le courant de la séance.

Rapport sur un accouchement extraordinaire, et réflexions sur la surpétation, par les citoyens *Goret* et *Dauillé*.

Observations sur les hernies, par les citoyens *Dauillé* et *Pillet*.

Réflexions sur le fluide nerveux, par le citoyen *Boullon*.

Analyse d'un ouvrage anglais, du docteur *Beddoës*, sur les airs factices et la médecine pneumatique, par le citoyen *Goret*.

Mémoire sur la digestion de la substance propre de l'estomac après la mort, traduction extraite de l'ouvrage de *Jean Hunter*, par le citoyen *Lherminier*, médecin.

Essai sur l'utilité des voyages pour les sciences,

et particulièrement pour la médecine , par le même associé.

Chymie et Physique.

Réflexions sur la chymie moderne , par le citoyen *Lecats*.

Comparaison de la théorie du phlogistique avec la doctrine chymique moderne , par le citoyen de *Noyelles*.

Moyens pernicious usités dans le commerce , pour décolorer les eaux-de-vie , par le citoyen *Franchôme*.

Procédés utiles pour accélérer ou ralentir la fermentation du cidre , et réflexions sur les phénomènes qui accompagnent ces opérations , par le citoyen *Boullon*.

Manufactures et Arts.

Précis sur la manufacture de draps fins d'Abbeville , par le citoyen *Vanrobais*.

Examen de quelques matières tirées du règne végétal , propres à remplacer les chiffons dans la fabrication du papier : ce Mémoire , du citoyen *Boucher* , avoit déjà été imprimé dans le Magasin encyclopédique , tom. I^{er}. de la troisième année. Il l'a reproduit avec des développemens.

Observations sur les incendies , par le citoyen *Senermont* : elles sont dans le Magasin encyclopédique , tome VI de la troisième année. L'auteur en a fait lecture pendant la séance.

Biographie.

Notice historique sur Ch. Fr. *Dumaisniel de Belleval*, naturaliste d'Abbeville, par le citoyen *Boucher*, imprimée dans le Magasin encyclopédique, tome III de la quatrième année.

Notice historique sur Bertrand Belletier, chimiste, par le citoyen *Gorét*.

Géométrie.

Sur le toisé des bois en grume, par le citoyen *Demautort*.

Observations du même sur la mesure des terrains inclinés. Ce sujet a encore été traité par le citoyen *Boucher*, mais dans ses rapports avec l'agriculture.

Botanique et Physique végétale.

Précis du système de botanique de Jussieu, par le citoyen *Deu*; il doit servir d'introduction à un ouvrage que va publier le citoyen Dumont-Courset.

Plusieurs observations de botanique, recueillies par le citoyen *Boucher*, sur le *Plantago maritima* L. Magas. ann. 3, tom. V, p. 19; le *cucubalus maritimus*, *Encycl.* et le *Silene amœna* L.

Préparation des plantes marines, par le même.

Dissertation sur les substances glauques, par le citoyen *Boucher*: elle se trouve dans le Journal de physique du mois d'avril 1798, et dans le Magasin encyclopédique.

Dissertation sur les effets de la lumière, sur les

végétaux, par le citoyen *Dumont-Courset*, correspondant de la société. Magas. ann. IV, tom. I, p. 289.

Histoire naturelle.

Observations sur des ossemens d'Auroch (*Urus*) trouvés à *Picquigny*, à trois lieues d'Amiens, par le citoyen *Boucher* : elles sont imprimées dans le Magasin, ann. IV, tom. IV, pag. 24.

Description d'un canard monstrueux, par le même.

Comparaison des os avec les coquilles, et formation des perles, par le même.

Mémoire sur le fourmilion (*myrmeleon formicarius*), par le citoyen *Bellot*.

Deux observations d'helminthologie, par le citoyen *Boucher*; l'une, sur le *gordius aquaticus*; l'autre, sur un ver intestin du même genre, qui se nourrit dans l'abdomen des coléoptères.

Le citoyen *Boucher* a fini son rapport par indiquer les parties des sciences et des arts sur lesquelles les associés n'ont pas encore eu le temps de s'exercer; il les a invités à s'en occuper, et sur-tout de l'agriculture, trop négligée dans le département de la Somme.

Le citoyen *Lecats*, secrétaire pour la partie des belles-lettres, a donné l'aperçu des travaux de cette classe; il a observé que le champ de la littérature étant moins vaste que celui des sciences, les productions avoient été en partie des pièces fugitives peu susceptibles d'analyse, leur mérite consistant principalement dans la facilité du style, la fraîcheur et le coloris des images.

Ce sont des fables des citoyens *Pioger* et *Millevoix*. Celle du citoyen *Pioger*, intitulée *la Coquette et le Miroir*, a été lue dans la séance.

Épître à *Damis*, par le citoyen de *Poilly*.

Plusieurs fragmens d'une traduction en vers latins de l'*Adonis*, de *La Fontaine*. Le citoyen *Morel-Campennelle*, à qui on les doit, est aussi auteur d'une *Eglogue* en vers latins, dédiée à la Société; d'une *Épître* en vers français, intitulée *Consolations à un ami*; d'une *Ode* philosophique, *le Sage*, lue dans cette séance.

Quelques *Contes épigrammatiques*, plusieurs nouveaux synonymes français, une suite de tableaux allégoriques et critiques sur les divers genres de poésie ont formé le contingent du citoyen *Lecats*.

Le citoyen *Lherminier* est auteur d'un *Mémoire* sur la diversité des écritures, qui présente des idées sages et des vues nouvelles.

Un *Essai* sur l'éducation publique, par le citoyen *Bardoux*.

Un *Mémoire* historique sur la bataille de *Crécy*, par le citoyen *Traullé*. Il se trouve dans un des derniers Numéros de ce Journal, ann. IV, tom. II, page 483.

Un *Discours* moral sur l'amitié, rempli de faits et de citations heureuses, par le citoyen *Collenot* fils.

Quelques *Anecdotes* historiques, par le citoyen *Collenot* père.

Un *Conte* en prose, traduit de l'italien de *Bocace*, par le citoyen *Pioger*.

Deux Idylles de Théocrite et de Bion, de Smyrne, traduites du grec par le citoyen *Bardoux*.

Plusieurs Pièces fugitives, Épîtres ou Romances, par divers Membres de la Société.

Le citoyen *Lecats* a terminé son rapport par l'éloge du citoyen Collenot fils, l'un des fondateurs de la Société, mort dans le courant de l'année. Il a cité de lui des vers qu'il avoit adressés au célèbre Franklin.

La Société d'Emulation d'Abbeville, en se vouant à l'encouragement des sciences et des arts, s'est aussi réservé le droit de récompenser les actions vertueuses. Deux matelots d'Abbeville avoient sauvé le 18 nivôse an 6 un enfant qui périssoit sous la glace, en s'y précipitant eux-mêmes. Le récit de ce trait de dévouement a vivement intéressé l'assemblée. Une médaille a été délivrée à *Calixte Beurier* et à la mère de *Claude Malots* pour son fils absent.

Le président a ensuite proclamé les noms de ceux qui ont mérité les prix d'encouragement offerts par la Société le premier floréal an 6.

Une traduction en vers français de l'Episode de la peste, du poëme de Lucrèce, *nunc ratio quæ sit morbi*, a été couronnée : elle est du citoyen *L. M. Deu*.

Le prix de dessin a été partagé entre le citoyen *P. Méricourt* et la citoyenne *M. A. L. Deu*.

Les autres prix n'ont pas été distribués, les sujets présentés par le programme n'ayant pas paru suffisamment remplis.

La Société propose pour l'an 7, les sujets suivans.

CLASSE DES SCIENCES ET ARTS.

Dessin, Peinture, Sculpture ou Gravure.

Allégorie sur l'émulation, sous le rapport des sciences et des arts.

Economie politique.

Quel est, pour l'ancien district, le genre de commerce le plus favorable à l'agriculture ?

CLASSE DES BELLES-LETTRES.

Poésie.

Une pièce de vers sur les mœurs actuelles.

Eloquence.

L'Eloge historique des Géographes d'Abbeville, Sanson père et fils, Duval, Briet et autres.

Les prix consisteront en médailles, et seront distribués à la séance publique du 16 thermidor an 7.

Les ouvrages destinés au concours seront envoyés avant le 16 messidor an 7, aux citoyens *Boucher et Lecats*, secrétaires de la Société.

Le Lycée républicain a recommencé ses cours :

voici quelle est leur distribution , et les noms des professeurs.

Technologie, *Hassenfratz*; Géographie physico-économique , *Coquebert* ; Chymie , *Fourcroy* ; Langue italienne , *Boldoni* ; Physique , *Deparcieux* ; Anatomie et Physiologie , *Sue* ; Langue anglaise , *Roberts* ; Langue allemande , *Weiss* ; Histoire , *Garat* ; Histoire naturelle , *Alex. Brongnart* ; Littérature , *Mercier*.

L'ouverture s'est faite le premier frimaire. Le citoyen *Sylvestre* a lu , pour le secrétaire , un aperçu des cours de cette année; le citoyen *Millin*, un discours sur l'étude des monumens antiques, à l'occasion de ceux arrivés d'Italie, terminé par une notice sur Joseph Eckhel, et sur le citoyen Saint-Vincent; le citoyen *Lavallée*, l'éloge de Dewailly, architecte; la citoyenne *Pipelet*, une pièce de vers. La séance a été terminée par des feux de gaz hydrogène.

LA lettre du citoyen *Taranget*, insérée dans le Magasin encyclopédique, quatrième année, tome III, pages 530 et suiv., m'engage à vous faire une proposition qui, si vous l'acceptez, ne laissera pas d'épargner quelquefois à des gens de lettres, surtout à ceux qui s'occupent quelquefois de traductions, le désagrément qu'a éprouvé le citoyen *Taranget*.

Cette proposition consiste à imiter ce qu'on fait à
ce

cé sujet en Allemagne, où aussitôt qu'on commence à travailler à une traduction, le traducteur ou le libraire en donne l'avis d'avance dans les journaux littéraires, sur-tout dans celui de Jena. Cela empêche que deux personnes ne s'occupent du même travail, dont l'un, par cette concurrence, devient ordinairement superflu, et le temps, qui de cette manière est perdu inutilement, peut être employé plus avantageusement pour les lettres.

Ces annonces de traductions auxquelles on travaille, pourroient sans doute être reçues dans le Magasin encyclopédique même, s'il y a des raisons particulières, sans que le traducteur ait besoin de se nommer, le seul but étant d'éviter la concurrence.

W.....

Weimar, 5 brumaire an 7.

UNE nouveauté intéressante de la littérature allemande est la *Gazette de musique* (*Musicalische Zeitung*), qui vient de paroître à Leipsic, et dont je viens de recevoir les premiers Numéros, imprimés avec luxe, grand in-4^o. en caractères latins. Les plus grands musiciens et les meilleurs connoisseurs se sont réunis pour cet établissement, qui, s'il se soutient, comme j'ai lieu de le croire, sera un nouveau triomphe pour la littérature allemande.

B.....

LES libraires Breitkopf et Hærtel à Leipsic, publient une édition complète, correcte et élégante, de toutes les Œuvres de *Mozart*, qui sera le monu-

Tome IV.

Bb

ment le plus honorable pour ce célèbre compositeur allemand. Cette entreprise est sous la direction de plusieurs connoisseurs. Tous les trois mois il en paroîtra un cahier de vingt-cinq à trente feuilles, sur très-bon papier, pour le prix de 9 francs. Le premier Numéro, orné du portrait de Mozart, a paru à la dernière foire de Pâques de Leipsic, et contient des compositions pour le clavecin et autres instrumens.

M. HIRSCH, dentiste allemand, a constaté, par des expériences répétées, la propriété intéressante du petit insecte très-commun, *coccinella septempunctata*, de guérir le mal de dent très-promptement et sans faire tort aux dents saines.

Son procédé est de broyer les insectes entre le pouce et l'index, jusqu'à ce que les bouts des doigts s'échauffent; de frotter alors avec ces deux doigts les parties qui souffrent. Il n'a été que très-rarement dans le cas de répéter ce procédé une seconde fois; souvent même ses doigts conservoient encore plusieurs jours leur propriété salutaire.

Jusqu'à présent il n'a fait ses expériences qu'avec des insectes vivans, et il désire qu'on puisse trouver une manière de les conserver sans les dessécher; ce qui peut-être leur ôteroit cette propriété.

Ouvrages français et autres prohibés à Vienne pendant le mois d'avril 1798.

Almanach des Gens de Biens, ou Etrences de la gaieté française, pour l'année 1798, in-12.

Annuaire du Cultivateur pour la troisième année de la République, par G. Romme. Paris, l'an III, in-8°.

Considérations sur la France, deuxième édition revue par l'auteur. Londres, Mars 1797.

Correspondance amoureuse de Fabre d'Eglantine, précédée d'un précis historique de son existence morale, physique et dramatique; 3 tomes. A Hambourg, in-12.

Les trois Frères ou Lydia Churchill, par Charlotte Bournon-Malarme, tom. I et II. Paris, 1798, in-8°.

Histoire des premiers Peuples libres qui ont habité la France, par J. Ch. Laveaux; 3 tomes. Paris, 1798, in-8°.

Del l'Influenza dei Giansenisti nella Rivoluzione di Francia. Opera del l'Abbat Dr. Fr. Gusta, 2 edizione. Ferrara, 1794, in-8°.

Histoire de la République française, depuis la séparation de la Convention nationale jusqu'à la conclusion de la paix entre la France et l'Empereur, par A. Fantin Desodoard; tom. I et II. Paris, an VI, in-8°.

Montesquieu peint d'après ses ouvrages, par Bertrand Barère. En Suisse, l'an V, in-8°.

Précis historique des principales descentes qui

ont été faites dans la Grande-Bretagne, depuis Jules-César jusqu'à l'an V de la République. A Paris, 1798, in-8°.

Saggio critico sulle cruciate se sia giusta la idea invalisane comunemente. Ferrara, 1794, in-8°.

Système de la Raison ou le Prophète philosophe, par M. Carra, troisième édition. A Paris, 1791, in-8°.

Traité des délits et des peines, par Beccaria, traduit de l'italien par André Morellet, nouvelle édition corrigée. Paris, 1797, in-8°.

Laurentii Veilh dissertatio theologi cade primatu et infallibilitate romani Pontificis. Aug. Vindelic, 1797, in-8°.

UNE lettre écrite d'Oxford le 25 avril dernier (v. st.), et signée *J. Macdonald*, nous donne l'espérance de voir paroître, sous deux ans au plus tard, les poésies originales d'*Ossian*, accompagnées d'une traduction latine littérale. On en aura l'obligation à M. *Mackenzie*, que le célèbre *Macpherson* avoit, par ses dispositions testamentaires, chargé de cette tâche. Ce dernier n'avoit publié *Ossian* qu'en anglais, et l'existence de ses poëmes en langue erse avoit trouvé beaucoup d'incrédules. *Johnson*, entre autres, l'avoit formellement contestée dans son *Voyage aux îles occidentales d'Ecosse*, publié à Londres, chez Cadell, en 1775. Dès 1780 le docteur *Nicol*, dans ses remarques sur le voyage

de *Jonhson*, renvoya celui-ci, pour le détromper de ses préventions, aux manuscrits existans chez M. *John Mackenzie*, écuyer du temple, secrétaire de la société des *Montagnards*, à l'enseigne de *Shakespeare*, en *Coventgarden*. Nous présumons que c'est le même que *Macpherson* a désigné par ses dernières volontés.

Le *Magasin encyclopédique* a déjà annoncé la mort de *Ramler*, un des poètes les plus distingués de l'Allemagne. Nous recueillons, avec plaisir, l'épithaphe latine qui lui a été faite par un de ses amis :

RAMLERI. VATIS.

Apotheosis,

Anno ætatis LXXIV.

Nænia nulla tibi , nec funus inans paretur :

Urna supervacuo nulla stet officio.

Qui , vivens , Flacci citharam , Ramlere , tenebas ,

Nunc Flacci pennis tolleris , albus olor.

Amico vati ,

DENISIUS.

Les amateurs d'Horace reconnoîtront sans peine, que l'auteur de cette épithaphe y fait allusion à la belle ode du lyrique romain :

Non usitata nec tenui ferar

Penna , etc. (Od. I , 17).

UNE lettre de Vienne, du 3 mai dernier (v. st.) ,

B b 3

annonce la publication du premier volume du *Hortus Schonbrunnensis*, par le professeur *Jacquin* le père.

LA littérature anglaise offre des superstitions nationales peut-être plus qu'aucune autre, et cela même tient à cet *esprit public* que l'on ne peut du moins contester à cette nation. *Shakespeare*, *Pope*, *Sterne*, sont plus particulièrement les objets de l'espèce de fanatisme que nous avons en vue. Malheur à qui croiroit que, dans la tragédie, on puisse surpasser le premier ! *Make a bow* (faites la révérence) est une des premières choses que l'on apprend aux enfans, au seul prononcé de son nom. Anathême également à qui supposeroit qu'*Homère* puisse être mieux traduit qu'il ne l'a été par le second ! — Nous nous rappelons d'avoir vu offrir une somme considérable à qui feroit connoître seulement le plus petit chiffon inédite de *Sterne*. Ce doit donc être un grand scandale, relativement à ce dernier, de voir *M. John Ferriar*, dans un article des *Manchester's memoirs*, intitulé *Comments on Sterne*, inculper cet écrivain éminemment *humorous* (c'est le mot consacré en Angleterre, et dont nous ne voyons pas trop l'équivalent dans notre langue), de plagiats nombreux et avérés, et indiquer entr'autres la *Pantagruel* de notre immortel *Rabelais*, comme la source de la fameuse histoire des nez. Le curé *Rabelais* et le curé *Sterne* avoient, au reste, et dans le caractère, et dans la tournure d'esprit, plus d'un rapport.

UN des plus actifs correspondans du *Magasin encyclopédique* parmi les Bataves, Jacques Brez, ministre protestant à Middelbourg, membre de la société d'histoire naturelle établie à Utrecht, vient de terminer sa trop courte carrière. Ce journal a honorablement annoncé plusieurs de ses productions, et nous ne pouvons qu'accorder à sa mémoire un sincère tribut de regrets et d'estime.

Notre correspondance de Hollande nous annonce que l'éloquence sacrée y a perdu, depuis peu, deux autres hommes qui s'y distinguoient par leur goût et par leurs talens.

..... *rari nantes in gurgite vasto.*

Le premier, prédicateur en langue hollandaise, étoit, depuis vingt ans, pasteur à Ootmarsum, en Over-Issel, et s'appeloit J. *Van Loo*. Il a laissé de nombreux volumes de discours sacrés, que ceux qui suivent la même carrière feront bien, à plus d'un égard, de prendre pour modèles; ils offrent l'intéressante réunion de la raison et du sentiment, et l'on ne peut reprocher à leur auteur que de donner quelquefois un peu trop carrière à son imagination, et de se livrer à une prolixité verbeuse. Il est mort le premier août 1797 (v. st.), âgé de 43 ans.

Le second, prédicateur en langue française, et en dernier lieu pasteur à Amsterdam, où il avoit été appelé de Londres, est.... *Boullier*, fils de feu David-Renaud Boullier, auteur de l'*Essai philo-*

sophique sur l'ame des bêtes , et d'un assez grand nombre d'autres ouvrages justement estimés. Il prouvoit l'assertion d'Horace :

Fortes creantur fortibus.....

mais les presses ont peu roulé sur ses productions. Nous lui avons entendu attribuer un petit volume de réflexions sur l'éloquence extérieure, dont le titre ne nous revient pas bien au juste, quoique nous nous rappelions de l'avoir lu dans le temps avec beaucoup de plaisir. *Boultier*, n'ayant pu se mettre assez dans le sens des crises révolutionnaires qui ont préc. de la nouvelle organisation politique de la Hollande, éprouva quelque désagrément dans ses fonctions pastorales, et il s'étoit décidé à les abdiquer. Il est mort à la Haye.

Au sujet des travaux littéraires commencés, mais non finis, de Laurent *Van Santen*, qu'on auroit pu surnommer *Cunctator*, outre ce que nous avons déjà imprimé dans ce journal, notre correspondance de Hollande nous apprend encore les particularités suivantes :

Le sort du *Terentianus Maurus*, quoique l'impression en fût presque arrivée à sa fin déjà quelque temps avant la mort de *Van Santen*, peut toujours être regardé comme un peu précaire. Le défunt a désigné par ses dispositions testamentaires le savant *Everard Wassenberg*, pour terminer cette entreprise ; et en cas de refus de la part de celui-ci, le citoyen *Van Braam*, libraire à Dordrecht, ou le

citoyen *Huschke*, professeur de littérature ancienne à Leyde. On doute que *Wassenberg* se charge de cette commission ; mais il s'acquittera vraisemblablement d'une autre ; savoir, de celle de publier une traduction en vers latins du *Callimaque* entier, à laquelle *Van Santen* s'occupoit de donner la dernière touche. Il y avoit joint de petites notes critiques, qui se trouveront dignes sans doute de son érudition et de son goût.

Notre correspondant ne peut rien nous dire, ni sur le *Catulle*, dont le citoyen *Marron* avoit collationné pour *Van Santen* tous les manuscrits que possède notre bibliothèque nationale, ni sur l'*Ovide*.

LE citoyen *Hoeufft* s'occupe de l'édition des *poésies latines* de *Van Santen*, et l'on nous fait part des vers suivans, extraits d'une pièce projetée par cet éditeur, pour être mise en tête du volume. Il y exprime ses regrets de ce que le fils de *Van Santen* n'a pas encore atteint l'âge où il pourroit lui-même rendre à la mémoire de son père les services maintenant confiés à des mains étrangères.

*Hei mihi ! quod vitam nequiisti extendere in annos ,
 Quis foret Andræ plena juventa tuo ;
 Exemplo monituque tuo quis fictus ad artes ,
 Europæ emeritum redderet ille patrem ;
 Vel , solo genitore minor , devinceret omnes ,
 Quotquot ad Aonii tendimus alta jûgi.
 Tum , titulis ingensque suis , ingensque paternis ,
 Scripta tuæ posset continuare manus ;
 Forsitan autolyco spoliûm cessura rapaci
 Scripta , vel aëriis depopulanda notis.
 Quanto me melius , qui nominis artis et hæres ,
 Justa daret , cogor quæ dare justa tibi !*

Van Santen avoit donné, il y a quelque temps, un petit opuscule en hollandais, intitulé *Ruuwe proef over hetwerktuiglij ke der dichtkunde*, c'est-à-dire, *Essai informe sur la partie mécanique de la poésie* : à la suite de cet *Essai* se trouve une excursion sur la lettre *y*, que *Van Santen* veut qu'on écrive toujours en hollandais *ii*. Il avoit préparé une suite de cet *Essai*, et en a confié la publication aux soins d'un jeune *Van Lennep*. — Le savant helléniste et jurisconsulte *Jean Luzac* avoit publié quelque temps avant la mort de *Van Santen* un recueil de pièces relatives aux contestations qui s'étoient malheureusement élevées entre ce dernier et lui. De l'aveu de tout le monde, *Van Santen*, d'ami devenu persécuteur, est loin d'y jouer un beau rôle. — Il avoit encore adopté, dans le déclin de sa carrière, un singulier travers, celui de signer toujours en hollandais son nom *Louw*, qui n'est qu'une abréviation vulgaire de *Laurens* ou *Laurentius*, et de se faire nommer de même dans les actes publics. Il semble que cela tenoit un peu à la barbarie du sans-culotisme, qui étoit cependant si fort au dessous de lui. L'atticisme et le vandalisme devoient-ils jamais se trouver réunis?

APRÈS la mort d'Eckhel, le cabinet des antiques de la bibliothèque de Vienne a été réuni à celui des médailles modernes, et la direction de ces deux cabinets réunis a été confiée à M. *François Neumann*, jusqu'alors directeur de ce dernier. On

a de lui, *Populorum et regum numi veteres inediti, collecti et illustrati*. Vindob. 1779, in-4°. — *Pars altera. Romanorum numi anecdoti, et animadversiones in unversum opus ill. Pellerinii*, *ibid.* 1783, in-4°.

ON parle souvent de caricatures anglaises : le journal allemand intitulé *London und Paris* (1) en a publié un grand nombre ; il donne, vol. I, p. 195, une notice sur l'auteur actuel le plus célèbre de ces caricatures, qui sont en général pleines d'esprit et d'une originalité piquante. Il se nomme *Gilrey* : nos lecteurs seront bien-aises de lire ce que l'auteur du journal cité en dit.

« *Gilrey*, le célèbre dessinateur de caricatures, dont toute la ville de Londres connoît et en partie craint le mérite, est le fils d'un invalide qui vit encore. Ses parens le mirent en apprentissage chez un graveur de lettres en taille-douce ; mais ce talent mécanique ne lui plut pas, et il résolut, avec plusieurs autres jeunes gens, apprentis comme lui, de se faire comédien. Après avoir couru le pays pendant quelque temps, son ancien amour de l'art se ranima : il retourna à Londres, étudia avec zèle dans l'académie de peinture à *Sommersetshouse*, où il grava, soit au burin, soit à l'eau-forte, et peignit beaucoup et avec succès. Une de ses bonnes gravures est le naufrage du navigateur *Halswell*. Il grava aussi le portrait du ministre *Pitt* : comme il le fit par-

(1) Londres et Paris.

faitement ressemblant, et lui laissa tout ce que son visage a de sombre et de froid, on voulut avoir un plus beau portrait ; mais l'artiste qu'on y employa ne manqua pas d'acheter auparavant bien cher le cuivre de Gilrey, parce que ce portrait du ministre étoit extrêmement ressemblant. Le penchant décidé de Gilrey pour la caricature prévalut bientôt, et les applaudissemens unanimes du public l'engagèrent à le cultiver. C'est un homme très-instruit, d'une lecture étendue, et très-agréable en société : il pétille d'esprit ; et si des artistes d'un rang inférieur pouvoient profiter de la surabondance incroyable de ses idées nouvelles, ils pourroient encore briller. Pendant les années 1791 et 1792, il a écrit beaucoup dans les gazettes. J'ai vu entr'autres de lui un écrit mordant, et de main de maître, intitulé *Lettre à l'Aldermann BOYDELL, par un graveur en taille-douce, écrite dès bords du Styx* : il châtie avec ses caricatures les deux partis politiques sans ménagement. D'abord il ne travailloit que contre les ministres. « Mais maintenant (dit-il) » le parti de l'opposition est pauvre ; il n'achète » pas mes productions ; il faut donc que je calcule » sur la bourse du parti le plus puissant. » — Il n'est pas possible de regarder ses gravures sans admirer leur invention originale et infiniment ingénieuse, ainsi que la ressemblance frappante des personnes. Gilrey est un homme parfaitement honnête, grand amateur de la simplicité, et le meilleur fils ; il fait tout pour secourir son vieux père. »

L'ASTRONOME, opéra en deux actes, donné au théâtre Faydeau le premier frimaire, a été remis en un acte, et joué ainsi le 3 du même mois.

Le fond de la pièce est tiré en partie du roman intitulé les *Mémoires turcs*.

Un vieillard très-gai, et sur-tout très-original, prétend à la réputation d'*Astronome*. Il a fait sortir sa pupille du couvent, et veut l'épouser sous deux jours ; mais cette jeune personne a vu plusieurs fois au couvent le jeune *Richard* ; elle l'aime et en est aimée. L'oncle de *Richard*, étant ami de l'*Astronome*, entreprend de seconder l'amour de son neveu : pour cela, il lui conseille de s'introduire auprès du tuteur sous un costume oriental. *Richard* obéit, et s'annonce comme Indien, astronome et même devin ; il éblouit le vieillard par un essai de son savoir ; et en lui persuadant que lui *Panlogos*, véritable descendant de *Thalès*, accourt du fond de l'*Asie* pour le voir, mais particulièrement pour voir une certaine comète que le vieillard prétend devoir partir d'un point, et que l'amant déguisé prétend devoir partir d'un autre côté. (*Il montre l'appartement de son amante*). Cette double entente produit un effet très-comique.

Mais la nuit approche, et le tuteur astronome monte à son observatoire pour guetter la comète. L'amant s'empare des clefs qui sont restées à la porte, enferme le vieillard et s'évade avec son amante. L'astronome, auquel le prétendu *Panlogos* ne répond plus, descend, se voit enfermé, et reconnoit le piège dans lequel il est tombé. *Richard* re-

vient accompagné de son oncle et de sa maîtresse, et on ne délivre le tuteur avare qu'après l'avoir fait consentir au mariage des deux jeunes gens.

Cet opéra a eu beaucoup de succès ; cependant le déguisement de l'amoureux ressemble un peu à celui du fils du grand-turc dans le Bourgeois-Gentilhomme, et le dénouement à celui des deux avares. Le citoyen *Rézicourt* a fait beaucoup de plaisir dans le rôle de l'astronome. La musique est du citoyen *Lebrun*, et ne peut qu'ajouter à la réputation de son auteur. Le poëme est du citoyen *Desfauchets*, déjà connu par la charmante comédie du *Mariage secret*.

L'AMITIÉ, la bienfaisance, l'amour des lettres et la poésie viennent de perdre la citoyenne *Monnet*. Ses jolis contes orientaux et son Idylle sur les fleurs lui ont assuré une réputation parmi les femmes qui se distinguent dans les lettres. Jamais cette femme intéressante n'avoit éprouvé de maladie, jusqu'à ce qu'on lui persuada qu'une glande enflée dans un de ses seins étoit un cancer ; aussitôt elle se détermine à se faire faire l'opération, avec ce courage et cette fermeté qui lui étoient si naturels, et elle l'endura sans jeter un seul cri.

Depuis ce temps, quoique l'opération eût été bien faite, elle ne s'est plus bien portée ; et son mal empirant de jour en jour et d'heure en heure, elle a fini sa carrière le 22 brumaire, après des souffrances horribles : grande leçon pour les femmes qui se trouveroient dans ce cas-là ! Il a été reconnu

généralement que cette opération avoit été faite mal à propos , et que le virus cancéreux ne s'étoit pas porté entièrement encore dans la partie qu'on lui a extirpée , et que se portant ensuite dans diverses autres parties de son corps et sur-tout au cerveau , il en avoit troublé, vicié ou détruit l'économie.

Parmi ses nombreux papiers , indépendamment de sa correspondance avec son ami Thomas , qu'on étoit sur le point d'imprimer , et quelques pièces de théâtre reçues ou non , il y en a plusieurs dignes de voir le jour. Un de ses amis va s'occuper de faire connoître par un éloge historique mis à la tête du recueil , cette femme intéressante et digne d'un meilleur sort.

Au rédacteur du Magasin encyclopédique.

PERMETTEZ-MOI , citoyen , d'exprimer ma reconnaissance à l'officieux interprète qui nous a transmis le récit de l'entrevue de Bonaparte et de plusieurs mouftys imâms , etc. dans l'intérieur de la grande pyramide. Je le félicite bien sincèrement de sa curiosité courageuse qui l'a fait ramper sur le ventre dans les longs canaux de la pyramide , à la suite de la savante compagnie , dont le but étoit sans doute d'éviter les importuns. En effet , elle ne devoit point les craindre , soit dans la chambre sépulcrale , soit dans une autre voisine , nouvellement découverte par l'anglais Davison. Je doute même qu'on y respire fort à l'aise , à moins que le général Bonaparte n'ait

fait percer des soupiraux dans un massif de pierres de quelques centaines de pieds d'épaisseur, opération qui pourroit figurer auprès de celle du Khalife Almâmoun, à qui on attribue l'ouverture de la grande pyramide. C'est sans doute par inadvertance que *Muhamed* crée un khalyf (ou commandeur des fidèles), appelé *Mahmoud*, quoiqu'il n'en ait jamais existé un seul de ce nom. Mais si ces savans Moufiys ne paroissent pas très-versés dans l'histoire de leur propre pays, ils savent en récompense une foule de choses que tous les musulmans ont ignorées jusqu'à présent. Les noms de *Chéops*, de *Cyrus*, leur étoient autant inconnus que les faits et gestes de ces souverains. Peut-être nos moftys devoient-ils faire hommage de ces nouvelles notions aux infidèles qui prennent la peine d'aller les instruire, ou se borner à raconter les fables accréditées dans l'orient sur les *Harâoun*, fondateurs des pyramides.

Mais ces légères observations ne doivent pas affoiblir aux yeux des vrais connoisseurs le mérite intrinsèque de cet intéressant *récit*, qui mérite, à tous égards, d'être placé auprès de l'hymne qui a été chantée dernièrement au grand Caire par le moufty (qui réside à Constantinople) dans la Mosquée (temple des musulmans) par les Cophites (qui sont des chrétiens jacobites (1)). L'étrange tournure de ces deux pièces, l'incohérence des idées et des

(1) Voyez ce que nous avons déjà dit, *suprà*, pag. 268 de ce ridicule écrit.

expressions qu'elles renferment prouvent suffisamment qu'elles sont d'une égale authenticité. SELGNAL.

Tout ce qui a rapport à l'Ægypte, au sort des savans qui ont accompagné Buonaparte, ne peut manquer d'intéresser. Je rassemblerai donc tout ce que je trouverai de notions sur la partie littéraire et scientifique de cette expédition, laissant aux journaux politiques à faire connoître les événemens politiques et militaires.

J'ai déjà publié une lettre de notre estimable collaborateur *Dolomieu* (1). En voici deux de deux autres membres de l'Institut national du Caire.

LETTRE du citoyen G....., membre de l'Institut du Caire.

25 thermidor.

La commission des sciences est restée un mois à Rosette, jusqu'à ce que l'Ægypte fût entièrement soumise. J'y suis occupé utilement pour la partie dont je suis chargé. J'avois le bonheur d'être encouragé et protégé par le général Menou, qui commandoit dans la province de Rosette. Il m'a donné une escorte pour m'enfoncer dans le Delta, et y chasser avec sûreté. J'ai trouvé nombre d'oiseaux intéressans. Les observer vivans, les décrire zoologiquement et anatomiquement, les faire préparer en peau et en squelette, ont été les soins dont je me suis occupé dans le pays le plus agréable de l'Ægypte. J'ai fait beaucoup d'observations neuves; je les rédigerai

(1) Suprà, pag. 249.

pour l'Institut du Caire, et je vous les ferai parvenir si les événemens le permettent.

Les Botanistes sont ici très-malheureux sous le rapport de la science. L'Ægypte leur a fourni à peine vingt espèces différentes, et de plus ils ont perdu tout le papier qu'ils avoient emporté. Mon esprit-de-vin et ma poudre à giboyer ont également été perdus. Ces effets étoient sur le *Patriote*, échoué dans le port d'Alexandrie. Ce bâtiment portoit aussi tous les effets des aérostiers.

L'arbre le plus étonnant est le figuier sycomore. Un seul de ces arbres suffit pour ombrager plusieurs huttes de paysans et les bœufs qui élèvent les eaux pour l'arrosement des risières, par le moyen des roues à chapelet.

*EXTRAIT d'une lettre écrite à un de ses amis,
par un membre de l'Institut du Caire.*

II fructidor.

Les membres de l'Institut national ont fondé ici un établissement semblable à celui de Paris. Ils ont réuni à eux quelques-uns des savans et artistes qui ont suivi l'armée; quelques militaires y ont été adjoints. Les généraux Kleber, Dessaix, Regnier, Andreossi et Caffarelli; l'aide-de-camp du général en chef, Salkoski, et l'ordonnateur en chef Sucy, y ont été admis. Cet établissement a un fort beau local, où il y aura sous peu un jardin de botanique. Déjà il y a le commencement d'une ménagerie; bientôt on y trouvera bibliothèque publique, observatoire, cabinet de physique, laboratoire de chymie, salles d'antiquités, etc. Le citoyen Monge a été élu

président ; le général en chef vice-président , et le citoyen Fornier secrétaire.

Il y a beaucoup à faire dans ce pays ; mais en s'en occupant il peut devenir très-florissant.

LA pièce donnée le 22 brumaire au théâtre français de la République , sous le titre de *Michel Montaigne* , et sous la qualification de *comédie* , a été peu favorablement accueillie.

La scène se passe en Périgord , près Coutras , dans le château de *Montaigne*. Tandis que la France est déchirée par les guerres civiles qui règnent entre les catholiques et les huguenots , notre philosophe vit tranquille dans sa retraite , où il se livre à l'étude. *Eléonore* sa fille , sur le point d'être mariée au chevalier *Saint-Quentin* , est allée passer huit jours chez une tante à Vauclair ; mais le désir de célébrer la fête de sa mère la ramène secrètement au château ; elle engage *Miac* , secrétaire de son père , à lui indiquer un endroit où elle puisse se cacher jusqu'au soir. Après quelques difficultés , il lui ouvre une chambre près du cabinet où Montaigne travaille.

Beauregard , beau-frère de ce dernier , le soupçonne d'infidélité envers son épouse. Miac défend son maître jusqu'à l'arrivée de Saint-Quentin , qui interrompt leur conversation. Celui-ci vient de prendre à son service un nouveau domestique , qui , sous le nom de *Saint-Brice* , n'est autre chose que le capitaine *Teligny d'Anjou* , attaché à Henri IV , et qui brûle de venger dans le sang des catholiques

la mort de trois frères qu'il a perdus dans différens combats. Le dessein de Teligny, en se mettant au service de Saint-Quentin, a été de s'introduire dans le château de Montaigne, dont il veut s'emparer. Il fait part de son projet à Beauregard, huguenot comme lui, mais qui ne veut pas entrer dans un complot dont son beau-frère doit être la victime.

Teligny, désespéré de s'être ouvert à Beauregard, lui déclare que s'il le trahit, Montaigne périra. Peu rassuré, le capitaine huguenot voudroit avoir un ôtage qui pût répondre de sa sureté dans une entreprise aussi périlleuse. A l'instant Miac, qui est obligé de s'absenter pour remplir une commission que son maître lui a donnée, vient confier au faux Saint-Brice qu'Eléonore, la fille de son maître, est cachée dans une chambre du château, dont il lui remet la clef. Teligny est au comble de la joie : Eléonore est le meilleur ôtage qu'il pouvoit désirer ; cependant *madame Montaigne*, alarmée de quelques mots échappés à Beauregard, conçoit de violens soupçons sur la fidélité de son époux ; Saint-Brice sur-tout l'inquiète ; son aumônier, qu'elle respecte extrêmement, approuve ses craintes, et lui amène le prétendu Saint-Brice. Teligny profite des craintes de cette malheureuse épouse pour lui enfoncer le poignard dans le cœur. Son mari, lui dit-il, a dans une chambre du château une jeune fille de la plus grande beauté. Il offre, pour éviter tout esclandre, de la conduire dans un asyle sûr. Madame Montaigne lui indique un souterrain par lequel il pourra gagner la demeure de *Flora*, nourrice d'Eléonore, et Teligny met ainsi son ôtage en sureté.

N'ayant plus besoin de dissimuler , il se présente à Montaigne sous son véritable nom ; celui-ci , qui a la bonté de ne pas le reconnoître , l'accueille ; mais quand il sait qu'il vient pour opprimer un de ses voisins , il essaye de le ramener à la vertu. Teligny tire secrètement un poignard pour percer le philosophe ; mais l'arme meurtrière lui échappe des mains. Il sort ; cependant Eléonore est enlevée. L'effroi se répand dans le château ; Saint-Quentin arrive ; madame Montaigne apprend que cette rivale si redoutée qu'elle a fait enlever est sa propre fille , et qu'elle est au pouvoir de Teligny. Saint-Quentin veut aller le combattre ; Teligny arrive lui-même ; le jeune chevalier met l'épée à la main ; un officier huguenot les sépare : le capitaine reconnoît son crime , et Eléonore est unie à son amant.

Telle est l'intrigue de cette pièce , qui a eu peu de succès. Les costumes sont riches. Les citoyennes Contat et Mars sur-tout étoient mises avec un goût qui leur fait infiniment d'honneur. La décoration des chambres étoit très-bien entendue ; mais nous demanderons aux administrateurs de ce théâtre , si soigneux sur ce point , comment ils ont pu souffrir un *baromètre* et une *horloge à pendule* dans la chambre de Montaigne.

Paul-Henri Marron à Aubin-Louis Millin.

JE continue mon cher Millin l'indication des principales productions anglaises qui ont paru depuis quelques années : je vous ai donné dans le dernier

numéro (1) l'énumération des ouvrages biographiques; voici ceux sur la géographie, l'histoire et les voyages. Ceux sur les autres parties des sciences et des lettres seront insérés dans un autre numéro.

Géographie et Topographie.

Nous ne nous arrêterons pas aux traductions, comme à celles du dernier voyage de *le Vaillant* au Cap de Bonne-Espérance; de celui de François-Alexandre de *Wimpfen* (ex-constituant) à Saint-Domingue; de celui du comte de *Stollberg* en Allemagne, en Suisse, en Italie et en Sicile, etc. Thomas *Holcroft* passe pour être aujourd'hui le meilleur traducteur de l'allemand, et sa traduction du voyage de *Stollberg* est vraiment un chef-d'œuvre dans son genre. Il s'est peu attaché à la lettre, et il en donne pour raison : *The complex construction, indefinite grammar, licentious orthography and perplexed idiom of the German language.*

Les journalistes anglais conviennent assez que leur littérature n'a pas brillé depuis quelque temps en productions originales de ce genre.

Le voyage à la *Chine* du lord *Macartney* a cependant fait beaucoup de sensation. — Nous ne nous y arrêterons pas, le *Magas. encycl.* en ayant déjà amplement rendu compte (2).

Il n'y a pas grand chose à apprendre dans le voyage de Guillaume *Hunter* en France, en Turquie, en Hongrie et à Vienne, pendant l'année 1792.

(1) Suprà, pag. 252.

(2) Tom. I, pag. 466; tom. II, pag. 48 et 172.

(*Travels*, etc.) à Londres, chez White, 1796, in-8°. de 450 pag. Si l'auteur ne fut pas épris des charmes de la révolution française à cette époque, il faut le lui pardonner, et même encore, que son enthousiasme pour la constitution anglaise se soit accru par le spectacle de nos malheurs. La paresse des Turcs, la fourberie des Grecs, excitent des plaintes cent fois répétées. Sur Vienne, rien de nouveau.

Le voyage de Robert *Townson*, en Hongrie, dans l'année 1793, avec un précis sur Vienne, est bien plus instructif. *Travels*, etc. A Londres, chez Robinson, 1797, in-4°. de 524 pag., avec une carte et seize gravures; *Townson* a principalement voyagé comme naturaliste. Ses observations botaniques, minéralogiques, entomologiques, sont souvent précieuses, celles en particulier qu'il a faites sur le mont Carpath. La carte jointe à son ouvrage offre, au moyen d'indications particulières, les productions botaniques et minéralogiques de chaque contrée, et on n'avoit encore rien de pareil sur la Hongrie. Ce savant médecin écossais nous promet des *éléments de minéralogie*, que son voyage ne peut que faire préjuger avantageusement.

Un voyage à Constantinople et aux îles de l'Archipel par Jacques *Dallaway* n'est pas sans mérite. Il a pour titre : *Constantinople ancient and modern*, etc. A Londres, chez Cadell, 1797, in-4°. de 415 pages, avec 10 gravures à l'eau-forte. Aumônier de l'ambassade anglaise à Constantinople, l'auteur a pu observer à loisir la terre classique qu'il décrit : il a de plus consulté avec fruit d'autres

voyageurs, tels que *Ricaut*, *Dohson*, etc. Il est, à peu de chose près, d'accord sur la situation de l'ancienne Troye, avec ce qu'a avancé en dernier lieu *le Chevalier* (3). L'idiôme et la poésie des Grecs modernes sont traités avec intérêt dans la vingt-sixième ou dernière section. Un article supplémentaire nous offre des renseignemens curieux sur l'état actuel des églises arménienne et grecque. On y reconnoît l'observateur *autopte* et l'homme en état de nous donner, comme une suite à l'ouvrage de *Gibbon*, l'histoire de l'Empire ottoman, depuis 1453, jusqu'à la mort du dernier empereur *Abdul-Hamid*, arrivée en 1788. Ce sera une nouvelle obligation que les lettres auront à *M. Dallaway*.

Un fabricant de draps du comté de Wiltshire a publié le journal d'un voyage qu'il a fait à l'Amérique septentrionale pendant l'été de 1794. En voici le titre : *Journal of an excursion*, etc. par *Henri Wansey* (4), 1796, in-8°. de 290 pag. Ce voyage ne répondit pas à son attente. Il s'étoit proposé d'acheter des terres, de former des établissemens ; il se ravisa en voyant les Anglo-Américains de près. Ce n'est pas qu'il ne leur reconnoisse beaucoup de bonnes qualités ; mais il reproche sur-tout à la classe commerçante un caractère trop mercantille et peu de bonne-foi. Ses notices sont en général curieuses et exactes.

Un habitant de la Caroline méridionale, *R. J. Turnbull*, s'est particulièrement occupé de l'orga-

(3) Magasin encyclop. ann. IV, tom II, pag. 166.

(4) Magasin encyclop. ann. III, tom. V, pag. 386.

nisation des prisons de Philadelphie , et ses observations ont été réimprimées en Angleterre , sous le titre de *A visit to Philadelphia prisons*, etc. A Londres , chez Philipps , 1797 , in-8°. de 92 pag.

On sait que l'ex-constituant français de *Liancourt* a publié le résultat de ses observations sur le même sujet. La brochure de *Tornbull* mériterait d'être traduite en notre langue , et l'exemple des Américains seroit bon à suivre en France et par-tout ailleurs , en ce qui concerne cet objet.

Il faut ranger parmi les écrits polémiques sur la découverte de l'Amérique septentrionale , une brochure intitulée *The Welch-Indians*, etc. c'est-à-dire , les Indiens du pays de Galles , ou recueil de pièces concernant un peuple dont les ancêtres émigrèrent du pays de Galles en Amérique dans l'année 1170 , avec le prince *Madoc* , et que l'on suppose occuper à présent une charmante contrée sur la rive occidentale du Mississippi , par G. *Buider*. A Londres , chez Chapman , 1797 , in-8°.

Les lettres écrites pendant un court séjour en Espagne et en Portugal , avec quelques détails sur la poésie espagnole et portugaise (*Letters writen* , etc.) par R. *Southey* , à Londres , chez Robinsons , 1797 , in-8° de 551 pag. , intéressent plutôt la littérature que la géographie et la statistique , sans être cependant inutiles à ces sciences.

Enfin , l'Angleterre elle-même a fourni matière à quelques nouvelles productions de ce genre , telles que :

Journal of a tour , etc. c'est-à-dire , Journal

d'une tournée dans la partie septentrionale du pays de Galles, et dans une partie du Shropshire, avec des observations sur la minéralogie et sur d'autres branches de l'histoire naturelle, par Arthur Aikin. A Londres, chez Johnson, 1797, in-4°. de 231 pag.

A tour to the isle of Wight, etc. c'est-à-dire, Voyage à l'île de Wight, avec quatre-vingts vues gravées à l'eau-forte, par Ch. Tomkins. A Londres, chez Kearsly, 1796, in-8°. Les gravures forment le principal mérite de cette sorte de publications, à laquelle il faut aussi rapporter :

Observations relative chiefly to the natural history, etc. c'est-à-dire, Observations principalement relatives à l'histoire naturelle, scènes pittoresques et antiquités des comtés occidentaux d'Angleterre, avec une carte et seize vues. A Londres, chez Robson, 1797, 2 vol. in-8°.

Excentric excursions, etc. c'est-à-dire, Courses excentriques en Angleterre et dans le pays de Galles, par G. M. Woodward. A Londres, chez Allen et West, 1797, 1 vol. in-4°.

Lyson's environs of London, c'est-à-dire, Environs de Londres, par Lyson, quatrième et dernier volume, chez Cadell, 1796, in-4°.

Hutchin's history and antiquities of Dorsetshire, c'est-à-dire, Histoire et antiquités de Dorsetshire, par Hutchin, tom. II.

Hutchinson's history of Cumberland, tom. III.

Ces deux derniers ouvrages, ainsi que le troisième volume de la *Description du comté de Leicester*, et le second de l'*Histoire des principales rivières* (*History of the principal ri-*

vers), font partie des belles et coûteuses entreprises du libraire *Nichols*, à qui *Stockdale* semble vouloir encore disputer la palme par sa *Description de 30 à 40 milles des environs de Manchester*, par *Aikin*, dont les frais d'impression sont évalués à plus de 4000 livres sterling (5).

John Price a donné *An historical account*, etc. c'est-à-dire, une histoire de la cité d'Hereford, avec quelques remarques sur la rivière *Wye*, et les beautés naturelles et artificielles de ses bords, depuis Brobery jusqu'à Witton, chez Fausder, 1796; la contrée de Hereford est appelée le jardin de l'Angleterre. *Lodge*, dans un programme (*Introductory sketch*), en annonce une nouvelle description en II volumes, ornés chacun de cent planches.

Guillaume Loe a publié un ouvrage curieux sous le titre d'*Ancient and modern History*, etc. c'est-à-dire, Histoire ancienne et moderne de *Loves* et *Brighthelmstone*. A Londres, chez *Rivington*, 1797, in-8°. de 555 pages.

Brewster, l'histoire et les antiquités paroissiales de *Stockton-sur-Tey*.

Newcome, l'histoire de l'ancienne et royale fondation de l'abbaye de *Saint-Alban*.

On distingue parmi les descriptions des maisons de plaisance, celle de *Bourghleyhouse*, campagne du

(5) Voyez, à l'occasion d'une courte notice sur ces divers écrits, ce que j'ai déjà dit du goût des Anglais pour les ouvrages qui font connoître la topographie de leur pays. *Magasin encycl. ann. II, tom. VI, pag. 143*; et une notice particulière sur ce dernier ouvrage, *ann. III, tom. IV, p. 284*.

comte d'Exeter (*an History general and circumstantial of Bourghleyhouse.*) A Londres, chez Longman, 1797, in-8°. de 205 pages.

Ce qui est bien plus important que ces derniers articles, c'est l'édition qu'on prépare du voyage du célèbre capitaine *Van Couver* autour du monde. Le collège de l'amirauté concourt à rendre cette publication digne de son objet.

Histoire.

THE History of Scotland, etc., c'est-à-dire, Histoire d'Ecosse, depuis l'avènement de la maison de Stuart jusqu'au règne de Marie, par Jean *Pinkerton*, avec un appendice de papiers originaux. A Londres, chez Dilly, 1797, 2 vol. in-4°, chacun de 520 pages.

L'histoire d'Ecosse, depuis les temps les plus anciens jusqu'à Malcolm III en l'an 1056, avoit été traitée par le même auteur dans un ouvrage qu'il publia en 1789 sous le titre de *Enquiry in to the History of Scotland, preceding the reign of Malcolm III*. Les annales d'Ecosse de *Dalrymple* la prennent à cette époque, et la conduisent jusqu'en 1371. L'ouvrage que nous annonçons s'étend de là jusqu'à 1542, où commence la très-bonne histoire de *Robertson*. *Pinkerton* avoit encore donné avant cette publication un recueil d'*anciens poèmes écossais*, et une compilation un peu indigeste sur les médailles. Mais son *Histoire d'Ecosse* met le sceau à sa réputation littéraire : elle est le fruit des plus soigneuses recherches, et l'auteur s'est attaché à la polir comme doit l'être toute production qu'on

destine à l'immortalité. *Gibbon* en avoit d'avance parlé avec éloge dans le troisième volume de ses *Œuvres posthumes*, et il ne se dédiroit pas aujourd'hui. A l'exemple de cet illustre écrivain, et guidé par ses conseils, *Pinkerton* a terminé chaque période de son *Histoire* par un tableau des progrès de la civilisation, de l'état des sciences, des lettres, du commerce et des arts. Persuadé que mieux on connoît le personnage dont on va s'occuper, et plus on s'intéresse à lui, il a de plus mis en tête de l'histoire de chaque prince l'esquisse de sa physionomie morale, résultant de son caractère, de ses goûts, de ses habitudes. Ainsi, par exemple, l'histoire de Jacques V est exposée sous un nouveau point de vue à bien des égards, d'après des lettres originales des plus marquans de ses contemporains. *Pinkerton* nous fait espérer un nouveau travail sur la plus ancienne histoire d'Ecosse, et ses compatriotes lui en auront sans doute une nouvelle obligation. On sait combien les Ecossais en général se sont distingués depuis quelque temps dans la littérature anglaise, sur-tout pour la partie de l'histoire. Deux autres productions récentes en fourniront au besoin une nouvelle preuve. L'une est due à *D. Macpherson*, et a pour titre: *Geographical illustrations, etc.*, c'est-à-dire, Eclaircissemens géographiques sur l'histoire d'Ecosse, contenant les noms des endroits mentionnés dans l'histoire, avec l'explication des points difficiles et contestés dans la géographie historique d'Ecosse. A Londres, chez Nicol, in-4°. travail aussi exact que pénible, fait pour dissiper toutes les

ténèbres de l'histoire d'Ecosse, relatives aux anciennes dénominations de lieux, jusqu'en 1603; l'autre est *Statistical account of Scotland* (ou connoissance statistique de l'Ecosse), par *Jean Sinclair*. Cet ouvrage, véritablement unique dans son genre, s'est déjà accru jusqu'à vingt volumes.

History of the original constitutions of parliaments, c'est-à-dire, Histoire de la constitution originelle des parlemens, depuis le temps des Bretons jusqu'à ce jour, par T. Oldfield. A Londres, chez Robinson, 1797, in-8°. de 584 pages. L'auteur étoit déjà avantageusement connu par son *Entire and complet History of the borough of great Britain*, qui a paru en 1793. L'ouvrage que nous annonçons n'a pas moins de mérite dans son genre; il met dans le plus grand jour tous les abus qui se sont progressivement introduits dans la constitution parlementaire de l'Angleterre, et propose ensuite les moyens d'en faire uné représentation vraiment nationale.

A History of the Bank of England, c'est-à-dire, Histoire de la Banque d'Angleterre, depuis l'établissement de cette institution jusqu'à ce jour, offrant une exposition succincte de l'extension de son capital et de son crédit, mêlée de réflexions des meilleurs écrivains en matière de finance sur ce sujet. A Londres, chez Allen et compagnie, 1797, in-12 de 150 pag. Depuis les dernières atteintes portées par le gouvernement britannique à l'inviolabilité de la banque, il est plus intéressant que jamais, sur-tout pour des étrangers,

de bien connoître l'organisation intérieure de cet établissement important, et l'ouvrage que nous annonçons mérite d'être recommandé sous ce point de vue.

The History of the reign of George III, c'est-à-dire, Histoire de la vie de Georges III, par Robert Macferlan, tom. IV. A Londres, chez Evans, 1796. Ce volume s'étend depuis 1790 jusqu'à 1796. Le compilateur a renoncé à l'impartialité qui le caractérisoit assez dans les volumes précédens, et s'est fait un chaud défenseur du parti ministériel : c'est assez dire sous quel point de vue il présente les événemens de la révolution française.

The History of the Campaign, c'est-à-dire, Histoire de la campagne de 1796, en Allemagne et en Italie. A Londres, chez Cadell, 1797, in-8°. de 400 pag. L'auteur a eu des renseignemens estimables : on ne peut espérer de le trouver impartial ; mais il n'a point manqué au précepte :

Virtus et in hoste probanda est.

Il rend plus de justice à la valeur française qu'on n'oseroit l'attendre d'un Anglais royaliste. L'héroïsme de *Buonaparte* a sur-tout subjugué son admiration.

A Narrative, etc. c'est-à-dire, Récit de la conduite de la flotte britannique commandée par l'amiral *Jervis*, dans le dernier combat contre la flotte espagnole le 14 février 1797, avec 8 gravures représentant les différentes positions successives des

deux flottes , par un officier des troupes de terre de S. M. B. A Londres , chez Johnson , in-4°. de 35 pag. Des descriptions pareilles ont paru , et même en grand nombre , du dernier combat entre les Anglais , sous l'amiral *Duncan* , et les Bataves , sous l'amiral *de Winter* , et elles tendent toutes à prouver quelle différence les Anglais mettent entre les Espagnols et les Bataves , et duquel de ces deux alliés la république française doit le plus apprécier le dévouement et l'énergie.

An historical Survey , etc. c'est-à-dire , Tableau historique de la colonie française de l'île de Saint-Domingue , contenant un précis de son état politique , de ses productions et de ses exportations ; un récit des calamités qui ont désolé cette contrée depuis 1789 , et un détail des opérations militaires de l'armée britannique dans ces mêmes parages , jusqu'à la fin de 1794 , par *Bryan Edwards*. A Londres , chez Stockdale , 1797 , in-4°. de 274 pag.

L'auteur étoit déjà avantageusement connu par son *Histoire des Colonies britanniques dans les Indes occidentales* (6) , et par les renseignemens qu'on lui doit sur les négres-marons de la Jamaïque. L'ambition et la cupidité britanniques s'étoient également complues au projet de s'emparer de Saint-Domingue. La Nature , par les fièvres jaunes qui ont moissonné tant d'Anglais dans ces malheureuses contrées , la valeur et la politique française ont étrangement déjoué ces projets. — *Edwards* partit

(6) Il y en a un excellent extrait dans la bibliothèque britannique.

de la Jamaïque en 1791 , à bord de l'escadre que lord *Effingham* envoya au secours des colons du Cap-Français , et il s'est trouvé ainsi à portée de voir de près beaucoup de choses dont on a constamment reçu en France les avis les plus contradictoires. Il communique , à la fin de son ouvrage , les matériaux qui lui ont servi pour sa rédaction. Le *all Monstrous*, abominable, unutterable de *Milton* s'applique aux scènes d'horreur exercées dans ce pays par les nègres et par le général *Ogé*. — Plus de 100,000 nègres ont actuellement formé au centre de la montagne, un état séparé que l'auteur compare à celui des Caraïbes de Saint-Vincent. Ses présages sur l'état futur de ces contrées sont remarquables. Si les Français, par de bonnes mesures, réussissent à y établir l'ordre et la tranquillité, on verra les colons du moyen état se rendre en foule de toutes les îles des Indes occidentales, dans cette colonie si privilégiée par sa fertilité, et il s'y formera un empire (*West indian Empire*), dont toutes les possessions tropicales de l'Europe ne tarderont pas à être sujettes et tributaires. — L'ouvrage entier contient douze chapitres ; le dernier traite de la partie jadis espagnole de Saint-Domingue, sur laquelle nous manquons de renseignements jusqu'à ce jour.

L I V R E S D I V E R S .

S C I E N C E S E T A R T S .

JOURNAL de l'École polytechnique , ou Bulletin du travail fait à cette École , publié par le conseil d'instruction et l'administration de cet établissement ; cinquième cahier , tome 2. Paris , prairial an 6.

Ce cinquième cahier n'est pas moins intéressant que les précédens ; il contient un aperçu des cours de mécanique pour l'an 5 , par le citoyen *Prony*. — L'extrait d'un mémoire du citoyen *Bremontier*, sur les moyens de fixer les dunes qui se trouvent entre Bayonne , à la pointe de Grave , et l'embouchure de la Gironde , par le citoyen *Lambardie* ; l'éloge de cet habile ingénieur , par le citoyen *Prony*. Les professeurs de l'école ne sont pas les seuls qui contribuent à la perfection de cet intéressant recueil ; ils admettent également les productions des élèves qui se sont distingués. On trouve dans ce numéro une description de la manière dont se polissent et s'étament les glaces coulées dans l'atelier du faubourg Antoine , par le citoyen *Samuel Bernard* , élève de l'école. Le citoyen *Fourcroy* a placé dans ce recueil , un mémoire sur l'arôme des chymistes français ; c'est l'esprit recteur de Boerhaave, ou le principe de l'odeur des végétaux. Le citoyen *Lagrange* y donne deux mémoires ; l'un est un essai d'analyse numérique sur la transforma-

tion des fractions ; l'autre est sur le principe des vitesses naturelles : le même sujet est traité par le citoyen *Prony*, qui y ajoute quelques principes sur la décomposition des mouvemens circulaires. Le citoyen *Neveu*, dans la suite de ses cours sur l'art du dessin, traite particulièrement des couleurs et de leurs effets. Le citoyen *Laplace* donne un mémoire sur la détermination d'un plan qui demeure toujours parallèle à lui-même dans le mouvement d'un système de corps agissant d'une manière quelconque sur les autres, et libre de toute action étrangère. Le C. *Reignier* y donne la description du dynamomètre ou instrument à mesurer les forces, et il en indique l'usage ; et le citoyen *Guyton* consacre à Bertrand Pelletier un éloge qui se fait lire avec intérêt, même après tous ceux qui ont été faits en l'honneur de ce célèbre chymiste. Il est peu de recueils composés par des hommes aussi distingués, et les savans en doivent désirer la continuation.

M I N É R A L O G I E.

MÉMOIRES sur les fossiles des environs de Dax,
par *JACQUES-FRANÇOIS BORDA.*

Ces Mémoires sont accompagnés de planches qui représentent presque tous les sujets dans leur grandeur naturelle. Rien n'a été négligé pour la perfection des gravures, et pour atteindre à la plus belle exécution typographique.

Cet ouvrage sera contenu dans trois volumes grand in-4°, accompagnés de soixante-quatre planches,

dans les proportions de dix-huit pouces de hauteur sur douze de largeur , qui formeront un volume séparé.

Il sera imprimé sur gros-romain neuf de DIDOT , et tiré à un très petit nombre d'exemplaires , dont cent - cinquante sur papier vélin superfin nom-de-jésus.

Il paraîtra en six livraisons ; chacune sera composée de 300 à 400 pages de texte environ , et de dix planches : la dernière livraison seulement sera accompagnée de quatorze planches ; ce qui fera le complément de soixante-quatre.

La direction des gravures est confiée au citoyen le GOUAZ , artiste déjà connu par ses talens et par ses travaux pour la ci-devant académie des sciences.

Les souscripteurs recevront , tous les quatre mois , une livraison de cet ouvrage , à compter du premier nivôse prochain.

Les souscripteurs n'auront rien à déboursier en s'inscrivant ; ils s'obligeront seulement de retirer les livraisons à l'époque où elles doivent paroître , et d'en payer le montant.

Le prix de chaque livraison , sur papier nom-de-jésus , vélin superfin , est de 30 francs.

Celui de chaque livraison de l'édition inférieure , sur grand-raisin fin , est de 18 francs.

On souscrit , à Bordeaux , chez J. Tournon , médecin , place Saint-Projet. Il faut affranchir la lettre de demande , et y insérer l'engagement de souscription.

B O T A N I Q U E.

Icones fucorum, cum characteribus systematicis, synonymis auctorum et descriptionibus novarum specierum, autore E. J. C. ESPER.
Nuremberg, 1797 et 1798, et à Paris, chez Fuchs, rue des Mathurins, hôtel de Cluny, n°. 334.

Il paroît deux fascicules de cet ouvrage : ils contiennent ensemble soixante-trois planches qui représentent autant d'espèces du genre *fucus*, et cent vingt-six pages de texte in-4°. ; les descriptions et la synonymie sont assez étendues. L'auteur cite beaucoup Gmelin, qu'il copie souvent mot pour mot ; la *Flore de Norwège*, par Gunner, Honttuyn et les botanistes anglais : il paroît cependant que le bel ouvrage de M. Stackouse, *Nereis britanica*, imprimé à Bath en 1795 (1), ne lui étoit pas connu ; car il n'en parle en aucun endroit.

Les soixante-trois planches mises au jour par le docteur Esper représentent assez fidèlement les *fucus* qu'il décrit : elles sont néanmoins d'une exécution inférieure à celles de M. Stackouse. On peut regretter aussi que le texte ne soit pas sur plus beau papier : il est à désirer au surplus, que l'auteur termine une entreprise utile aux progrès de l'histoire naturelle.

De toutes les parties de la botanique, celle dont la connoissance est la moins avancée est sans con-

(1) Magasin encycl. ann. III, tom. III, pag. 557.

trédit l'histoire des plantes marines. Les genres *fucus*, *ulva*, *conferva*, ne sont déterminés que par des caractères dépendans de leur forme extérieure ou habituelle, très-sujette à varier. On trouve même des individus mixtes qu'on range tantôt dans un genre, tantôt dans l'autre, et qui peut-être n'appartiennent à aucun. Telles sont les conferves que M. Roth a décrites sous le nom de *ceramium*. Les organes générateurs, si nécessaires pour établir des diagnostics certains, sont à peine soupçonnés dans la plupart de ces plantes; et quoiqu'on appelle en général fructification des corpuscules vésiculeux ou granuleux, placés tantôt aux extrémités, tantôt sur le disque, tantôt dans la substance même des feuilles, on est encore loin de savoir comment elles se reproduisent. Aucun botaniste ne se flattera certainement d'avoir élevé des races de graines ou de boutures, et cependant on a l'exemple du savant Hedwig, qui, après avoir pénétré le mystère de la fécondation des mousses, a réussi à faire lever des plantes exactement semblables, en semant la poussière des capsules.

Un grand obstacle à l'étude des plantes marines, c'est la difficulté de les observer en place, et de juger leur état habituel, soit au commencement, soit au milieu, soit à la fin de leur développement. On connoît à la vérité quelques espèces rapprochées des côtes, et que la marée laisse à découvert en se retirant; mais il en est d'autres dont on ne recueille que des lambeaux arrachés du fond des eaux par la violence des tempêtes, ballotés long-temps

par les vagues , et jetés enfin sur le rivage , défigurés et presque toujours privés de quelque partie essentielle.

Réaumur avoit examiné quelques *fucus* des côtes de l'Océan , avec l'attention et le soin dont il étoit capable ; mais ses observations , ainsi que celles de Guettard , n'ont laissé que des aperçus sans résultats. Aujourd'hui que des notions superficielles ne peuvent plus contenter les naturalistes , il faut la patience de Leuven-Hoëck et le microscope d'Hedwig , pour apercevoir des phénomènes que la nature , qui réserve toujours quelque chose à notre admiration , semble prendre plaisir à nous dérober.

Puisque M. Person a su partager les champignons en soixante - dix - sept genres , tandis que Bulliard n'en avoit trouvé que vingt , il n'est pas vraisemblable qu'après un mûr examen on ne puisse en composer autant avec les algues réunies aujourd'hui en trois sections , sous les noms de *fucus* , *ulva* et *conferva*. Ce beau travail est digne d'un observateur de la fin du dix-huitième siècle.

BOUCHER.

M É D E C I N E.

TRAITÉ sur la manière d'élever sainement les enfans , fondé sur les principes de la médecine et de la physique , par J. P. FRANK , conseiller d'état de S. M. I. , professeur de chymie à Vienne , etc. etc. traduit de l'allemand par MICHEL BŒHRER , médecin. A Paris , chez

Fuchs , libraire, rue des Mathurins, n°. 334 ; chez Gabon, rue de l'Ecole de Médecine, n°. 33.

Tout ce qui sort de la plume de Frank est digne d'éloge : il a destiné ce petit Traité aux parens, et particulièrement aux mères qui ont à cœur la santé de leurs enfans.

H I S T O I R E.

RÉPERTOIRE, ou *Almanach historique de la révolution française, contenant la citation simple et sans aucune réflexion de tous les événemens les plus remarquables arrivés pendant les années 5 et 6, et faisant suite à celui qui a paru l'an dernier, avec une notice sur les revenus et charges publics, seconde partie, 1 volume petit in-12 de 500 pages. Prix, 1 franc 8 décimes, et 3 francs par la poste. A Paris, chez Montardier, imprimeur-libraire, quai des Augustins, n°, 28, et chez Lefort, libraire, grande place du carrousel, au coin de la rue Nicaise. La première partie, dont l'édition se trouvoit épuisée, vient d'être réimprimée avec des corrections, et se vend aux mêmes adresses, 1 franc 5 décimes, et 3 francs par la poste.*

Voyez l'annonce que nous avons faite de la première partie de cet ouvrage (1).

V O Y A G E.

VOYAGE pittoresque de la Syrie, de la Phénicie
(1) Suprà, sur la couverture.

cie, de la Palestine et de la Basse-Ægypte, etc., première et seconde livraisons.

Nous avons déjà donné (1) le prospectus de ce grand et bel ouvrage, qui en a fait connoître le plan. Nous y renvoyons pour les conditions de la souscription et les détails généraux qui lui sont relatifs. Nous annonçons aujourd'hui les deux premières livraisons qui viennent d'être publiées. Les planches sont accompagnées d'explications provisoires, qui peuvent calmer l'impatience que le lecteur doit éprouver de connoître ce qu'elles représentent, avant la publication du texte définitif. Ces explications provisoires sont aussi bien traitées typographiquement que le sera le texte définitif, et à cet égard cet ouvrage fait le plus grand honneur aux presses de l'imprimerie de la république. Les planches ne se suivent point ; mais elles sont numérotées de façon qu'il sera facile de les placer dans chaque volume au rang qu'elles doivent occuper. Ces explications provisoires sont écrites avec simplicité, et aussi instructives qu'elles peuvent l'être. Elles donnent une idée très-avantageuse de la manière dont le texte définitif sera rédigé. Voici le sujet des planches.

La première livraison en contient six.

I. *Vue du Cénotaphe de Caius Cæsar, près de Hems, jadis Emèse.* Sa forme a quelque rapport avec celles des autels du Soleil adoré à Emèse. La chaîne des montagnes du Mont-Liban offre une perspective agréable.

(1) *Suprà*, pag. 135.

II. *Aspect d'une partie du village de Cana en Galilée.* Ce village est sur la route de Nazareth au Thabor. Le citoyen Cassas a saisi le point de vue d'une fontaine où des femmes du pays vont puiser de l'eau. La scène a vraiment un caractère patriarcal. Les savantes recherches du citoyen Dutheil, d'après la marche des voyageurs, jetteront peut-être quelque jour sur la position de ce lieu, qui est encore un problème géographique.

III. *Vue générale de Jérusalem.* Les entrepreneurs de cet ouvrage ont promis des planches doubles, et de ne les pas compter pour deux, selon l'usage ordinaire; c'est ce qu'ils font à l'occasion de celle-ci, qui est d'une très-grande proportion. L'aspect est pris de la montagne des Olives, à mi-côte au-delà du torrent de Cédron, et à l'orient du temple on y voit la vallée de Josaphat, la porte dorée, la grande mosquée qui domine le tout.

Le temple de la Présentation et toute l'étendue de la ville qui occupe le fond du tableau.

IV et V. *Monument sépulcral des villes de Juda.* On y a représenté l'élevation géométrale du portique, les ornemens de la frise, l'entablement et les chapiteaux des colonnes. On voit que ce monument a dû appartenir à Hélène, mère de Constantin premier, si célébrée dans l'histoire judaïque du moyen âge.

VI. *Disseuses de bonne aventure.* Le lieu de la scène est au milieu de maisons de plaisance, sur le rivage du Nil, en face de l'ancienne Memphis. Le rédacteur donnera quelques détails sur ces femmes,

parfaitement semblables à celles qu'en Europe on appelle Bohémiennes.

La seconde livraison contient également six planches.

I. *Porte du temple du Soleil à Palmyre.* Elle fournit le sujet d'une dissertation savante sur l'architecture. La scène est animée par des groupes de soldats vêtus à l'antique.

II et III. *Portique de Dioclétien.* Le citoyen Cassas donne le plan géométral de cet édifice. Il le compare avec celui donné par les Anglais, qui lui est très-inférieur.

IV. *Vue d'un paysage agréable au dessus de Tripoli.* On y remarque un couvent de Derviches, des jardins, le cours de la rivière, les sommets du Liban blanchis par les neiges.

V. *Entablement du temple du Soleil à Baalbek.* Le citoyen Cassas a reproduit au trait le dessin de cet entablement donné par les Anglais, et on peut encore remarquer la supériorité du dessin. Cette planche est double.

VI. *Cours du Nahr Qâdès ou Fleuve saint.* Ce fleuve est vulgairement nommé *le Kadicha*. La vue est prise au dessus de Qanobyn, dans une grotte du Mont-Liban. Elle est romantique et pittoresque.

Ces détails prouvent combien cet ouvrage doit offrir d'intérêt. La troisième livraison contiendra quelques feuilles de texte. Nous nous empresserons de les faire connoître.

Voyage pittoresque de l'Istrie et de la Dalmatie, etc. sixième livraison.

Nous renvoyons également à ce que nous avons dit sur le plan de cet ouvrage, qu'il sera nécessaire de joindre au précédent. Cette livraison est aussi composée de six planches.

I. Vue du château de Luegon Predjama. II. Vue du château de Novoscollio ou Neukossel. III. Vue du fond du grand canal de Trieste, et vue du fond du golfe de Trieste, prise du grand chemin de Vienne. IV. Plans, élévations et détails en grand du Temple d'Auguste à Pola. V. Vue de la porte dite Saint-Grinjona ou Saint-Chrysogone à Zaara; entablement de cette porte. VI. Vue des côtes de la Dalmatie et de quelques écueils semés dans le canal de Zaara à Spalatro, où croisent quelques galères; pierres sépulcrales trouvées à Spalatro (1).

A N T I Q U I T É S.

Choix de costumes civils et militaires des peuples de l'antiquité, d'après les monumens dessinés et gravés par N. X. WILLEMIN, seconde livraison.

Les six planches de cette livraison complètent les douze qui composent l'Afrique; elles sont tirées des meilleures collections de gravures, et en général d'un bon choix et bien gravées. Une notice explicative de ces douze planches termine ce cahier.

(1) Voy. ann. III, tom. III, p. 335; ann. IV, tom. I, p. 282; tom. III, pag. 279, ce que nous avons dit de cet bel ouvrage et de ses premières livraisons.

M Y T H O L O G I E.

LEÇONS élémentaires sur la Mythologie , suivies d'un Traité sommaire de l'Apologue ou de la Fable morale , à l'usage de la jeunesse de l'un et de l'autre sexe , 1 vol. in-12. Prix , 1 franc 25 centimes , et 1 franc 60 centimes franc de port. A Rbeins , chez Lebatard , imprimeur-libraire , rue Nationale , n^o. 4 ; et à Paris , chez Fuchs , libraire , rue des Mathurins , maison Cluny , n^o. 334.

Cet abrégé est très-succinct ; il ressemble beaucoup à celui intitulé *Connoissance de la Mythologie* , dont on a retranché seulement ce qui tenoit au christianisme. La définition que l'auteur donne du mot *Mythologie* est fautive ; mais il ne faut pas l'accuser , car c'est celle qu'on trouve par-tout : ce mot est bien formé de deux mots grecs , *μυθος* et *λογος* , mais il ne signifie pas *discours fabuleux*. Certes , les Anciens ne regardoient pas comme des *fables* l'histoire consacrée de l'origine des nations , des héros et des dieux qu'ils adoroient : c'étoient ces histoires qu'il appelloient *Mythes* , mot qu'il faut conserver en français , parce qu'il n'a pas d'équivalent , et que le mot *fable* , qui du reste ne devoit être pris que dans sa première acception , *récit* , ne le rend pas dans l'acception qu'il a aujourd'hui , *récit dénué de vérité*. Du reste , ces petits élémens sont clairs et utiles pour la jeunesse ; mais on n'en fera de vraiment utiles que quand on réunira aux principaux faits la citation des plus beaux

passages classiques et quelques figures, non pas comme les figures dégoûtantes de toutes nos mythologies modernes, mais prises des monumens antiques, comme celles des mythologies écrites en allemand par MM. Seybold et Morits.

P O È S I E.

Le Calendrier républicain, poëme, lu à l'assemblée publique du Lycée des arts, le 10 frimaire an 3, avec la traduction en italien mise à côté du texte; précédé d'une lettre du citoyen Lalande; suivi de trente-six hymnes civiques pour les trente-six décadis de l'année; d'une ode au vengeur, accompagnée d'une lettre du citoyen Saint-Ange et de plusieurs autres poëmes, par CUBIÈRES, citoyen français. Prix, 2 francs 25 centimes. A Paris, chez Mérigot et chez Chemin, an 7, in-8°. de 181 pages.

Un titre aussi détaillé nous dispense d'une analyse, comme le nom de l'auteur nous dispense d'éloges. Il avoit pris le titre de *Poëte de la Révolution* en tête de la première édition de son poëme du *Calendrier*, et il nous fait part aujourd'hui dans la préface de celle-ci, des raisons qui l'avoient engagé de le prendre, et de celles qui l'ont décidé à le quitter.

Non nostrum tantas componere lites.

Le citoyen *Cubières* est bien servi au reste par ses deux amis, les citoyens *Lalande* et

Saint-Ange. Le premier déclare qu'il a bien mérité de l'*astronomie*, et il l'admire d'avoir, par un tour de force, mis tout le calendrier en ces douze vers :

Germinal me verra caresser ma Lisette ;
 Floréal, de bouquets orner sa collerette ;
 Prairial, la mener sur de rians gazons ;
 Messidor, avec elle achever mes moissons ;
 Thermidor, près des eaux détacher sa ceinture ;
 Fructidor, lui servir la pêche la plus mûre ;
 Vendémiaire, enivrer ses esprits amoureux ;
 Brumaire, sous un voile abriter ses cheveux ;
 Frimaire, au coin du feu la proclamer vestale ;
 Nivôse, à sa blancheur offrir une rivale ;
 Pluviôse, pour elle affronter les torrens ;
 Et Ventôse, braver les sombres ouragans.

Nous observerons seulement qu'après tout ce qui précède, la proclamation de *frimaire* cause une agréable surprise.

Le citoyen *Saint-Ange* s'extasie sur les beautés du style et la richesse d'expression qui caractérisent l'*ode au vengeur* ; il loue ce vers ingénieux sur le télégraphe :

Chappe de la victoire a centuplé les ailes.

Il regrette seulement que cette pièce débute par un lieu commun, et que sa marche soit un peu trop méthodique. Les *hymnes civiques* lui semblent aussi offrir des idées un peu triviales, et pas toujours aussi heureusement exprimées que l'auteur auroit pu le faire. « Mais, ajoute-t-il, quoi qu'il en soit de vos odes et de vos poèmes, qu'ils soient foibles ou

» forts de poésie , qu'ils soient négligemment ou
 » correctement écrits , je ne puis qu'applaudir au
 » motif qui vous les a dictés. »

Nous partageons toute l'estime du citoyen *Cubières* pour son traducteur italien le citoyen *Povolèrè* ; mais nous ne partageons pas également son enthousiasme sur la beauté des dénominations des nouveaux mois. Il nous paroît contre les règles de l'étymologie , de composer un mot de deux autres , pris dans deux langues différentes , comme on l'a fait dans *messidor* et dans *fructidor*. On a évité cet inconvénient dans *thermidor* ; mais comme on dit *thermomètre* , il falloit dire *thermodore* , et cet e final devoit aussi se trouver aux deux autres noms , comme il se trouve à *Diodore* , *Théodore* , etc. Enfin , nous remarquerons qu'on n'auroit pas dû transporter au sens actif une terminaison qui , dans le génie de l'idiôme auquel elle est propre , en a constamment un passif. *Diodore* , *Apollodore* , etc. signifient en grec *ce qui est donné par Jupiter* , *par Apollon* ; les mots *messidor* , *thermidor* , *fructidor* , désignent les mois qui donnent la moisson , la chaleur , la vendange. — Nous pourrions étendre ces observations ; mais c'en est assez pour justifier les bornes que nous croyons pouvoir mettre à notre admiration pour ce qui a si fort excité celle du citoyen *Cubières*.

A N N O N C E S.

SYSTÈME universel de principes du droit maritime de l'Europe, par DOMINIQUE ALBERT AZUNI, traduit de l'italien par J. M. DIGEON; 2 vol. Paris, chez Digeon. An VI.

Nous avons donné dans le Magasin, année III, tom. pag. un extrait étendu de cet excellent ouvrage, ce qui nous empêche de revenir sur sa traduction, dont il nous suffit de dire qu'elle le fait parfaitement connoître : l'auteur y a joint des observations importantes.

TARIF des droits d'entrée et de sortie de la république française, et état des prohibitions au premier vendémiaire an VII. Strasbourg, chez Levrault. Paris, chez Rondonneau, place du Carrousel, an VII.

RECUEIL des lois des douanes de la république française, première partie. Strasbourg, chez Levrault, an VII, un vol. in-8°. de 163 pages.

TABLE

Des articles contenus dans ce numéro.

MAMMIFÈRES.		<i>nome, opéra.</i>	397
Cuvier. <i>Sur les osseimens qui se trouvent dans le gypse de Montmartre.</i>	289	<i>Mort de la citoyenne Monnet.</i>	598
C H Y M I E.		<i>Au rédacteur du Magasin encyclopédique.</i>	399
Fourcroy. <i>Mémoire sur le calcul de la vessie.</i>	292	<i>Lettre du citoyen G.... membre de l'Institut du Caire.</i>	401
V O Y A G E.		<i>Idem.</i>	402
A. L. A. Miletmureau. <i>Voyage de la Peyrouse.</i>	296	<i>Théâtre français de la République. Michel Montaigne, comédie.</i>	483
B I O G R A P H I E.		<i>P. H. Marron à A. L. Millin.</i>	
Cuvier. <i>Eloge du C. Rishe.</i>	319	L I V R E S D I V E R S.	
A R C H É O L O G I E.		Sciences et Arts.	
<i>Discours du cit. Millin.</i>	335	<i>Journal de l'école polytechnique, etc.</i>	418
M É L A N G E S.		Minéralogie.	
A. J. D. B. <i>Mélanges extraits des manuscrits de madame Necker.</i>	355	<i>J. F. Borda. Mémoires sur les fouilles des environs de Dax.</i>	419
NOUVELLES ET CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES.		Botanique.	
<i>Première séance de la société d'émulation d'Abbeville.</i>	376	<i>E. J. C. Esper. Icones succorum cum characteribus systematicis, etc.</i>	421
<i>Cours du Lycée républicain.</i>	383	Médecine.	
<i>Sur les traductions.</i>	384	<i>J. P. Frank. Traité sur la manière d'élever sainement les enfans, etc.</i>	423
<i>Gazette de Musique.</i>	385	Histoire.	
<i>Edition complète des Œuvres de Mozart.</i>	ibid.	<i>Répertoire ou Almanac historique de la révolution française, etc.</i>	484
<i>Insecte propre à guérir le mal de dent.</i>	386	Voyage.	
<i>Ouvrages prohibés à Vienne.</i>	387	<i>Voyage pittoresque de la Syrie, etc.</i>	ibid.
<i>Annonce des Poésies originales d'Ossian.</i>	388	<i>Voyage pittoresque de l'Istrie et de la Dalmatie, etc.</i>	428
<i>Epitaphe latine de Ramler.</i>	389	Antiquités.	
<i>Publication du premier volume du Hortus Schonbrunnensis.</i>	ibid.	<i>N. X. Vvillemin. Choix des costumes civils et militaires, etc.</i>	ibid.
<i>Sur la littérature anglaise.</i>	390	Mythologie.	
<i>Mort de Jacques Biez.</i>	391	<i>Leçons élémentaires sur la Mythologie, etc.</i>	429
<i>Mort des prédicateurs Van Loo et Boullier.</i>	ibid.	Poésie.	
<i>Mort de Van Santen.</i>	402	<i>Cubières. Le Calendrier républicain, etc.</i>	430
<i>Réunion du cabinet des antiquités de la bibliothèque de Vienne, à celui des médailles.</i>	394		
<i>Carricatures anglaises.</i>	395		
<i>Théâtre Faydeau. L'Astro-</i>			

(N^o. 16.) 1^{er}. Nivôse an 7.

MAGASIN

ENCYCLOPÉDIQUE,

O U

JOURNAL DES SCIENCES,

DES LETTRES ET DES ARTS,

R É D I G É

Par A. L. MILLIN.



A V I S D E S É D I T E U R S .

Le prix de ce Journal est fixé :

à 9 francs pour trois mois ,

18 francs pour six mois ,

36 francs pour un an ,

tant pour Paris que pour les Départemens, frans de port.

On peut s'adresser au Bureau du Journal pour se procurer tous les Livres qui paroissent en France et chez l'étranger, et pour tout ce qui concerne la Librairie ancienne et moderne.

CE Journal, auquel la plupart des hommes qui ont un nom distingué, une réputation justement acquise dans quelque partie des arts ou des sciences, tels que les citoyens DAUBENTON, DOLOMIEU, DESGENETTES, SILVESTRE DE SACY, FOURCROY, HALLÉ, HERMANN, SCHWEIGHÆUSER, LACÉPÈDE, LANGLÈS, LALANDE, LAGRANGE, LEBRUN, MARRON, MENTELLE, BARBIER-DUBOCAGE, MORELLET, NOEL, OBERLIN, CHARDON-LA-ROCHETTE, CAILLARD, SAINT-LÉGER, VAN-MONS, TRAUILLÉ, LÉVEILLÉ, COUSIN, CUVIER,

Tome IV. (4^{me}. An.)

GEOFFROY, VENTENAT, CAVANILLES, USTERY, BORTTIGER, VISCONTI, VILLOISON, etc. etc. ont fourni des **Mémoires**, contient l'extrait des principaux ouvrages nationaux : on s'attache sur-tout à en donner une analyse exacte, et à la faire paroître le plus promptement possible après leur publication. On y donne une notice des meilleurs écrits imprimés chez l'étranger.

On y insère les mémoires les plus intéressans sur toutes les parties des arts et des sciences : on choisit sur-tout ceux qui sont propres à en accélérer les progrès.

On y publie les découvertes ingénieuses, les inventions utiles dans tous les genres. On y rend compte des expériences nouvelles. On y donne un précis de ce que les séances des sociétés littéraires ont offert de plus intéressant ; une description de ce que les dépôts d'objets d'arts et des sciences renferment de plus curieux.

On y trouve des notices sur la vie et les ouvrages des Savans, des Littérateurs et des Artistes distingués dont on regrette la perte ; enfin, les nouvelles littéraires de toute espèce.

Ce Journal est composé de six volumes *in-8°*. par an, de 600 pages chacun. Il paroît le premier de chaque mois. La livraison est divisée en deux numéros, de chacun 9 feuilles.

On s'adresse, pour l'abonnement, à Paris, au Bureau du Magasin Encyclopédique, chez le C. FUCHS, Libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny.

A Amsterdam, { chez la veuve Changuion et d'Hengst.
 { chez Van-Gulik.

A Bruxelles, chez Lemaire.

A Florence, chez Molini.

A Francfort-sur-le-Mein, chez Fleischer.

A Genève, { chez Mangat.
 { chez Paschoud.

A Hambourg, chez Hoffmann.

A Leipsic, chez Wolf.

A Leyde, chez les frères Murray.

A Londres, chez de Boffe, Gerard Street.

A Strasbourg, chez Levrault.

A Vienne, chez Degen.

A Wesel, chez Geisler, Directeur des Postes.

Il faut affranchir les lettres.

PHYSIQUE ANIMALE.

COMPTE rendu à la classe des sciences mathématique et physique de l'Institut national, des premières expériences faites en floral et prairial de l'an V, par la commission nommée pour examiner et vérifier les phénomènes du galvanisme (1).

LE savant auteur du rapport de ces nouvelles expériences a cru, avec raison, qu'il importoit de ne pas les présenter dans le même ordre qu'elles avoient été faites : il a pensé qu'il étoit plus convenable de classer en quelque sorte leurs résultats pour en faciliter l'intelligence, et ne porter aucune confusion dans l'esprit de ses lecteurs.

Tous les physiciens de l'Europe connoissent aujourd'hui le procédé que l'on suit pour produire le phénomène merveilleux qui a pris le nom de *galvanisme*. On sait qu'il consiste à faire communiquer entr'eux deux points de contact, plus ou moins distans l'un de l'autre, dans une suite d'organes nerveux et musculaires, au moyen de l'appareil exciteur. Tout le système de cette communication peut être considéré comme un cercle complet divisé en deux portions : la portion formée par les organes de

(1) La commission étoit composée des citoyens Coulomb, Sabatier, Pelletan, Charles, Fourcroy, Vauquelin, Guyton et Hallé. Les citoyens Venturi, de Modène, et M. Humboldt se sont réunis aux commissaires.

l'animal, soumis à l'expérience, est appelée *arc animal*; celle qui se compose des instrumens galvaniques est désignée sous le titre d'*arc excitateur*. Ajoutons que cette dernière portion du cercle est elle-même construite le plus souvent de plusieurs pièces; les unes, placées sous les parties de l'animal entre lesquelles on veut établir la communication, sont appelées *supports*, *armatures*, etc. les autres prennent le nom de *communicateurs*, parce que c'est par elles que la communication est établie.

Cela posé, l'auteur divise son rapport en six articles principaux, où il examine successivement, 1°. les résultats des combinaisons et des dispositions variées des parties qui forment l'*arc animal*; 2°. ce qui a été observé sur la nature et les dispositions respectives de l'*arc excitateur*; 3°. les circonstances étrangères à la composition du cercle galvanique, et qui, par leur influence, déterminent, font varier ou détruisent le succès des expériences; 4°. les moyens proposés de faire varier, d'énervier ou de rétablir la susceptibilité galvanique; 5°. les premiers essais de comparaison entre les phénomènes galvaniques et les phénomènes électriques; 6°. enfin, les expériences supplémentaires, faites sous les yeux des commissaires par M. Humboldt, et relatives à plusieurs des épreuves contenues dans les articles qui précèdent: nous allons exposer les résultats majeurs de ces différens articles.

ARTICLE PREMIER.

De l'arc animal.

Les expériences contenues dans ce premier article sont au nombre de vingt; les sept premières ont pour objet les différens rapports des nerfs avec les muscles auxquels ils se distribuent; dans les treize dernières, on a procédé en liant ou en coupant les nerfs, la ligature ou la section étant comprise entre les extrémités de l'arc; sur des nerfs pris de différentes parties et de différens animaux, associés et réunis dans le même arc; sur le nerf seul, ou le muscle seul étant compris entre les extrémités de l'arc excitateur; on a interposé, entre les supports et les parties soumises à l'épreuve, des portions de muscles ou des nerfs étrangers à ces parties, et enfin on a aussi opéré sur l'animal revêtu de sa peau et de son épiderme. Il eût été sans doute à désirer que nous eussions pu examiner avec quelque détail les nombreux essais compris dans cet article; mais trop resserrés par les bornes de ce journal, nous nous bornerons à extraire littéralement quelques conclusions que les commissaires de l'Institut ne présentent du reste que comme des aperçus qui ont besoin d'être confirmés par des recherches ultérieures.

D'après les expériences tentées sur l'arc animal, ils pensent qu'on peut présumer;

1°. Que l'arc animal peut être formé; ou par

des nerfs et des muscles contigus entr'eux, ou par des nerfs seuls, sans interposition de muscles;

2°. Que par conséquent la partie essentielle de l'arc animal est nécessairement composée par les nerfs, puisque les muscles eux-mêmes peuvent toujours être considérés comme plus ou moins pénétrés par les nerfs qui s'y distribuent, et sont par conséquent en partie un organe nerveux;

3°. Que toutes les parties de l'arc animal doivent en général être continues ou contiguës entr'elles; mais que la simple contiguité suffit pour donner lieu aux phénomènes galvaniques;

4°. Que la section d'un nerf ou sa ligature n'interrompt point l'arc animal, pourvu que les parties liées ou divisées restent contiguës entr'elles;

5°. Que la diversité des parties réunies dans la formation de cet arc, soit prises dans différens organes du même individu, soit prises même d'individus différens, n'interrompt point l'intégrité de l'arc; pourvu que toutes les parties dont il est formé restent contiguës entr'elles;

6°. Que l'intégrité de l'arc animal, rompue par la division de quelques-unes de ses parties, et par une distance quelconque entre ses parties divisées, peut se rétablir par l'interposition de quelques substances non animales, particulièrement de substances métalliques, pourvu que, dans cette interposition, la contiguité de toutes les parties soit constamment maintenue;

7°. Que les organes musculaires, qui, par leurs contractions, manifestent les effets de l'influence

galvanique, sont toujours ceux dans lesquels vont définitivement se terminer les nerfs compris dans l'arc animal complet :

Il suit de là que les muscles affectés sont toujours ceux qui répondent à l'extrémité de l'arc la plus éloignée de l'origine des nerfs qui le composent ;

8°. Que quand l'origine de tous les nerfs qui composent l'arc animal est tournée vers une de ses extrémités, les muscles seuls qui répondent à l'autre extrémité éprouvent les convulsions galvaniques ;

9°. Que quand un arc animal est composé de plusieurs systèmes de nerfs différens, dont les origines répondent au milieu de l'arc, les muscles de ces différens systèmes se meuvent également à ses deux extrémités ;

10°. Il paroît également démontré par plusieurs des expériences qui ont été détaillées dans cet article, que l'on ne peut absolument admettre l'opinion de ceux qui ont attribué les phénomènes galvaniques au concours de deux influences différentes et correspondantes de la part du nerf et du muscle, et qui ont comparé les rapports du nerf au muscle, dans ces phénomènes, aux rapports des doublures intérieure et extérieure de la bouteille de Leyde ;

11°. Il paroît enfin que le revêtement de l'épiderme dans les animaux entiers est un obstacle au développement des effets du galvanisme, et que, lorsque par son extrême ténuité il ne les interrompt pas tout à fait, il les affoiblit du moins très-sensiblement.

A R T I C L E I I.

De l'arc exciteur.

Trois pièces , faites de métaux différens , concourent ordinairement à former l'arc exciteur. L'une est en contact avec le nerf , l'autre avec le muscle ; la troisième établit la communication entre la pièce ou l'armature métallique du nerf , et la pièce ou le support du muscle. Cette disposition n'est pas rigoureusement nécessaire ; mais du moins elle paroît être la plus favorable.

L'article consacré à l'examen de l'arc exciteur renferme sept sections principales ; la première a pour objet les expériences faites avec les substances métalliques , et dont le but a été de connoître les effets qui résulteroient , 1°. du nombre et de la diversité des pièces métalliques qui entrent dans la composition de l'arc ; 2°. de leurs différens mélanges ou alliages ; 3°. de la friction d'un métal sur l'autre ; 4°. les divers états dans lesquels se trouvent les métaux diversement minéralisés : la deuxième section présente les résultats relatifs à l'usage des substances charbonneuses , dans la formation de l'arc exciteur ; la troisième , les effets des corps non conducteurs , ou mauvais conducteurs de l'électricité , tels que le jayet , l'asphalte , le soufre , le succin , la cire à cacheter , le diamant , *etc.* et dans la quatrième , on a examiné ce que produisoient l'eau et les substances humectées d'eau , interposées entre les différentes pièces de l'arc exci-

tateur. Enfin, les commissaires de l'Institut ont formé leurs arcs excitateurs, 1°. en faisant eux-mêmes la chaîne de cet arc ; 2°. en y introduisant des substances animales privées de vie ; 3°. en frottant les supports avec les doigts non mouillés, et leur imprimant ainsi, autant qu'on le peut présumer, la seule trace de la transpiration cutanée. Ils ont fait quelques expériences comparatives, pour déterminer les rapports entre l'étendue et la grandeur des surfaces des pièces qui forment cet arc, et les effets qui en résultent ; et enfin ils ont aussi déduit, de la comparaison de leurs expériences, quelques présomptions sur les rapports d'efficacité entre les différentes pièces de l'arc excitateur, employées pour établir la communication galvanique. Les détails curieux de toutes ces observations ne sont pas susceptibles d'être abrégés : nous les omettrons pour nous en tenir aux réflexions suivantes, auxquelles elles ont donné lieu, et que les commissaires de l'Institut proposent comme corollaires et comme objets de vérification.

1°. La disposition de l'arc excitateur la plus favorable aux effets galvaniques est celle où il est composé de trois pièces au moins, de différente nature, prises parmi les métaux, l'eau et les substances humides, les substances charbonneuses et les substances animales dénuées d'épiderme.

2°. Cet arc paroît cependant être efficace, même étant formé d'une seule pièce ou d'une seule nature de substance convenable ; mais en général l'identité de nature dans les pièces qui le composent, et

spécialement dans les supports qui en forment les extrémités, en affoiblit au moins très-sensiblement les effets.

3°. La moindre différence de nature apportée dans ces parties, soit par le plus foible alliage, soit par le simple frottement de substances étrangères et communicatrices, suffit pour rendre à l'arc excitateur l'efficacité que lui auroit ôtée l'identité des substances.

4°. De même que l'arc animal peut être complété par des substances métalliques ou capables d'entrer dans la composition de l'arc excitateur, de même l'arc excitateur peut être complété par les substances de nature à former l'arc animal.

5°. L'efficacité de l'arc excitateur, ainsi que celle de l'arc animal, sont également suspendues par la séparation, ou au moins par une distance suffisante entre les pièces qui les composent.

6°. La plus foible humidité paroît également suffisante pour unir les pièces de l'arc excitateur, et déterminer l'effet qu'elles doivent produire sur l'arc animal.

7°. Par conséquent on conçoit que l'influence de l'état de l'atmosphère, et des circonstances environnantes sur le succès des expériences galvaniques, peuvent être très-grandes, et que, pour établir une parfaite identité qui les rende comparables, il faut tenir compte de l'état des instrumens météorologiques, et sur-tout hygrométriques, et également de l'influence des personnes qui font l'expérience sur la sphère même de cette expérience.

8°. Les expériences rapportées dans le chapitre de l'arc animal, ainsi que celles qui ont été faites sur l'arc exciteur, relativement aux effets comparés des chairs animales, soit dépouillées, soit recouvertes de l'épiderme, et de cet épiderme sec ou mouillé, semblent autoriser à mettre cet épiderme au nombre des substances qui affoiblissent ou interceptent les effets de l'arc exciteur. Il est aussi, comme les poils et les cheveux, au nombre des substances qui participent de la nature des substances *idio-électriques*.

9°. Si l'on examine les substances qui peuvent entrer dans la formation de l'arc exciteur, on voit que la plupart de celles qui ont été employées avec succès sont du nombre de celles qu'on compte parmi les substances susceptibles de servir de conducteurs à l'électricité, tandis que celles qui ont servi pour en interrompre les effets sont la plupart des substances connues pour retarder la transmission électrique.

10°. Enfin il paroît que l'effet galvanique est dans un certain rapport, non-seulement avec la nature des pièces qui forment l'exciteur, et avec leurs dispositions respectives, mais encore avec leur étendue, et sur-tout avec la grandeur des surfaces par lesquelles elles semblent le transmettre.

ARTICLE III.

Des causes étrangères à la composition du cercle galvanique, et des deux arcs qui le composent, et qui néanmoins ont une influence évidente sur le succès des expériences.

On remarquera dans cet article, le même ordre et la même précision que dans le précédent. Les commissaires de l'Institut se sont d'abord occupés des différences relatives à l'état des parties exposées à l'action galvanique. Ils ont eu occasion de s'assurer plusieurs fois que des grenouilles fraîchement pêchées, ou celles qui ont été gardées dans un bocal plus ou moins de jours ; que des membres fraîchement écorchés, et qui n'ont point été soumis aux épreuves galvaniques, ou ceux qui ont déjà subi des expériences multipliées ; que des membres qui ont été laissés en repos après un certain nombre d'essais, et qui ont été repris ensuite, ou des membres qui ont été sans interruption soumis à une série d'expériences, ne présentent pas les mêmes phénomènes. Ils ont ensuite examiné les différens effets du mode du contact sur le succès des expériences lorsque la grenouille est forte et vivace, quel que soit l'ordre dans lequel on porte le communicateur d'un support à l'autre : qu'on mette le communicateur en contact, ou qu'on rompe le contact en le retirant ; qu'on approche doucement ce communicateur du support auquel il doit atteindre, ou qu'on l'y porte avec rapidité, il y a peu de différence dans les effets, et la

convulsion est, au moment du contact, vive et prompt : il n'en est pas de même lorsque la grenouille est fatiguée ; enfin, dans les deux sections qui terminent cet article, on s'attache à apprécier l'influence que les expériences ont les unes sur les autres par le seul effet de leur succession, ainsi que celle qui est exercée par la nature des milieux, tels que l'air ordinaire, l'eau et l'atmosphère électrique où les expériences ont eu lieu. Suivent des considérations auxquelles on a été conduit par l'ensemble de toutes ces expériences ; elles sont ainsi conçues :

1^o. L'influence galvanique paroît en beaucoup de circonstances s'exciter par l'exercice, s'épuiser par la continuité du mouvement, se réparer par le repos.

2^o. La multitude des causes qui peuvent évidemment influer sur le résultat des expériences galvaniques, et les faire réussir ou manquer, doit, jusqu'à cette heure, inspirer beaucoup de réserve à nier ou à affirmer le succès des expériences annoncées, à moins qu'on n'ait la certitude d'en pouvoir apprécier toutes les circonstances influentes.

3^o. Une des circonstances qui démontrent le plus ce qui vient d'être dit, est celle dont on a rapporté l'effet sur la continuation du spasme galvanique lorsque le communicateur, maintenu par la main, sembloit persister constamment dans le même point du contact, et où on s'est convaincu qu'il y avoit un changement réel dans ce contact malgré l'immobilité apparente du communicateur.

On en peut conclure encore que le moindre chan-

gement dans les situations respectives des parties du cercle galvanique et de l'arc exciteur peut produire un effet dans l'animal susceptible, et en imposer sur le succès d'une expérience, si l'on ne fait pas attention à cet égard aux plus légères variations.

4°. Les expériences dont on a exposé le détail sur les rapports des mouvemens galvaniques avec l'approche ou la retraite du communicateur viennent encore à l'appui de la précédente proposition, et prouvent que tous les momens de l'expérience ne doivent pas être observés seulement collectivement, mais étudiés dans leur succession et dans les différens temps de l'opération.

5°. Il semble qu'il y ait dans la formation de l'arc exciteur, indépendamment des manières de se comporter dans les opérations galvaniques, des dispositions éternantes et des dispositions excitantes, dont les unes, non-seulement sont ou ne sont pas efficaces, mais disposent outre cela l'animal à une plus ou moins grande susceptibilité dans les expériences suivantes.

6°. Il est également important de s'assurer, pour l'exactitude des expériences et leur appréciation, de l'état de l'animal, de la manière dont il a été conservé et entretenu jusqu'au moment de l'épreuve de l'état de l'atmosphère, sur-tout relativement à l'hygromètre, et sans doute aussi relativement au baromètre, au thermomètre et à l'électromètre.

7°. Enfin il seroit à désirer, en faisant un état des expériences de différens genres, qu'on pût les disposer dans l'ordre de leur efficacité, et en faire une

échelle galvanique qui pût aider à déterminer quel est le degré de susceptibilité de l'animal pris dans tel état ou telle position, à quelles expériences on peut le soumettre à raison de cette susceptibilité, à estimer, d'après la série d'expériences plus ou moins efficaces ou inefficaces, la valeur des circonstances dans lesquelles on se trouve chaque jour ; enfin, par là à juger à quel point le succès ou le non-succès d'une expérience peut donner lieu à des conclusions certaines et absolument négatives ou affirmatives.

ARTICLE IV.

Expériences sur les moyens de faire varier, d'énerver et de rétablir la susceptibilité des animaux dans les expériences galvaniques.

Dans cet article on examine, 1^o. l'influence de l'électricité sur la susceptibilité des animaux aux épreuves galvaniques ; 2^o. les effets qu'ont sur les propriétés galvaniques des organes musculaires, certaines liqueurs, telles que l'alkool et l'acide muriatique oxigéné, la dissolution de potasse et celle d'opium ; 3^o. enfin les commissaires de l'Institut présentent un exposé exact des expériences faites à l'école de médecine de Paris, dans la vue de déterminer les modifications qu'éprouve la faculté galvanique dans les divers cas d'asphyxie. Ces expériences ont été tentées sur des animaux à sang chaud, dont les uns ont été asphyxiés, soit par la submersion, soit par la strangulation, soit par l'action de différens gaz, et d'autres ont péri dans le vide ou

par des décharges électriques. On y voit, 1°. que la susceptibilité a été entièrement anéantie par les asphyxies dans le gaz hydrogène sulfuré, par la vapeur du charbon et par la submersion de l'animal suspendu par les pieds de derrière; 2°. que la susceptibilité a été suspendue par l'asphyxie dans l'acide carbonique pur, sous l'appareil au mercure; 3°. que la susceptibilité a été affoiblie, mais non anéantie dans les asphyxies causées par le gaz hydrogène sulfuré, ayant perdu partie de son soufre par le gaz ammoniac, par le gaz azote, par les gaz épuisés par la respiration, et dans les animaux qui ont péri par la submersion; 4°. que la susceptibilité a subsisté sans altération après les asphyxies produites par la submersion dans le mercure, par l'effet des gaz hydrogène pur, hydrogène carboné, acide muriatique oxigéné, acide sulfureux; par la strangulation, par la privation d'air dans la machine pneumatique, et par les décharges d'une batterie électrique. Les résultats obtenus des expériences faites à l'école de médecine ont donné lieu aux réflexions suivantes :

1°. Si toutes les asphyxies se ressemblent par la privation d'une atmosphère respirable, et la suspension des fonctions du poumon et de la circulation, elles diffèrent beaucoup dans leurs autres effets, selon la nature des substances qui les causent.

2°. Parmi ces causes, les unes paroissent agir plus profondément, et pénétrer à la fois toutes les parties des systèmes nerveux et musculaires; d'autres au contraire semblent n'avoir qu'une action

superficielle, et ne produire rien au-delà de l'asphyxie pulmonaire et de ses effets immédiats.

3°. Un des changemens les plus remarquables parmi ceux qui ne sont pas bornés aux organes respiratoires, consiste dans les altérations qu'éprouve la susceptibilité galvanique, et à cet égard les diverses causes d'asphyxie diffèrent encore considérablement les unes des autres.

4°. L'état de l'irritabilité musculaire éprouvée par le moyen des corps dont l'action mécanique sollicite la contraction des muscles en les irritant, ne correspond pas toujours, à beaucoup près, à l'état de leur susceptibilité pour le galvanisme.

5°. Enfin, les causes des asphyxies n'agissent pas de la même manière sur toutes les parties du système musculaire, et le cœur est très-souvent dans un état très-différent de celui des autres muscles.

A R T I C L E V.

Premiers essais de comparaison entre les phénomènes galvaniques et les phénomènes électriques.

Ce point particulier de physique animale est sans doute un des plus importants à vérifier : on n'ignore pas d'ailleurs que c'est en observant les mouvemens des grenouilles à une certaine distance d'une machine électrique dont on tiroit des étincelles, que Galvani fut comme involontairement conduit à sa découverte. Aussi les commissaires de

L'Institut ont-ils tenté quelques essais pour apprécier les rapports du galvanisme avec l'électricité. S'occupant en premier lieu de la susceptibilité des animaux pour les influences électriques, ils ont cherché à connoître jusqu'à quel point les animaux, dépouillés de l'enveloppe naturelle de leur épiderme, devenoient sensibles aux variations électriques qui s'opèrent autour d'eux dans l'atmosphère qui les environne. Comparant en second lieu la susceptibilité pour l'électricité, avec la susceptibilité pour le galvanisme, ils ont vu qu'il existe des quantités d'électricité très-sensibles et très-appreciables par les électromètres ordinaires, quoique très-imparfaits, qui ne font plus d'effet sur une grenouille sur laquelle le galvanisme conserve néanmoins toute son influence. Les commissaires se proposent d'entreprendre des recherches ultérieures sur cette matière, qu'ils ne regardent encore que comme ébauchée.

ARTICLE VI.

Expériences supplémentaires faites sous les yeux des commissaires, par M. Humboldt, et relatives à plusieurs des épreuves contenues dans les articles précédens.

L'auteur du rapport a réuni dans ce dernier article, non - seulement les expériences faites par M. Humboldt sous les yeux des commissaires, mais encore toutes celles qui ont été annoncées par ce célèbre physicien, et dont le succès ne pouvoit être obtenu dans la saison où les commissaires ont opéré.

Les

Les premières sont disposées dans le même ordre que les matières traitées dans les cinq articles qui précèdent. Il en résulte :

1°. Que c'est sans fondement que plusieurs physiciens ont assuré que les expériences galvaniques n'avoient aucun succès sur le cœur et les autres muscles dont les contractions sont indépendantes de la volonté, puisqu'en effet ces organes ont éprouvé l'action galvanique.

2°. Que les effets du galvanisme sont interrompus par la ligature d'un nerf, toutes les fois que la ligature et la portion de nerf qui est au dessous sont comprises dans les chairs et environnées par elles.

3°. Qu'on peut rétablir ou annuler l'efficacité de l'arc exciteur, malgré l'identité des supports, et sans changer aucunement les extrémités de cet arc. Il suffit pour cela de changer seulement les rapports des matières intermédiaires.

4°. Qu'il y a des atmosphères galvaniques.

5°. Que des substances éminemment conductrices de l'électricité suspendent néanmoins la commotion galvanique.

Il est d'autres expériences propres à M. Humboldt, dont les commissaires de l'Institut n'annoncent les principaux résultats que comme des objets de vérification, en attendant un temps plus convenable pour les répéter.

Tel est le sommaire du compte rendu que nous nous étions proposé d'analyser ; nous ne nous permettrons aucune considération qui nous soit particulière sur un nouveau système de phénomènes aussi

importans pour les progrès de la physique animale. Nous imiterons la sage retenue du savant estimable qui a été l'organe des commissaires, et qui a suivi pas à pas la vérité sans jamais la devancer. Nous eussions désiré sans doute pouvoir exposer, avec quelque détail, les diverses expériences qui ont eu lieu; mais il est facile de concevoir qu'aucune circonstance n'en devant être omise, c'eût été les altérer que de les abréger. Nous achèverons donc la tâche qui nous est imposée, en invitant les physiologistes à lire en entier ce rapport, que nous leur présentons comme un excellent modèle de méthode et d'analyse philosophique. J. L. ALIBERT.

P H I L O L O G I E.

OBSERVATIONS sur différens éditeurs de Xénophon.

Nous avons des éditions précieuses de Xénophon. Les Hutchinson, les Morus, les Bacchius, les Schneider, les Zeune et autres hommes célèbres à qui nous les devons, ont prouvé qu'ils avoient fait une étude approfondie de la langue grecque; qu'ils joignoient à la connoissance de l'esprit et du génie de leur auteur, celle des lois, des mœurs et des usages des Grecs. Grâces leur soient donc rendues pour cette patience persévérante avec laquelle ils ont soutenu des travaux plus utiles que brillans! Mais qu'il me soit permis en même temps d'exercer une censure

motivée envers quelques-uns d'eux ; de leur reprocher de ne s'être pas assez défiés de ce que l'on appelle restitutions ingénieuses ; d'avoir quelquefois abandonné trop légèrement l'ancienne leçon, plus souvent jaloux de faire briller leur esprit, que de prouver leur jugement. C'est à M. Zeune que j'adresse mes observations ; ici je le critique : mais dans mon volume (1) de notes sur Xénophon, j'ai bien souvent occasion de rendre hommage à son érudition et à son goût exquis. J'entre tout de suite en matière.

Pag. 10, lig. 5. De sa république de Sparte. Voici la leçon primitive de mes manuscrits : *σιγον γε μην εἰαξέε τοςουτον εχονγα συμβουλευειν τον κερεινα, ως...* M. Zeune ne propose pas en marge, mais porte dans son texte : *μην τοςουτον εχσειν συνεβουλευειν, ως...* Voilà deux mots de supprimés entièrement, et deux de changés. Pour se permettre un changement aussi extraordinaire, il faut que le texte soit visiblement altéré, barbare et n'offrant aucun sens. Or ici, qu'y a-t-il de barbare ? Serait-ce, comme le prétend M. Zeune, *εἰαξέε συμβουλευειν* ? Mais huit lignes plus haut nous retrouvons la même locution dans *εἰαξέε κρηγυειν*. Nous lisons encore *εἰαξέε νομιζειν*, et *ταξας διαιγασθαι* au ch. 7. Qui d'ailleurs trouveroit inintelligible et dénuée de sens la traduction que je propose ici ? « Il » (Lycurgue) a voulu que le mâle (*συμβουλευειν. S. οι, sibi.*) » se décidât à ne prendre qu'autant de nourriture qu'il » en faut pour ne pas se charger l'estomac. » Le célèbre Morus partage l'opinion de Zeune, mais

(1) Ce volume de notes critiques paroîtra avec ma traduction complète de Xénophon.

du moins n'a-t-il pas inséré sa conjecture dans le texte.

Pag. 16, rep. sp. l. 5 et 6, της των θηλειων φυσικως. Pourquoi n'avoir pas conservé ici la leçon originale των της θηλειας φυσικως, litter. que *les* étant de nature féminine, périphrase employée pour désigner *les* femmes ?

Pag. 32, rep. sp. l. 6, au lieu de ανδριας, leçon des manuscrits, je crois avec M. Zeune, qu'il faut lire αναδριας, mais sans l'entendre de la lâcheté du père, ainsi que le prétend M. Zeune. Hutchinson, Camerarius, Philephe, Leunclave, Morus et Zeune se sont tous trompés sur le sens de cette phrase, dont j'offre ici la version littérale : Il faut qu'il nourrisse chez lui ses filles, c'est-à-dire, qu'il les garde chez lui (ce qui devoit les empêcher de trouver des maris), et qu'elles subissent le reproche de ce qu'elles restent sans maris; de plus, il ne faut pas qu'il voye avec indifférence son foyer (c'est-à-dire sa maison) vuide de sa femme, c'est-à-dire, abandonnée de sa femme.

Pag. 34, rep. sp. l. 13, ότι οι μη βελομενοι. D'après Leunclave et Wells, M. Zeune supprime un mot et en ajoute un autre. L'excellente leçon des manuscrits, leçon respectée de Junte, Bale, etc. est ότι όπου οι... όπου, tantôt adverbe de temps, signifiera *interdum, aliquando*, quelquefois; tantôt adverbe de lieu, se traduira *passim*, çà et là. C'est faute de connoître l'étendue de la signification de όπου que l'on a tourmenté le texte, qui, loin d'embrouil-

ler le sens , comme le prétend Zeune, en présente un conforme au caractère de Xénophon. On sait que ce grec austère vouloit un gouvernement où l'on fût dans l'impuissance de faire le mal , et dans la nécessité de faire le bien , avantage qu'il croyoit trouver dans le gouvernement de Sparte , dont il est enthousiaste. Voici le sens de cette phrase : Convaincu que trop souvent l'homme qui veut être vertueux ne peut pas contribuer à l'agrandissement de sa patrie , Lycurgue a contraint tous les Spartiates à l'exercice public de toutes les vertus.

Pag. 37, lign. 6, au lieu de πολιτικων, leçon des manuscrits, M. Zeune lit ὀπλιτικων, parce que, dit-il, il s'agit ici d'hoplites qui entrent dans la formation de la more ou division lacédémonienne. Sans doute il s'agit d'hoplites, mais pas d'eux uniquement, comme le prouvent ces mots *μορας ἐξ ἑξήκοντα ἰππεων καὶ ὀπλιτων*. D'ailleurs, quand même ces mores ou divisions n'auroient été composées que d'hoplites, cela empêcheroit-il de les appeler nationales? En penchant pour ὀπλιτικων, Morus, plus respectueux pour le texte, a laissé πολιτικων.

Pag. 46, rep. sp. l. 11, καὶ κεκριμενω. Ici Zeune n'a pas changé le texte; mais, se demande-t-il, lira-t-on κεκριμενη κομηη, ou κειρομενη ou κειρομενον? Rien de tout cela. En conservant le texte, je traduis ainsi : Le guerrier, quoique sous le lien de l'accusation, peut se présenter au combat la tête levée, comme un homme pur. Cette phrase sera entendue de ceux qui se rappellent que, dans les

momens critiques, les Spartiates caressoient même leurs hilotes. Le passage n'a été entendu d'aucun commentateur. *Juveni delecto ad pugnam*. Leuncl. — *Juvenibus tonsis ac nitentibus*. Camerier. — *Licet etiam juniori ac delecto, in pugnam congregatur*. Philelphe. — Fr. Portus n'est pas plus heureux dans son interprétation.

Pag. 10, Œconomique, pag. 7, l. 21, *λυπαι ἡδοναῖς περιπεπλεγμεναι*, des chagrins enlacés de plaisir. Trois manuscrits de la bibliothèque nationale proposent *περιπεπεμεναι* *κοπικοῦ*, cuites avec, amalgamées, imprégnées de, leçon exquise qui n'est assurément pas celle d'un copiste. Ici je n'accuserai pas M. Zeune de ne l'avoir pas adoptée, mais je regretterai, pour la perfection de son édition, qu'il n'ait pas connu les trois manuscrits que j'ai sous la main.

Pag. 35, lign. 12, *ετι δε ἡγη θελουσα*. H. Estienne propose en marge, *θεουσα*, *θεος ουσα*, conjecture ingénieuse, appuyée par le manuscrit Wolfemb. et par deux de mes manuscrits. M. Zeune connoissoit la leçon du manuscrit Wolf, qu'il suit avec une complaisance qui souvent l'égare. Comment ne l'a-t-il pas adoptée? Comment *θεουσα* ne l'a-t-il pas conduit à *θεος ουσα*? Personne ne respecte plus que moi les textes; mais la leçon *θεος ουσα* peut-elle paroître douteuse à ceux qui ne sont pas étrangers à la lecture des manuscrits? On sait que *θεος* se mettoit en abrégé avec un *θ*, un *ς*, et par dessus un trait transversal. Le premier copiste ne devinant pas cette abréviation avec *ουσα*, en aura fait *θελυσσα*. La terre, déifiée chez presque toutes

les nations, fut, selon les mythologues, la première qui rendit des oracles.

Cyrop. livre V, chap. 3, l. 2, ούτω ποιεῖ, ὅπως αὐ
αυτος λεγῆ. Ici M. Zeune a supprimé et changé deux
mots. Voici l'ancienne leçon: ούτω ποιεῖ, ὅπως αὐ
αυτοι, ὅτι αὐ
λεγῆ, εἰδηγῆ. Crois-tu, dit Cyrus parlant à Go-
bryas, que le prince mutilé par le roi d'Assyrie se
joindroit à nous? — Je n'en saurois douter. — Puis-
que tu penses ainsi, va le trouver, *fais ensorte
que toi et les tiens vous sachiez ce qu'il
pense, etc.* ποιεῖ au singulier, εἰδηγῆ au pluriel, ont
paru à Zeune une incorrection. N'est-il pas évident
que le premier s'adresse à Gobryas, et que le
second s'entend de Gobryas et de ses affidés?

Au moment où je finis cet article, je reçois de
l'illustre M. Heyne, qui m'honore de sa bienveil-
lance, une lettre et les deux premiers volumes de la
nouvelle édition du Xénophon de Weiske. Je viens
de la parcourir. Le sagace et savant éditeur m'a
souvent instruit; mais comment, en se montrant at-
taché aux anciennes leçons, a-t-il conservé (tome 2,
page 45, ligne 15) κνεῖν, mot barbare, préféré
(tome 2, page 174) οἰκηθεῖεν, conjecture de H. Es-
tienne, au mot οἰκηστειαν, ancienne leçon? οἰκηστειαν ne
peut-il pas se prendre passivement, comme dans
cette phrase de Platon (*de legibus*): ἐν πόλεσι κακῶς
οἰκουσῆς. — Page 39, lignes 14 et 15, τον μεν...
καλῶν. Weiske traduit: *Quemque centurionem
haud cunctanter sequentem antecedentes pro-
gredi jussit.* Xénophon ne parle point ici de cen-

turion, mais de soldats qui arrivent au son de la trompette. *Haud cunctanter* n'est point dans le texte. *πρὸς πεμπησιν ἐν τάξει* n'est point entendu. Ces mots signifient : il les faisoit partir rangés en bon ordre. M. Weiske m'étonne encore, page 118, ligne 6, dans sa note sur le mot *αἰε*, qu'il ne faut point du tout retrancher. *μετ' ἐδίδεα αἰε*, Cyrus distribuoit successivement. Thucydide (livre 2, pag. 112-43) a dit dans le même sens : *ἵππους ἐξέπεμπεν αἰε*, Périclès envoyoit successivement des cavaliers.

Je termine ici ma discussion pour lire M. Weiske. Son édition lui assure un rang distingué parmi les savans d'Allemagne et d'Angleterre qui ont médité et commenté Xénophon.

GAIL, professeur de littérature grecque
au collège de France.

B I O G R A P H I E.

*NOTICE sur la vie du citoyen POISSONIER, lue
au collège de France par JÉRÔME LALANDE,
le 29 brumaire.*

LA compagnie, en rendant compte au public de ses travaux, commencera par exprimer ses regrets sur la perte qu'elle vient de faire du doyen célèbre qui la présidoit depuis long - temps. *Pierre - Isaac Poissonier*, docteur régent de la faculté de médecine

de Paris, membre de la ci-devant académie des Sciences, doyen du collège de France, etc. étoit né à Dijon le 5 juillet 1720 : il s'occupa d'abord de pharmacie ; mais bientôt conduit à Paris par le talent et le zèle, il étudia en médecine, et fut reçu licencié le 11 août 1744. Ses thèses de 1743 et 1744 annoncent les premiers objets de ses travaux : y a-t-il eu originairement des monstres, ou ne viennent-ils que d'accident ? Le quinquina doit-il être employé dans les maladies de poitrine ? L'opération latérale de la pierre est-elle la meilleure ? Il donna en 1749 la suite du cours de chirurgie, dicté aux écoles de médecine par Col de Villars, tomes V et VI, contenant un Traité des fractures et des luxations.

Dubois, professeur de médecine, ayant quitté le collège de France en 1744 pour se retirer à S.-Lô sa patrie, il fut remplacé par Poissonier, qui fit son discours de réception le 10 février 1746 ; il fit dans la suite un cours de chymie qui fut très suivi et très-utile, dans un temps où il n'y en avoit pas dans les établissemens publics de Paris.

En 1757 et 1758, il fut premier médecin de l'armée française composée de cent mille hommes, et médecin consultant du roi.

En 1758, il fut envoyé à Pétersbourg pour être consulté sur la santé de l'impératrice Elisabeth, et chargé peut-être, à ce que l'on croit, de quelques négociations politiques ; en même temps qu'un autre académicien, le général Montalembert, y étoit pour faire adopter les projets de campagne qui devoient

être utiles à la France , et accompagner le maréchal Soltikoff qui commandoit quatre-vingt mille Russes dans les campagnes de 1759 et 1760. Poissonier y resta deux ans , et il rendit compte dans l'histoire de l'académie de 1760 , de la belle expérience de la congélation du mercure , à laquelle il avoit pris part.

A son retour , il fut nommé conseiller d'état , distinction qu'on n'accordoit aux gens de lettres que dans des cas assez rares. En 1764 , il fut nommé inspecteur-général de la médecine , de la chirurgie et de la pharmacie des ports et des colonies de la France. Dès ce moment , le choix des sujets à placer dans nos colonies et dans nos ports ne regarda que Poissonier , et j'ai eu plusieurs fois occasion de voir le soin et l'impartialité qu'il y mettoit : il remplit cette place jusqu'en 1791.

En 1765 , il fut nommé associé libre de l'académie des sciences , place qu'on ne donnoit qu'à la grande réputation des personnes attachées à l'église , à la cour , aux armées ou au parlement , et qui ne pouvoient s'occuper assiduellement de nos travaux.

Le travail qui a été le plus utile et qui a fait le plus d'honneur à Poissonier , est celui qu'il fit en 1763 pour dessaler l'eau de la mer ; il fit faire un alambic ou une cucurbite propre à résister au mouvement du vaisseau ; il y ajoutoit six onces d'alkalin marin sur chaque barrique d'eau pour enlever la partie âcre de l'eau de mer. Hales et Appléby avoient employé la pierre infernale. Les expériences qui furent faites prouvèrent la bonté de sa mé-

thode. Beaumé, notre plus célèbre pharmacien, en a donné les détails dans sa chymie, en 1773 (tome III), avec la figure de la curcubite, et Macquer en ajouta la note comme censeur dans le dictionnaire de Bomare. Poissonier employoit le feu de la cuisine du vaisseau, ensorte qu'il avoit une grande économie. On écrivoit dès 1765, que, sur un vaisseau de la compagnie des Indes, on avoit bu pendant un mois l'eau de sa distillation, sans toucher à celle de la cale : on en fit plus de quatre-vingts expériences qui réussirent complètement. Le citoyen Bougainville, dans son fameux voyage autour du monde, convient qu'il dut, à l'usage de l'eau distillée par cette machine, le salut de son équipage. On m'assura qu'avec une barrique de charbon de terre, on s'en procuroit six ou sept d'eau douce ; ce qui fait une grande économie pour l'emplacement et l'arrimage du vaisseau, dont l'eau prend toujours la plus grande partie.

Courcelles, médecin de la marine à Brest, m'assura qu'une des grandes cucurbites dépensoit en douze heures 200 livres de charbon de terre, et produisoit 600 livres d'eau douce : il y auroit encore plus d'économie en continuant la distillation. Le ministre Choiseuil y mit de l'importance, d'après les comptes qu'on lui en avoit rendus, et lui fit donner une pension de 12,000 livres. Poissonier avoit formé un cabinet précieux d'histoire naturelle, de curiosités étrangères, de modèles, de machines, etc. etc. Sa place lui procuroit des relations nombreuses, et des présens qu'un savant pouvoit ac-

cepter. Il seroit utile que le gouvernement voulût en faire l'acquisition.

Poissonier, ayant quitté sa chaire en 1777, fut remplacé, en 1778, par Raulin fils; celui-ci, mort en 1795, a été remplacé par le citoyen Corvisard, dont le succès est connu.

Poissonier continua de présider la compagnie comme doyen, d'après une délibération du 11 janvier 1778; il honoroit cette place, je ne dis pas seulement par une taille noble et imposante, mais par la dignité de ses discours, la noblesse de ses manières et la considération dont il jouissoit dans le public. Nous l'avons entendu parler plusieurs fois dans nos rentrées, depuis vingt ans, d'une manière qui faisoit honneur à la compagnie et à son chef. Il est mort le 29 fructidor (15 sept.), à l'âge de 78 ans, d'un abcès qui avoit été fermé trop tôt. Il avoit épousé en 1753 Marie-Catherina Martinon, qui étoit aussi de Dijon, qui lui avoit obligation d'une place importante, ayant été nourrice du duc de Bourgogne; il la perdit en 1783: son esprit et son mérite rendirent cette perte très-douloureuse pour son mari. En 1788 il épousa Jeanne Molay de Revroi, qui lui étoit si attachée, que le servant dans sa dernière maladie, elle mourut subitement au pied de son lit, de sensibilité, d'inquiétude, de douleur et de fatigue, deux mois avant le citoyen Poissonier.

Il a laissé un fils unique, qu'il avoit fait avocat-général au parlement de Bourgogne; ce qui suppose du talent. Il avoit succédé au citoyen Guyton-

Morveau , dont la réputation en chymie a surpassé celle qu'il avoit eue comme orateur , jurisconsulte et législateur. Le citoyen Sue , secrétaire de la société de médecine , rendra bientôt un hommage plus complet à la mémoire de notre illustre doyen (*).

NOTICE SUR J. FR. P. FAURIS - SAINT-VINCENT (1).

SAINT-VINCENT naquit à Aix en 1718; il avoit à peine 18 ans, qu'il faisoit ses délices des belles-lettres, de l'histoire et de l'antiquité : ses goûts pouvoient être satisfaits sans qu'il quittât sa patrie. Clapiers Vauvenargues étoit son contemporain et son ami ; ils parloient ensemble littérature et philosophie (2).

(*) J'ai eu l'avantage de connoître le citoyen Poissonier dans le monde, et plus particulièrement encore dans la prison de Saint-Lazare , au temps de la persécution des gens de lettres ; il y avoit été renfermé avec sa femme et son fils. Tous ceux qui ont vécu avec lui ont respecté la noblesse de ses sentimens , et l'ont chéri pour la politesse et l'aménité de ses manières. A. L. M.

(1) J'avois terminé le discours que j'ai lu à l'ouverture du Lycée républicain , et qui sera inséré dans un numéro de ce Journal , par un éloge du citoyen Saint - Vincent. Depuis ce temps j'ai reçu de son estimable fils cette notice que je publie à la place de la mienne , parce qu'elle contient des détails plus étendus et plus complets ; j'y joindrai seulement quelques traits qui feront connoître le père et le fils , que la modestie de celui-ci l'a empêché de publier.

A. L. M.

(2) Vauvenargues étoit au service , mais il venoit quel-

Thomassin de Mazaugue lui ouvrit les trésors de ses manuscrits et de ses médailles. Lauthier, prévôt de la cathédrale, avoit un cabinet de tableaux et de pierres gravées, parmi lesquelles avoit été longtemps le fameux cachet de Michel-Ange. On voyoit à Aix un artisan même s'occuper des monumens antiques; Jacques Reboul, maréchal à forge, y possédoit des médailles, des idoles et des inscriptions qu'il connoissoit bien.

Saint - Vincent joignit à toutes ces connoissances l'étude des lois, et le chancelier d'Aguesseau lui écrivit en 1739 pour l'exhorter à porter aux fonctions de la magistrature où il venoit d'entrer, la même application que celle qu'il avoit pour l'étude de l'histoire et des anciens monumens.

Saint-Vincent étoit un juge intègre et éclairé : à l'exemple d'un grand nombre de ses confrères, il ne faisoit pas consister seulement les devoirs du magistrat dans la distribution de la justice, il chercha encore, pendant le temps que dura l'exercice de sa charge, à prévenir les procès, à concilier les plaideurs, et il a continué de remplir la noble et intéressante fonction de médiateur et d'arbitre jusqu'à un âge fort avancé. Les consuls d'Aix, dans un discours qu'ils lui adressèrent en 1777, lui firent ce compliment bien flatteur : *La confiance publique vous a élevé un tribunal domestique, et ce tribunal n'est pas le moins occupé.*

quelques fois à Aix : le frère de Vauvenargues, homme d'esprit et d'un esprit orné, existe encore ; il étoit le seul ami qui fût resté à Saint-Vincent.

Le magistrat, plus encore qu'aucune autre personne publique, est exposé à la haine, aux plaintes, aux jalousies : Saint-Vincent a toujours eu pour lui la voix du peuple ; il l'a méritée sur-tout par son extrême prudence, sa douceur, sa patience et sa modération ; aussi fut-il toujours ménagé et considéré par tous les partis dans les temps même et dans les affaires qui, en Provence, ont produit le plus de fermentation. Telles ont été les époques de la suppression des Jésuites, des refus des sacrements, de la suppression et du rétablissement des parlemens en 1771 et 1775. Il a bien éprouvé les effets de cette considération publique, lors de la malheureuse affaire qui fut suscitée par un homme puissant à une personne qui tenoit à lui de très-près. Il fut prié de ne point quitter sa charge quel que dût être l'effet de ce malheureux procès. Saint-Vincent supporta alors sa position avec courage et simplicité, et l'on peut assurer que la révolution a peu diminué de l'intérêt que devoient inspirer ses vertus aux personnes éclairées et impartiales : elles n'ont jamais vu en lui qu'un citoyen paisible et modeste. A la vérité il fut mis en arrestation après la loi du 17 septembre ; mais les citoyens Barras et Fréron, qui se trouvoient alors dans les départemens méridionaux, d'accord même avec les membres du comité révolutionnaire d'Aix, déclarèrent qu'un homme occupé des arts et des sciences ne pouvoit être dangereux à la chose publique, et qu'il devoit être mis en liberté. Ces mêmes motifs lui procurèrent une seconde fois la liberté, lorsqu'après le 9 thermidor des dissensions surve-

nues entre les nouvelles autorités de la ville d'Aix, eurent occasionné un emprisonnement presque général.

Saint-Vincent a porté la modération de son caractère, même dans son goût pour les livres et pour les médailles : c'est peu à peu, pendant l'espace de cinquante ans, et sans avoir acquis aucun cabinet déjà formé, qu'il s'est occupé à composer une bibliothèque de dix à douze mille volumes bien choisis, parmi lesquels sont plusieurs manuscrits anciens, et des recueils de chartes intéressans pour l'histoire. C'est aussi peu à peu qu'il a formé son cabinet d'antiquités et de médailles : plusieurs appartemens sont remplis de livres, d'inscriptions, de bas-reliefs et d'autres monumens (3).

(3) Lorsque Saint-Vincent avoit acquis une inscription importante, une médaille, un bas-relief, un manuscrit, il en faisoit part aux personnes savantes de sa connoissance, pour les consulter. Il existe dans ses porte-feuilles des correspondances très-intéressantes avec Barthélemy, oncle et neveu ; Carri de Marseille ; Foncemagne, Burignai, Sainte-Palay, Villoison, Sainte-Croix, Calvet d'Avignon ; Nicolaï d'Arles ; Séguier de Nîmes ; Alexandre Recupero, savant antiquaire Sicilien ; Cazali, le P. Fabrici et quelques antiquaires de Rome. Dans les derniers temps, ses yeux, affoiblis par l'âge et par l'étude, l'avoient forcé à ne plus mettre la même assiduité dans ses correspondances, mais il faisoit écrire par son fils à ceux qui vouloient bien lui continuer leur amitié et la communication de leurs lumières. Parmi les nouvelles connoissances que la réputation de Saint-Vincent lui a procurées, on doit nommer le savant Fortis, professeur d'histoire naturelle à Padoue, qui, dans le peu de temps qu'il a connu Saint-Vincent, lui a donné des marques

La brièveté de cette notice ne comporte pas des détails sur les médailles que Saint-Vincent avoit recueillies et qu'il a classées avec un grand ordre. Ses relations avec plusieurs consuls du Levant, avec les héritiers de Cary, antiquaire de Marseille, lui ont procuré un grand nombre de médailles des villes, des rois de la Grèce et du Bas-Empire. Ses correspondances avec des savans d'Italie, dont nous parlerons, ont augmenté sa collection des médailles de la grande Grèce, des médailles des provinces consulaires et des colonies : il en a quelques-unes de rares dans tous les genres. Ses grands bronzes, sa collection des monnaies des comtes de Provence, des barons, des évêques, des papes, des monnaies de France, est précieuse ; il avoit fait don de ses médailles de Marseille à l'académie de cette ville, dont il étoit membre ; recueil intéressant sur lequel nous reviendrons bientôt. Nous pourrons donner dans la suite un catalogue étendu et raisonné de ses médailles les plus curieuses : il l'a fait lui-même en grande partie.

En attendant que ce catalogue paroisse, nous voudrions faire juger au lecteur de la justesse des observations dont il accompagnoit les divers articles qui le composent ; nous allons en rapporter quelques-unes.

non équivoques d'estime et d'amitié. Nous devons encore un tribut de reconnaissance au citoyen A. L. Millin, conservateur du Musée national. Saint-Vincent et son fils ont trouvé du plaisir dans leur correspondance avec lui.

La première est sur les médailles d'Athènes. Saint-Vincent parle des tétradrachmes. L'abbé Barthélemi, dit-il, avance, dans son excellent Mémoire sur les monnaies d'Athènes (tom. IV d'Anacharsis, page 61), que les premiers tétradrachmes sont plus rares que ceux qui furent frappés au temps de Périclès. J'ose en cela n'être pas de son avis. Ce qui a donné lieu à l'erreur vient de ce que les derniers tétradrachmes offrent des singularités qui ne se trouvent pas sur les premiers, qui sont tous uniformes. Ceux-là sont plus recherchés par les curieux, qui négligent les premiers; mais dans les envois de médailles qu'on fait du Levant, il y a toujours un très-grand nombre de ces anciens tétradrachmes et très-peu des autres. Je puis attester qu'à Marseille, les orfèvres fondent tous les ans un grand nombre des premiers.

Voici une autre observation qu'il fait sur une médaille d'or portant la tête du soleil, qu'il a classée parmi les médailles de Rhodes.

Cette médaille est bractéate, et a été envoyée du Levant; elle a les caractères de l'antiquité: cependant il passe pour constant que les médailles bractéates n'ont commencé à être en usage que vers le huitième siècle, et ça été dans les royaumes du nord qu'elles ont été frappées. On n'a connu ces sortes de monnaies que dans les pays où l'argent étoit rare. J'ai plusieurs monnaies des premiers successeurs de Charlemagne, qu'on peut regarder comme des bractéates, quoique frappées des deux côtés: celle-ci est la première que j'ai vue en

or, et M. Schœpflin, qui dit en avoir vu, assure qu'elles ne sont pas anciennes. C'est après beaucoup de doutes que je me suis décidé à ranger celle-ci parmi les médailles de Rhodes : elle est antique, et la tête du soleil s'y voit distinctement. Voilà les raisons qui m'ont déterminé. On ne connoît pas, je le sais, de médailles de Rhodes en or. Au reste, sur les bractéates, voyez le vingt-troisième volume des Mémoires de l'Académie, page 218.

Sur plusieurs monnaies barbares trouvées à Aix, Saint-Vincent a fait les notes suivantes.


1°. Monnaie d'or, du poids de 5 deniers 3 grains, trouvée dans le terroir d'Aix en 1783 : on y voit d'un côté une bosse qui paroît être une tête grossièrement faite ; au revers, c'est une figure dont les quatre jambes sont distinctes. Le corps est mince, la tête est grosse : est-ce un cheval ? — Je n'ai trouvé dans aucun livre rien qui ressemblât à cette médaille, si ce n'est dans la collection du comte de Pembrok, part. II, tab. 95. — 2°. En 1794, on a encore trouvé dans le terroir d'Aix deux médailles de cuivre, assez ressemblantes à celle dont je viens de parler. Tout cela prouve qu'il existoit dans nos contrées des peuples à qui ces monnaies appartenoient, et le volume de la médaille d'or fait penser que ce peuple étoit riche et commerçant. Au reste, ajoute-t-il, j'ai encore six médailles de bronze, toutes trouvées en Provence, fort ressemblantes aux précédentes ; quatre d'entr'elles portent des caractères qui me paroissent runiques **FHAI**. En-

suite il fait une description plus étendue de ces médailles.

Je n'ai prétendu faire connoître que quelques-unes des observations que Saint-Vincent a faites sur les médailles : je finis par celle-ci, qui a rapport aux contre-marques.

En faisant le catalogue de ses médailles romaines contre-marquées, il fait mention, 1°. d'une médaille de Septime-Sévère, grand bronze ; le revers présente un temple et le mot NIKOMEAEON. La contre-marque est une petite tête peu reconnoissable.

2°. D'un autre Septime-Sévère, grand bronze, représentant un vaisseau, contre-marquée aussi d'une petite tête. Ces deux médailles, dit Saint-Vincent, sont remarquables, parce que l'opinion commune est que l'usage des contre-marques a cessé après Trajan.

3°. Il rapporte deux médailles d'argent consulaires, l'une de la famille Posthumia, ayant pour contre-marque le signe  gravé en creux ; l'autre de

la famille Porcia, contre-marquée en creux par un J. Ces deux contre-marques, dit Saint-Vincent, sont bien antiques ; elles ont été faites à dessin et non avec des coins ; elles contrarient les systèmes reçus, que les médailles consulaires et les impériales d'argent n'ont jamais été contre-marquées.

Saint-Vincent avoit composé un Mémoire sur les monnaies qui avoient eu cours en Provence depuis la fin de l'empire d'Occident jusqu'au seizième siècle. Le poids, le titre de chaque monnaie, des détails sur leur fabrication, la valeur des denrées et des marchandises, des observations sur les mœurs

et les usages de ces temps-là, y étoient rapportés. Il avoit fait graver les monnaies, et il remit son *Mémoire* manuscrit à l'estimable auteur de la dernière histoire de Provence, qui l'a inséré en entier à la suite des premiers volumes de son ouvrage. Saint-Vincent avoit seulement fait imprimer, en 1770, des tables contenant les noms des princes, ceux des monnaies, leur titre, leur poids et leur valeur.

Ayant acquis dans ces derniers temps quelques monnaies inédites des princes de Barcelonne qui ont régné en Provence, il les a fait graver sur une planche à part, qui doit servir de supplément à celles qu'il avoit déjà publiées, et que le citoyen Papon a mises à la suite de son premier volume.

Mais l'attention de Saint-Vincent a été plus particulièrement fixée sur les monnaies et les monumens des anciens Marseillais. Il avoit fait imprimer, en 1771, un *Mémoire* sur les médailles de Marseille, suivi de trois planches de médailles. Les culs-de-lampe et les frontispices représentoient des idoles, des statues, des lampes trouvées à Marseille, qui prouvoient le goût exquis pour les arts des anciens Marseillais. Saint-Vincent avoit dit, dans ce *Mémoire*, qu'on ne connoissoit point de médailles d'or de Marseille en 1778 : Barthélemy Courçai en découvrit une très-bien conservée en Hollande. Dans les années suivantes, Saint-Vincent reçut une médaille de bronze de Marseille, entièrement semblable à celle que décrit Eckhel dans ses *Numi veteres anecdoti*, planche première, n^o. 3.

Diane chasseresse y est représentée telle que les Ephésiens l'ont donnée sur quelques-unes de leurs monnaies, vêtue d'un habit long, ayant une tour sur la tête et un cerf à côté d'elle. Saint-Vincent se procura d'autres médailles de Marseille non encore publiées : il y en avoit de semblables à celle d'Antibes, colonie des Marseillais, rapportée par Pélerin, premier volume. Plusieurs représentoient au revers des animaux extraordinaires, tels que la giraffe. Ces découvertes engagèrent Saint-Vincent à travailler à un Mémoire plus étendu et plus intéressant que le premier ; il l'a fait rédiger par son fils, et il est prêt à être imprimé (4). Au lieu de trois planches de médailles, il y en a cinq que Saint-Vincent a fait graver depuis peu de temps. Il a cherché à expliquer les lettres numérales que l'on trouve sur le champ ou l'exergue des médailles marseillaises : il les a crues destinées à numéroter les coins employés à leur fabrication. Le nombre de ces coins devoit être très-considérable, puisque sur plusieurs milliers de médailles représentant la tête de Diane et le lion, Saint-Vincent en a vu à peine trois qui se ressemblassent parfaitement. Il est naturel d'imaginer qu'ils ont voulu éviter, par l'emploi des lettres numérales, la confusion dans la fabrication de leurs monnaies.

Saint-Vincent pense que les progrès ou la déca-

(4) Je dois ce manuscrit, accompagné des planches gravées, aux bontés des citoyens Saint-Vincent, père et fils, et je puis assurer que cet écrit est un modèle dans ce genre de composition. A. L. M.

dence des arts à Marseille peuvent être indiqués par ses monnaies. La navigation et le commerce des Marseillais leur donnèrent des communications avec les peuples des côtes d'Espagne et d'Afrique, où ils fondèrent même des colonies : ils y puisèrent des formes moins belles que celles qu'ils avoient portées de la Grèce : peu à peu la nature et les arts se ressentirent du mode et des formes phéniciennes. Un grand nombre de médailles d'argent présente ce caractère : on y voit des lèvres épaisses, des yeux à fleur de tête.

Saint-Vincent a fait graver, pour cette nouvelle édition, un petit atlas et une Vénus sortant des eaux, trouvés dans le port de Marseille, et qu'il a dans son cabinet. Ces deux figures sont d'un très-bon goût : on remarquera que l'atlas est sans barbe, et que la Vénus rappelle le fameux tableau décrit par Ovide, *Venus madidas exprimit imbre comas*.

Pour parvenir à la découverte des médailles et des monnaies qu'il voulait se procurer, il a non-seulement employé ses amis de Provence, ainsi que nous l'avons dit, mais il a encore mis à profit le séjour qu'a fait à Rome un artiste rempli de zèle pour la connoissance de l'antiquité. Pendant quatre ou cinq ans que cet artiste a passé en Italie ; il a été principalement occupé à recueillir des antiquités pour Saint-Vincent, à lui envoyer des descriptions exactes des monumens qui l'intéressoient, à le mettre en relation avec les antiquaires de Rome les plus distingués. C'est par lui que Saint-Vincent et son fils se sont mis en correspondance suivie avec

d'Azincourt, citoyen français, établi en Italie depuis plus de quinze ans. Ce savant travaille depuis longtemps à un ouvrage sur l'état des arts, depuis la décadence de l'empire d'Occident, jusqu'au temps de Michel-Ange. Il a procuré à Saint-Vincent des descriptions et des dessins précieux, comme aussi il en a reçu des dessins de monumens provençaux, dont les gravures entreroient dans son ouvrage.

Les travaux littéraires de Saint-Vincent ne furent pas ignorés à Paris : il étoit connu depuis long-tems de Barthélemy, garde des médailles. Il respectoit Barthélemy comme son maître, et ils avoient eu l'un et l'autre dans la science des médailles, un maître commun dans la personne du président de Mazaugues. Avant que Barthélemy eut quitté la Provence, il n'y avoit pas de mois où lui et Saint-Vincent ne passassent plusieurs jours dans le beau cabinet que Thomassin Mazaugues père et fils avoient formé à Aix.

Barthélemy écrivoit en 1778 à Saint-Vincent, à l'occasion du mausolée que ce dernier avoit élevé à Peiresc : « Vos compatriotes doivent reconnoître » que vous avez payé la dette du siècle passé ; » mais pourquoi ne pas vouloir faire connoître » à la postérité, que c'est vous qui avez fait » construire ce monument (5). »

En effet, Saint-Vincent s'étoit refusé à faire mettre son nom dans l'inscription qui faisoit partie de ce mau-

(5) Voyez *ann. II*, tom. I, page 375 ce qui a été dit de ce monument détruit par le vandalisme de l'an 3. A. L. M.

solée; elle n'étoit que la copie de l'épithaphe que , peu de temps après la mort de Peiresc , Rigault , son ami et son contemporain avoit composée pour être placée sur le monument que sa famille vouloit alors lui élever (6).

Dès l'époque à laquelle Barthélemy écrivoit à Saint-Vincent la lettre dont nous avons parlé, il désiroit agréger son ancien ami à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Saint-Vincent fut

(6) Saint-Vincent rendoit une espèce de culte à la mémoire de Peiresc , et s'étoit procuré un buste de terre cuite qui avoit été fait d'après un creux moulé sur la personne même de Peiresc après sa mort: il l'avoit placé avec honneur dans son cabinet ; il avoit fait faire des médaillons représentant Peiresc et Gassendi , dont il avoit distribué un grand nombre ; il avoit acquis le peu de manuscrits de Peiresc , existans en Provence , répandus dans différentes bibliothèques ; il possédoit un recueil de ses lettres , au nombre d'environ cinquante (quelques-unes de ces lettres ont été imprimées dans le Magas. ann. II, tom. II, pag. 365). A l'époque où l'on voulut rebâtir le palais de justice de la ville d'Aix, la maison qu'avoit habitée Peiresc , étant menacée d'une prochaine démolition, S.-Vincent alla voir s'il n'y découvreroit pas quelque monument oublié dans les caves ou incrusté dans les murs. Ses soins ne furent pas inutiles : le C. de Franc , qui en étoit le propriétaire , fit don à S.-Vincent d'un grand médaillon de marbre , sur lequel le buste de Drusus étoit sculpté en relief ; il lui donna plusieurs inscriptions , dont une fait mention d'un préfet de la province , qui étoit en même temps Duumvir de la colonie. *CÆSIVS. ÆDIL. PRÆF. PRO. II. VIR. SIB....* ; mais la plus importante des dépouilles de l'illustre Peiresc , que Saint-Vincent s'est procurée , est une inscription grecque , en vers , sur un marbre blanc d'environ deux pieds de hauteur , sur un pied et demi de largeur :

nommé associé regnicole le 6 mars 1786, et il ne tarda pas à payer son tribut à l'Académie.

La démolition d'une tour romaine incorporée autrefois au palais de justice de la ville d'Aix, donna lieu à un Mémoire qui fut lu dans une séance publique du mois de novembre 1786. Cette tour étoit un mausolée, ainsi que Peiresc l'avoit présumé. On y découvrit trois urnes, dont la dernière, qui se trouva dans les fondemens de la tour, étoit de porphyre, et contenoit une bulle d'or, des médailles de Trajan et d'Ælius Verus. Saint-Vincent chercha à rapprocher de ce monument une très-grande inscription qui en avoit été détachée très-anciennement; il prouva qu'il avoit été élevé à trois patrons de la colonie d'Aix, vers l'an 140 de J. C. Saint-Vincent pensoit d'abord que l'urne de porphyre pouvoit bien avoir été destinée à renfermer les cendres d'un enfant, parce qu'on y avoit trouvé une bulle; mais les os qui y étoient contenus appartenoient à un adulte, et Saint-Vincent prouva que les enfans n'étoient pas les seuls qui portassent des bulles d'or (7).

En 1790 on découvrit hors des murs d'Aix et dans c'est l'építaphe d'un jeune homme, dont l'état étoit la navigation: il y a un dialogue entre le mort et le passant. Les systèmes de Platon et de Pythagore, sur l'état des ames après la mort, y sont exposés. Spon avoit vu cette inscription dans un des souterrains de la maison de Peiresc, et l'avoit mal lue et mal rapportée.

(7) Je dois encore au citoyen Saint-Vincent la gravure de ce beau monument, et l'excellent Mémoire qui l'accompagne.

A. L. M.

Le lieu même qu'occupoit l'ancienne ville du temps des Romains, plusieurs pavés en mosaïque, dont le plus grand avoit vingt-sept pieds sur vingt-cinq : deux autres avoient environ vingt pieds de longueur sur douze à treize pieds de largeur. Saint-Vincent fit dessiner avec soin ces trois mosaïques, et il composa pour l'Académie des Belles-Lettres un Mémoire sur ces découvertes. Au centre du premier pavé étoit un tableau aussi en mosaïque, représentant une scène de comédie, à trois personnages. Il étoit entouré d'ornemens, de casques, d'oiseaux, de fleurs, de fruits, de masques de théâtre bien mieux dessinés encore que le tableau. Saint-Vincent chercha à expliquer, d'après les anciennes comédies qui nous restent, le sujet de la scène ; mais les masques de théâtre placés dans des compartimens qui entouraient le tableau principal, devoient être ceux des personnages de la comédie dont ce tableau représentoit une scène, et Saint-Vincent ne trouva point à les appliquer aux personnages des comédies grecques ou romaines qui nous sont restées. Les deux autres mosaïques représentoient des sujets aisés à expliquer. Thésée terrassant le Minotaure peint avec le corps d'un homme et la tête d'un bœuf. Le combat d'Entelles et de Darés. Les ornemens du fond du pavé où étoit le Minotaure représentoient très-bien les lignes obliques du labyrinthe. A côté des trois mosaïques dont il s'agit étoit un souterrain creux, dans lequel on voyoit des tuyaux et des colonnes fort courtes qui indiquoient sans doute qu'en ce même endroit avoit existé un bain domestique.

N O U V E L L E S

E T

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES.

LA société d'émulation fondée à Abbeville le 13 vendémiaire an VI, a tenu sa première séance publique le 15 thermidor de la même année, en présence des administrateurs municipaux et des corps constitués. Cette société, composée actuellement de vingt-neuf associés, compte parmi ses correspondans, des savans, des littérateurs et des auteurs distingués; entr'autres les citoyens *Lhéritier, Andrieux, Frameri, Saint-Ange, Alibert, Saint-Amand, Laya, Demoustier, Deu, Dumont-Courset, Silvestre, Auber, Jauffret, du Meril, le Poittevin, Long-Perier, etc.*

Après le discours du citoyen Piogier, président de la société, et la réponse du président de la municipalité, les secrétaires ont fait le rapport des travaux de l'année.

Le citoyen Boucher, secrétaire de la classe des sciences et arts, a donné en peu de mots l'histoire de la formation de la société et de ses progrès, et présenté l'ensemble et la division de ses travaux: quatre-vingt-huit pièces ont été lues à ses séances depuis sa fondation. Quarante-une appartiennent aux sciences, et quarante-sept à la littérature; quatorze sont relatives à la médecine, à la chirurgie et à l'anatomie; quatre à la botanique; trois à la physique végétale; deux à l'agriculture ou à l'éco-

nomie rurale. Cinq concernent la chymie ; cinq l'histoire naturelle ; deux traitent des questions mathématiques , et trois concernent les arts et l'architecture. Enfin , deux notices ou éloges de savans font partie des actes de la société. Voici l'intitulé de ces pièces.

Médecine , Chirurgie , Anatomie.

Mémoire sur les avantages de la médecine morale.

Rapport sur une ouverture de cadavre.

Mémoire sur la médecine départementale.

Réflexions sur les fièvres régnantes dans la vallée de Somme , et sur la topographie d'Abbeville.

Ces quatre pièces sont du citoyen Bellot , médecin ; la dernière a été lue dans le courant de la séance.

Rapport sur un accouchement extraordinaire , et réflexions sur la surperfétation , par les citoyens *Goret* et *Daullé*.

Observations sur les hernies , par les citoyens *Daullé* et *Pillet*.

Réflexions sur le fluide nerveux , par le citoyen *Boullon*.

Analyse d'un ouvrage anglais , du docteur *Beddoës* , sur les airs factices et la médecine pneumatique , par le citoyen *Goret*.

Mémoire sur la digestion de la substance propre de l'estomac après la mort , traduction extraite de l'ouvrage de *Jean Hunter* , par le citoyen *Lherminier* , médecin.

Essai sur l'utilité des voyages pour les sciences ,

tails sur le droit public et l'influence du droit municipal établi en Provence avant aucune concession particulière, les efforts de René pour perfectionner les arts, faire connoître les artistes, répandre des livres imprimés en Italie, voilà les objets sur lesquels ont porté les dernières études de Saint-Vincent. Il a fait joindre à ces Mémoires une notice raisonnée des peintures attribuées à René, de tous les ouvrages de peinture, de sculpture et d'architecture des treizième et quatorzième siècles, qui se trouvent en Provence.

Saint-Vincent, dans les derniers jours de sa vie, goûtoit encore le plaisir de l'étude : il se fit lire plusieurs ouvrages, et pendant plusieurs heures, la veille même de sa mort. Huit jours auparavant il avoit montré la joie la plus vive lorsqu'il reçut les ouvrages de Barthélemy, que son ami Sainte-Croix lui envoyoit. *J'ai toute ma tête*, disoit-il, *pour ces matières-là.*

En effet, il a conservé un jugement sain jusqu'à sa mort. Voyant son corps s'affoiblir et sa poitrine affectée d'une suffocation presque continuelle, il s'étoit préparé à son dernier moment, dont il paroissoit avoir la certitude, sans en avoir les horreurs. Il parloit avec sang-froid de sa fin prochaine au citoyen Jaubert, son médecin et son ami, homme instruit en médecine et en littérature, dans la conversation duquel il a toujours trouvé de grandes ressources. Saint-Vincent est mort le premier brumaire de l'an VII, sans douleur, sans agonie, avec la paix d'une ame exempte de reproche.

Son fils se propose de faire placer dans son cabinet l'inscription suivante :

A LA MÉMOIRE
DE JULES - FRANÇOIS - PAUL
FAURIS SAINT - VINCENT ,
HOMME VERTUEUX , JUGE INTÈGRE ,
CITOYEN PAISIBLE , MODESTE ET BIENFAISANT ,
SAVANT DANS L'HISTOIRE , LES MÉDAILLES
ET
LES ANCIENS MONUMENS ,
MORT LE PREMIER BRUMAIRE AN VII ,
ÂGÉ DE 80 ANS , TROIS MOIS , DEUX JOURS .
SON FILS , QUI L'A SOIGNÉ DANS SA VIEILLESSE ,
ET QUI L'A PLEURÉ APRÈS SA MORT ,
NE POUVANT LUI ÉLEVER UN MONUMENT ,
A FAIT PLACER CETTE INSCRIPTION
DANS LE LIEU MÊME
QUI A ÉTÉ PENDANT LONG-TEMPS
LE TÉMOIN DE LEURS COMMUNES ÉTUDES
ET DE LEUR MUTUELLE AFFECTION .

Addition du citoyen Millin.

Je crois devoir ajouter à cette notice quelques traits tirés de l'éloge de ce vénérable citoyen que j'ai lu au Lycée républicain le premier frimaire.

Nous avons vu, ai-je dit, le citoyen Saint-Vincent partageant son temps entre les lettres et son ministère sacré ; révérons-le encore dans le noble emploi qu'il faisoit de sa fortune. Il la divisoit en trois parts ; la première étoit destinée au soulagement des

pauvres, et il faisoit souvent d'honorables larcins aux deux autres pour augmenter celle-ci. De ces deux autres parts, l'une étoit consacrée à des institutions littéraires utiles, à des travaux relatifs à l'histoire de son pays, et la dernière, toujours la plus foible, à ses besoins particuliers.

Vous qui désirez un bon fils, vous qui aimez les devoirs de la piété filiale, transportez-vous en imagination sur le cours de la ville d'Aix. Voyez ce respectable octogénaire y venir chercher les feux d'un soleil pur comme lui. Son corps n'est point courbé sous le poids de ses quatre-vingt années; son ame n'en est point affaissée, sa tête n'en est point affoiblie. Son visage, calme et serein, annonce une ame tranquille. Voyez-le s'avancer appuyé sur son vertueux fils, qui déjà touche lui-même au terme de l'âge mur. Ils s'entretiennent tous deux de quelques grands traits de l'antiquité; ils traitent quelque question d'érudition, de littérature ou d'histoire. Qui ne seroit échauffé du feu qui anime leur entretien! Leur regard est tout amour et toute bonté; l'un ne semble désirer de prolonger sa vie que pour ne pas cesser de voir un fils si bienfaisant; l'autre ne désire de vivre que pour être toujours l'ami, le soutien de son tendre père. La promenade est finie; ils retournent à leur domicile. Un cercle de leurs concitoyens les y attend, et sollicite leur décision sur les intérêts qui les divisent. Là le père et le fils forment à eux seuls un tribunal qui paroît le sacré-auguste de la justice; mais ils n'y jugent pas des procès; ils les préviennent. Après ils reprennent leurs

leurs occupations favorites, revoient les amples porte-feuilles qui leur retracent tout ce qui honore leur patrie, lisent avec intérêt les lettres de quelques amis des arts qui les consultent sur des points d'érudition ou d'histoire. Le père n'a plus l'usage complet de la vue, la lecture le fatigue; mais il ne sera privé qu'à moitié d'un sens tant que l'usage en restera à son fils. Celui-ci l'instruit des découvertes nouvelles, en lui faisant l'analyse des meilleurs journaux littéraires. Il entretient la force et la constance de son ame, en lui lisant quelque beau traité de morale ou de philosophie; et après de doux épanchemens d'une amitié rare et touchante, ils se livrent à un sommeil paisible, en terminant une journée qui a encore été ornée par quelque action de bienfaisance et la pratique de quelque vertu.

Voici les termes dans lesquels son estimable fils m'apprend la perte qu'il a faite : « Vous concevez, » dit-il, combien sa mort doit me causer de douleur : il étoit devenu mon unique société, et j'étois moi-même sa seule ressource, non-seulement pour les soins dont il avoit besoin, mais pour ses lectures et ses études. Son âge de quatre-vingt-un ans n'avoit point affoibli sa tête : il est mort avec un jugement parfaitement sain, le même goût pour l'antiquité et les belles-lettres. Dans les trois derniers mois de sa vie, je lui ai lu toute l'édition de Plutarque de Brothier, les deux volumes des Œuvres de Barthélemy, sans compter ses livres usuels, les journaux littéraires, et les derniers ouvrages d'Eckhel dont il devoit l'indi-

» cation à votre amitié. Sa mort a été sans douleur et sans agonie. »

Qui peut ne pas être attendri par cette lettre touchante ? qui ne voudrait être un tel fils ? qui ne voudrait être un tel père ? Hommes respectables, si jamais les travaux auxquels je me suis livré m'ont inspiré quelque orgueil, c'est le jour où ils m'ont attiré votre attention et valu les témoignages honorables de votre estime et de votre amitié. Si j'attache un nouveau prix aux foibles talens qui me procurent l'occasion de parler en public, c'est parce que je puis épancher mon ame et tracer l'intéressant tableau de vos talens et de vos vertus. Et toi, ombre vénérable, qui t'entretiens à présent avec Peyresc, Dionis du Séjour, Malesherbes, Bouchart de Sarron, Latour-d'Aigues, Séguier et Montesquieu, ta modestie a refusé, de ton vivant, les éloges publics que je voulois te donner, tu ne pourras du moins me refuser à présent cette consolation de la douleur que m'a causée ta perte !

Mais qui dispose l'ame à ces sentimens nobles et sublimes ? le goût et la culture des lettres, la lecture des grands auteurs de l'antiquité, la vue des monumens des arts. De toutes les études qui peuvent polir le caractère et porter à cette disposition sensible et douce, aucune n'est plus propre à produire cet effet que l'archéologie, puisqu'elle nous retrace tout ce que l'antiquité a produit d'attendrissant et d'héroïque. Ne cessez donc jamais de recommander la culture des lettres comme un des plus puissans moyens de diriger les hommes vers

Les sentimens élevés et honnêtes ; rarement l'homme vraiment lettré est vicieux ou méchant. Sans vouloir détourner nos concitoyens de ce penchant qui les entraîne presque exclusivement vers les sciences physiques et mathématiques, tâchez de leur persuader de donner aussi quelques momens aux études littéraires. Les sciences et les arts périront si les lettres péricassent ; c'est sur-tout dans ce Lycée, où l'on a admiré le talent des orateurs et des poètes les plus distingués, qu'il convient de les respecter. Revenons un peu vers le goût des bonnes études, qu'il est si nécessaire d'entretenir, pour conserver cette amenité, cette aisance dans le style, cette précision et cette justesse dans les idées qui ont jusqu'ici caractérisé les grands écrivains français. Étudions sans cesse les modèles dans tous les genres, et pénétrons-nous bien de cette importante vérité, que si les vertus sont l'ornement de l'ame, les lettres sont la parure de l'esprit (1). A. L. M.

(1) Mon ami ; le citoyen Marron, le lendemain de la séance du Lycée, a proposé l'épigramme suivante ; pour le citoyen Saint-Vincent :

*Qui patriæ, studiisque et egenis vixerat omnis,
 Exiguo, quantus ! conditur hic tumulo.
 Æmula Peyresci virtus doctrinaque famam
 A seia meruit posteritate parem.*

A R C H Æ O L O G I E.

UEBER DIE MOSAIK, vom Professor und Director GURLITT, Zur Ankündigung der in der Schule des Kloster Bergen von Ostern bis Michaelis, 1798, zu haltenden Lectionen ; c'est-à-dire, SUR LA MOSAÏQUE, par le professeur et directeur GURLITT, pour annoncer les cours qui auront lieu depuis Pâques jusqu'à la Saint-Michel de 1798, au collège dit Kloster Bergen. Magdebourg, chez Keil, in-4°. de 32 pages.

M. GURLITT, professeur de littérature et de philosophie à Kloster-Bergen près de Magdebourg, est un homme de lettres très-distingué ; il a inséré dans le *Mercure allemand* de M. Wieland et les autres meilleurs journaux, différens morceaux de Pindare et d'autres lyriques grecs et romains, traduits en vers : c'est un instituteur très-habile ; il est à la tête d'une école, celle de Kloster-Bergen, qui est peut-être une des meilleures des états du roi de Prusse : plusieurs hommes de lettres qui honorent aujourd'hui l'Allemagne, tels que *Wieland*, *Adelung*, etc. en sont sortis.

M. Gurlitt, suivant l'excellent usage des bons professeurs d'Allemagne, a composé des *Traité*s élémentaires pour ses disciples, sur les sujets de ses cours. Un des principaux est son *Abrégé de l'his-*

toire de la philosophie chez les Grecs et chez les Romains.

Il vient d'en publier deux nouveaux, un *sur les pierres gravées*, et l'autre *sur la mosaïque* : c'est ce dernier que nous annonçons. Il y traite avec beaucoup de brièveté, de méthode et de clarté, de ce qui a rapport à cet art ; il le définit, et donne l'explication et l'étymologie des différens noms qui ont servi à le désigner, et principalement du mot *mosaïque*. Il indique ensuite les procédés mécaniques de la fabrication des mosaïques en pierres dures, en émaux, à plat et en relief. Il trace l'histoire de cet art, qui paroît avoir pris naissance chez les Orientaux. Les Romains l'apprirent des Grecs. La première grande mosaïque connue à Rome est celle dont Sylla orna le temple de la Fortune à Preneste. Cet art fut très en vigueur à Constantinople. Ce fut dans le treizième siècle qu'un Italien, André Tassi, l'apprit du Grec Apollonius, et fit les mosaïques de l'église S. Marc à Venise. M. Gurlitt continue aussi l'histoire des artistes qui ont travaillé en mosaïque jusqu'à nos jours. Il termine cette partie de son travail par quelques généralités sur la marqueterie, les rocailles, les ouvrages faits avec des plumes d'oiseaux et des mousses ; enfin sur tout ce qui est fabriqué en pièces de rapport, qui par leur réunion imitent la peinture.

M. Gurlitt cite ensuite les principales mosaïques antiques, telles que la mosaïque de Palestrine, que Barthélemy a dit représenter le voyage d'Hadrien, et dans laquelle Winckelmann voit le séjour de Ménélas en Ægypte. M. Gurlitt ne cite pas l'opinion

aujourd'hui la plus généralement adoptée, qu'elle représente l'occupation de l'Égypte par Alexandre; il parle ensuite du superbe vase aux quatre colombes du capitole, qui a été copié tant de fois par les artistes modernes; des mosaïques décrites par Winckelmann, dans ses *Monumenti inediti*; de celles représentant l'Ignispice (la divination par le feu), qui sont dans la collection de M. le chevalier d'Azara: il cite aussi quelques mosaïques qui ont été trouvées en Allemagne. Je m'étonne beaucoup que M. Gurlitt n'ait rien dit de celles trouvées à Séville et à Morviedro, l'ancienne Sagonte; de celles trouvées en France, à Nîmes, et décrites et figurées dans l'histoire de cette ville par Ménard; à Aix, par le citoyen Saint-Vincent, dont le nom vénérable ne peut être répété qu'avec respect par les amis des arts et de la vertu; de celles découvertes à Auxerre, et décrites par le savant bibliographe Laire; de celles trouvées à Bavay et à Besançon, figurées par Caylus; de celles trouvées en Angleterre, et figurées dans l'Archæologie britannique. On s'étonne aussi qu'en parlant des mosaïques de l'Italie, il ait oublié celle que le prélat Cazali a fait graver; celles qui décorent le pavé des salles du musée Pio-Clementin. Ces omissions n'empêchent point que la dissertation de M. Gurlitt ne soit très-utile par les connoissances qu'elle renferme, et recommandable par sa précision et sa clarté.

Elle est terminée par une courte notice des principaux écrits sur la mosaïque.

Je ne puis achever cet extrait sans revenir sur

L'indifférence de notre gouvernement à l'égard des mosaïques antiques. Je renvoie le lecteur à ce que j'en ai dit dans une note insérée dans ce journal, année III.

A. L. M.

B E A U X - A R T S .

Au citoyen MLLIN, Conservateur du cabinet des antiques à la bibliothèque nationale, et professeur d'Antiquités, à Paris.

Le 22 septembre 1798. (1 vend. an 7).

IL y a déjà quelque temps, si je ne me trompe, que l'Institut national a invité les savans et les artistes à communiquer leurs idées et leurs plans pour la construction de plusieurs monumens qui devoient être érigés sur plusieurs des grandes places de la ville de Paris. A ce que je sais, ils n'ont pas encore été exécutés, du moins pas d'une manière durable, ni avec le goût et la magnificence dignes d'une si grande nation; car dernièrement il en étoit encore question comme d'une chose à faire. S'il est permis à un étranger d'ajouter aussi sa quote-part à la quantité d'idées qu'on doit déjà avoir recueillies sur ce sujet, je vous communiquerai quelques-unes de celles que j'ai eues sur les monumens en question.

Je me figure en tout trois places; celle de l'*Union*,

celle de la *Victoire* et celle de la *Patrie* ou de la *Constitution*. Dans le cas qu'aucune des places de Paris ne portât ce dernier nom, je pense que l'une d'elles le mériterait bien; car la place de la Révolution est encore bien loin d'être une place de la Constitution.

Sur la place de l'*Union*, je poserois un groupe colossal, représentant l'allégorie connue du père qui dit à ses fils de briser un faisceau de flèches qu'il leur offre, pour leur faire sentir la force de l'union. En effet, on ne trouvera point d'image plus frappante et plus facile à saisir. Cependant, au lieu du père et des fils, je choisirois quatre figures de femmes : la figure principale, et en même temps la plus grande, représenteroit la mère ou la France debout, dans le costume de Minerve, ayant la haste appuyée négligemment sur son bras gauche, et non pas la tenant dans la main; avec la droite elle montreroit le faisceau. Les trois filles désigneroient les départemens; l'une d'elles tiendrait une flèche cassée dans la main; l'autre essayeroit vainement ses forces en voulant briser le faisceau, et la troisième promettrait, par son air doux et souriant, d'être obéissante aux leçons de sa mère.

La base de ce groupe devrait être sans ornemens et la plus solide qu'on connoît en architecture (*opus rusticum*). Pour inscription, je proposerois seulement les mots

CONCORDIA INVICTA.

Sur la seconde place, ou celle de la *Victoire*, on pourroit construire un arc de triomphe à quatre faces. Je pense ici au beau monument romain, connu sous le nom de *Templum Jani quatrifrontis*. Les portes de ce monument, tournées vers les quatre parties du monde, indiqueroient à la postérité, les lieux où la république a envoyé ses armées, et d'où elles sont revenues couronnées de laurier. Après la paix générale, on devoit décréter un triomphe solennel à chaque armée retournant dans sa patrie ou au corps choisi pour la représenter.

Ce monument seroit particulièrement destiné aux défenseurs de la patrie, par les quatre mots placés en grands caractères de métal : **GRATA RESPUBLICA CIVI MILITI.**

Au dessus de chaque portail il n'y auroit qu'un seul de ces quatre mots, puisque, de quelque côté qu'on commence à les lire, i's forment toujours un sens facile et complet avec les trois autres côtés. On indiqueroit par-là que la république doit à une armée comme à l'autre une reconnoissance durable.

Sur chaque côté on placeroit une *Victoire* dans le costume connu d'après l'antique, c'est-à-dire, debout, les ailes étendues, — un pied sur une boule, portant une palme sur l'épaule gauche et offrant de la droite une couronne de laurier à l'armée revenant dans ses foyers.

Au milieu du toit s'élevant par degrés, je proposerois de placer une plus grande *Victoire*, qui seroit assise sur le chapiteau d'une colonne d'ordre corinthien, et ayant les ailes ployées sur

le dos, se plaçant de la droite une couronne de laurier sur sa chevelure flottante. Un des pieds de cette Victoire assise seroit placé, non pas sur un globe, mais sur un cube uni, où on liroit l'inscription :

V I C T O R I A I M M O T A .

Cette statue colossale devrait faire face au quartier de la ville où se trouve la place de la Constitution.

Pour décorer la place de la Patrie ou de la Constitution, je proposerois un rocher artificiel, et sur son sommet un autel de la patrie.

J'ai bien vu de tels autels, mais qui ne m'ont pas plu tout-à-fait. Tous avoient la forme de ce qu'on appelle ordinairement le grand autel dans les églises catholiques, qui au fond n'est autre chose qu'un sarcophage (et en effet, on avoit la coutume d'y conserver les reliques des saints), ou lorsqu'ils s'éloignoient de cette forme, ils ressembloient à de grandes tables destinées à des repas, sur lesquelles il ne manquoit que les mets et les plats de parade du moyen âge. Un autel rond, grec, sur trois pieds, d'une forme antique (à peu près comme les tables de travail de nos dames), présenteroit une forme plus agréable : il faudroit qu'il fût de métal doré et d'une grandeur proportionnée à la hauteur du rocher, pour qu'il ne parût au spectateur sur la place, ni trop mesquin, ni trop colossal. Comme sa surface, ainsi que les autels de l'antiquité, devrait avoir un enfoncement entouré d'un bord élevé, on pourroit tailler des marches dans le rocher, pour ménager

un accès à cet autel , et dans son enfoncement on entretiendrait un feu pour éclairer les environs , et pour rendre superflue l'illumination mesquine de nos monumens avec des lanternes. Entre l'autel et le rocher on placeroit pour base un parallépipède de marbre noir , dans lequel , du côté de derrière , les marches seroient continuées , et qui du côté principal , sur le devant du monument , présenteroit un espace suffisant pour y placer cette inscription :

PATRIÆ CARISSIMÆ
CONSILIO , SANGUINE , OPIBUS
CIVIUM
LIBERATÆ , SERVATÆ ,
LEGIBUS ORNATÆ
AUCTÆ ET PACATÆ
SACRUM.

On comprend que , sans inscription , le rocher est le symbole de la constitution.

Comme ces idées ne sont tracées que comme une esquisse , les artistes auront encore dans l'exécution un champ vaste ; cependant je les verrois avec plaisir éviter tout ce qui pourroit surcharger le monument d'ornemens. Quelque agréable que soit pour l'archæologue la colonne de Traïan , ou pour celui que recherche la science secrète un obélisque couvert d'hiéroglyphes , je ne pourrai cependant jamais les placer au nombre des chefs-d'œuvres d'une architecture grande et sublime. De nos jours enfin

où la chalcographie vient à si peu de frais au secours des classes moins instruites du peuple, et la typographie au secours de celles qui sont plus instruites, je crois entièrement superflu d'éterniser par des détails coûteux de sculpture et d'architecture, des événemens que l'histoire transmettra à nos neveux les plus reculés par ces moyens plus faciles. Du moins dans les grands monumens (et tels sont ceux que veut la république), il me semble que tous les ornemens qui, après quelques années, ont besoin d'un commentaire, sont au dessous de la dignité de notre siècle, qui a déployé de si grandes forces.

Mais pourquoi des inscriptions latines, me demandera-t-on? Je réponds : parce que toutes les langues vivantes ont le sort commun de changer avec le temps, soit en bien, soit en mal. Qu'on lise dans chacune d'elles seulement les meilleurs auteurs du seizième siècle, et qu'on dise s'ils ne nous paroissent point vieillis.

Exposerions-nous donc des monumens qui doivent braver des siècles, à l'inconvénient de devenir insipides à notre postérité, en y plaçant des inscriptions dans la langue maternelle? La langue des anciens Romains n'a plus à craindre ce sort à cause de son énergie et de son laconisme, particulièrement propre au style lapidaire. Il faudra donc la conserver, ou nous voir obligés de condamner une de nos langues modernes à devenir langue morte, c'est-à-dire, immuable, et pour cela même universelle et propre à des inscriptions.

Citoyen, au nom de la nation de laquelle vous

méritez si bien par le zèle que vous mettez à répandre les connoissances , recevez (1) , pour le commencement de l'an VII de la République , une félicitation qui , quoiqu'écrite il y a près de 2000 ans , ne pourroit être mieux trouvée pour le jour actuel : peut-être que ce hasard pourroit aussi contribuer à reconcilier , non pas vous , dont l'amour pour la belle antiquité romaine est connu , mais votre nation , avec une langue dans laquelle il y a tant d'énergie et tant de patriotisme , qu'on pourroit écrire un commentaire étendu sur ce seul passage :

. *Bene valet et vincit*
Virtute vera , quod fecistis ante hæc
Servate vestros socios , veteres et novos ;
Augeat auxilia vestris justis legibus ;
Perdite perduellas , parite laudem et lauream
Ut vobis victi Pœni pœnas sufferant.

Plautus in Cist. Act. I , sc. III , v. 49.

(1) Cette lettre écrite en allemand m'a été adressée par un inconnu , qui ne peut être qu'amateur éclairé des arts , et un véritable ami des Français. A. L. M.

LITTERATURE LATINE.

LETTRE de F. J. G. LA PORTE - DU - THEIL, au citoyen A. L. MILLIN, conservateur de la bibliothèque nationale et rédacteur du Magasin encyclopédique, sur une nouvelle édition de l'ouvrage attribué communément à Pétrone.

MON CHER MILLIN, vous avez récemment inséré dans le *Magasin encyclopédique* des questions sur PÉTRONE, qui avoient été lues précédemment dans une séance publique de la société libre des sciences, lettres et arts de Paris. Je ne rougirai point devant vous d'avouer que la publication de ce morceau de littérature me cause quelque chagrin.

Il y a déjà plus de trois ans que, après m'être occupé un certain temps (et peut être trop sérieusement) de l'auteur et de l'ouvrage dont il s'agit ici, j'avois enfin terminé mon travail : je ne me proposois point d'abord de le publier. Par la suite quelques circonstances particulières (souvent les circonstances nous maîtrisent) m'ont déterminé à le laisser imprimer. Le citoyen Baudouin s'est chargé, il y a deux ans, de l'entreprise ; et l'exécution typographique, s'il n'avoit pas été plusieurs fois dans le cas de l'interrompre, pouvoit être achevée en six mois. Aujourd'hui, des deux volumes que la totalité du travail comportera, le

premier seul est imprimé, le second n'est avancé que jusqu'à la quatre-vingt-unième page.

Sans doute j'avois lieu de penser que ce travail, présentant quelques idées nouvelles, ne paroîtroit pas dépourvu d'un certain intérêt, même d'une sorte d'utilité. Toutefois (je le dis sans fausse modestie) j'ai toujours été singulièrement inquiet du succès. Maintenant je vais redouter encore davantage le jugement que le public en pourra porter. J'apprends que j'ai été prévenu. Peut-être (il m'est trop naturel de le supposer), peut-être une plume autrement élégante que la mienne a-t-elle su, la première, s'approprier ces idées, qui, s'étant trouvées à ma portée, doivent, à plus forte raison, avoir été faciles à saisir pour un homme de talent, occupé du même objet que moi.

Dans cet état des choses, ne pouvant plus (ce que intérieurement je voudrois) empêcher la publication plus ou moins prochaine de mon propre travail, j'espère, mon cher Millin, que vous me permettrez de consigner dans votre journal une espèce de *réclamation d'antériorité* (si je puis m'exprimer ainsi) pour ce travail, quelle qu'en soit la nature, quel qu'en puisse être le mérite. Je vous en transmets donc une courte *notice* et un *échantillon* : vous me ferez plaisir si vous les insérez le plus tôt qu'il vous sera possible dans le Magasin encyclopédique.

Le premier volume contient :

1°. Un DISCOURS PRÉLIMINAIRE fort étendu, en

forme de lettres adressées au citoyen de Sainte-Croix, ce littérateur si estimable et si savant, dont j'avois l'avantage d'être le confrère quand l'académie des inscriptions et belles-lettres subsistoit. Dans ces différentes lettres, j'expose en détail tout ce que j'ai recueilli sur l'existence, l'authenticité et (que l'on me pardonne cette expression) les diverses fortunes du texte de l'ouvrage, attribué communément à un auteur du nom de *Titus Petronius Arbitor*.

2°. Une INTRODUCTION OU SOMMAIRE de tout ce qui, dans les fragmens aujourd'hui subsistans de l'ouvrage de Pétrone, se trouve précéder ou doit être censé avoir précédé le récit des *AVENTURES D'ENCOLPE*.

3°. Une VERSION FRANÇAISE, accompagnée du texte latin, de la partie qui concerne les *AVENTURES D'ENCOLPE* proprement dites, seule portion de l'ouvrage attribué à Pétrone, qui soit intelligible pour moi, et que j'aie cru pouvoir interpréter.

Le second volume renferme :

1°. Le TEXTE LATIN de tout ce qui est attribué à Pétrone, dans quelque édition que ce soit : ce texte complet a été collationné sur trois manuscrits, les seuls qui existent à la bibliothèque nationale, et dont l'un est précisément le manuscrit trouvé, dit-on, à Trau en Dalmatie. De tous les éditeurs de Pétrone, je serai le premier qui aura parlé avec connoissance de cause de ce manuscrit singulier ;

singulier : aucun de ceux qui m'ont précédé ne l'a eu sous les yeux.

2°. Des NOTES PHILOLOGIQUES , au nombre de plus de cent soixante , dont plusieurs sont doubles ou triples , et dont quelques-unes sont de petites dissertations sur les passages qui m'ont paru les plus remarquables et même décisifs , pour fixer déterminément l'opinion des gens de lettres , sur le temps et le lieu où doit avoir été composé le roman satyrique attribué à Pétrone.

3°. Les REMARQUES de feu M. le Pt. Bouhier , sur le poëme de la guerre civile. En reproduisant ces remarques singulièrement judicieuses et utiles , j'ai cru rendre tout à la fois , et un hommage bien dû à la mémoire de l'illustre académicien , et un service réel aux véritables amis des lettres.

Pour avoir une idée juste de la manière dont le TEXTE LATIN complet est disposé , il faut lire la préface que j'ai cru devoir écrire en latin. La voici :

TITUS Petronii Arbitri Satyricon , quotquot hodie supersunt fragmenta , ad duorum optimæ notæ manuscriptorum codicum , necnon ipsiusmet Traguriani libri fidem , recensita.

L E C T O R I.

HABES hîc , erudite lector , satyrici operis , vel à Tito Petronio Arbitro reverà elaborati , vel tantummodò sub ejus nomine evulgati , quotquot hodie ubivis collecta leguntur fragmenta.

Tome IV.

I i

Et illa quidem in quatuor partes à nobis distincta fuisse, etsi fusè in prolegomenis gallicis declaratum est, nunc iterum te monitum ac deinceps inter legendum ubique memorem velim. Harum quatuor partium, unam AUTHENTICAM; alteram itidem, si vis, GENUINAM; tertiam verò DUBIAM; ultimam prorsus SUPPOSITITIAM, omnino et nos censemus, et tu, forsàn, nobiscum unà sentiendo, pronuntiabis.

I. AUTHENTICAM facilè appellaverimus eam quæ, in antiquis reperta codicibus, à primo operis Petroniani editore, typis Mediolanensibus, anno, vel 1476, vel 1477, in lucem prolata fuit. In sequentibus editionibus, unius ferè sæculi spatio, ad annum usque circiter 1565, absque ullâ notabili variatione, sola comparuit; eamque unicè etiam repræsètant vetusti duo, optimæ notæ, in percelebri Galliarum nostrarum bibliothecâ asservati codices.

Ideo, ut, perquàm facilè ac solo ferè intuitu, primaria illa et authentica fragmenta agnosceres, ea ITALICIS, ut vocant Typographi, characteribus hic exhibenda decrevimus.

II. GENUINAM itidem dixerimus partem alteram, quam suppediavit P. Pithæi codex famosus ac summis critices magistris decantatissimus: Erricum Memmium hîc necnon Joannem Sambucum, Janum Dousam, Justum-Lipsium, atque ante alios, J. Josephum Scaligerum (paucos è multis MAJORUM, ut ita dicam, GENTIUM litteratis), honoris æterni causâ nomino. Anno, ut mihi quidem visum est,

1563, pars illa publici juris facta, fragmentis jam prius evulgatis addita fuit; ac postea libellum valde amplificavit in cunctis editionibus, quæ plurimæ, eaque serè omnes opimis commentariis refertissimæ, ab anno 1565 ad annum 1664 prodire. Secundam hanc partem ab eo, quem apud tot ac tantos viros obtinuit, existimationis gradu dejicere, nobis religio fuit. **GENUINAM** ergo et nos eam reputemus. Ipsi, ut pariter emineret, characterem quem **ROMANUM** Typographi dicunt, merè ac simpliciter assignavimus.

III. **DUBIAM** (et ignoscant *Ægidii Menagii, Jacobi Mentelii, utriusque P. Burmanni, necnon J. Reiskii Manes*), **DUBIAM** fas mihi sit vocare tertiam partem quæ, à Marino Statileo, ex codice Traguriano, versùs annum 1662 excerpta, intricatissimam *Trimalchionianæ cænæ*, cujus frustula quædam adposuerat liber *Pithæanus*, enarrationem prolixè admodùm auxit (ingens, utinam non vanum ac futile! posterioris ævi philologis disputandi argumentum): et ab anno 1664, quo primùm, Patavii, prodiit, usque ad hunc diem multiplici vice typis mandata fuit.

Hanc eisdem ac secundam characteribus (**ROMANIS** scilicet) excudi voluimus: verùm, ut distingueretur, apicibus (gallicè *Guillemets*) ad exteriorem uniuscuiusque et paginæ, et lineæ, marginem adpositis, notavimus.

IV. **SUPPOSITITIAM** prorsus, ac (ne leniori verbo utamur) spurcam et fædè subdolam nobiscum appellabis ultimam partem, quàm *Belgradi* (aiebat),

anno 1688, repertam vir, nostro quidem iudicio, juxta ignaros maxime omnium ignarus, F. Nodotius, lectoribus obtrudere ausus est : quo successu, quâ excusatione dignus, tibi ipsi dijudicandum relinquimus. Pars illa ultima, ut saltem quanti facienda sit primo aspectu intelligeres, minutissimis characteribus exarata est. Et eâ, sanè, absque damno, fortasse etiam cum fructu, hîc carere potuisses. Sed ne, vel in minimis, editio nostra tibi manca videretur; imò, ut cæterarum, quotquot nobis innotuerunt, editionum loco tibi esse posset; nulla eorum quæ sub Titi Petronii Arbitri nomine, vel merito, vel immeritò, ubivis circumferuntur, in ipsâ desiderari volumus, quorum defectu ad aliam recurrere opus tibi fuisset.

Eâdem de causâ, nec sparsis fragmentis peperimus : sic nobis appellanda sint ea, quæ, nulli certo loco, nulli certo operi assignanda, sed nihilominus Tito Petronio Arbitro inscripta, et vel ab authoribus notis jamque editis citata, vel ex manuscriptis codicibus excerpta, operi Petroniano sape junguntur : ea cuncta hîc ad SATYRICON calcem reperies.

L'échantillon de la version française, que j'ai annoncé, se trouve dans le tome premier. Voici ce qui s'y lit, texte, version, notes, dans la feuille B, page 28 de L'INTRODUCTION, imprimée depuis plus de vingt mois. Au commencement de ce morceau, c'est moi qui parle.

.....
 Encolpe, qui n'étoit point fâché sans doute de

commencer dès-lors à se faire connoître , et à se donner quelque réputation en fait de littérature, se met, durant la promenade au Portique, à dissenter sur le mauvais goût du siècle, relativement à l'éloquence; et tout ce qu'il dit à ce sujet, je l'ai déjà annoncé, marque un homme nourri des meilleures leçons, attaché aux principes les plus sûrs. C'étoit en présence même du professeur, désigné par-tout dans ces Mémoires sous le nom d'Agamemnon, qu'il exprimoit avec feu la manière dont il jugeoit les leçons qui se donnoient alors aux jeunes gens. J'ai déjà laissé entrevoir que, à mon jugement, pour le style, même dans ce morceau, qui tend au rappel du bon goût, et respire la critique du genre d'éloquence le plus en vogue, l'auteur ne joignoit pas assez heureusement l'exemple au précepte: le lecteur impartial en va juger par lui-même. Voici ce que Pétrone fait débiter par Encolpe, et répliquer par Agamemnon. C'est par ce passage tronqué que débutent non-seulement tous les manuscrits authentiques, mais même le manuscrit de Trau; et aucune édition, excepté la moins estimable de toutes, celle de Nodot, ne commence différemment (1).

(1) J'ose m'en flatter: on ne m'imputera point ici d'avoir voulu imiter Perrault, cherchant à travestir les anciens par des versions ridicules. Sans doute, avec plus de talent, j'aurois su traduire le morceau qui va suivre, bien mieux que je ne l'ai traduit. Mais je proteste que, précisément en raison de ce que je crois reconnoître ici bien des vices dans le style latin de l'auteur, je n'ai rien négligé pour pallier ces vices dans le français. Si on trouve chez moi des figures,

§. I. Num alio genere furiarum declamatores inquietantur qui clamant : — Hæc vulnera pro libertate publicâ excepi ; hunc oculum pro vobis impendi : date mihi ducem qui me ducat ad liberos meos, nam succisi poplites membra non sustinent. — Hæc ipsa tolerabilia essent, si ad eloquentiam ituris viam facerent. Nunc, et rerum tumore, et sententiarum vanissimo strepitu, hoc tantùm proficiunt, ut, quum in forum venerint, putent se in alium orbem terrarum delatos. Et idèd ego adolescentulos existimo in scholis stultissimos fieri, quia nihil ex iis quæ in usu habemus aut audiunt aut vident ; sed piratas cum catenis in littore stantes ; et tyrannos edicta scribentes quibus imperent filiis ut patrum suorum capita præcidant ; sed responsa in pestilentiam data, ut virgines tres aut plures immolentur ; sed mellitos verborum globulos, et omnia dicta factaque papavere et sesamo sparsa.

§. II. Qui inter hæc nutriuntur non magis sapere possunt, quàm bene olere qui in culinâ habitant (2).

des métaphores, même quelques expressions peu ordinaires, ou, peut-être encore, pas tout à fait assez nobles, c'est que, d'une part, je me suis fait un devoir de conserver, s'il m'étoit possible, toute la couleur, même toutes les teintes du style latin ; et que, de l'autre part (de très-bonne-foi, j'en suis persuadé), les figures, les métaphores, les expressions auxquelles les miennes s'ajoutent, ont, respectivement à la langue latine, le défaut qui pourra m'être reproché relativement à la langue française. Enfin, malgré ce qui, au premier abord, offensera peut-être les lecteurs d'un tact sûr et délicat, ma version n'étant au fond, ni

« Est-ce donc un autre genre de manie qui pos-
 » sède vos déclamateurs, lorsqu'ils s'écrient : Voyez
 » ces blessures reçues en défendant la liberté ; cet
 » œil perdu pour vous : donnez-moi donc un sou-
 » tien qui me ramène à mes enfans, puisque mon
 » jarret coupé ne peut plus me porter. Encore si
 » ces lieux communs menoient à l'éloquence ! Mais,
 » et de cette exagération dans les faits, et de ce
 » vain bruit de sentences, tout ce qui résulte est
 » que, en arrivant au Forum, les élèves se trou-
 » vent dans un monde tout nouveau. Et c'est, à
 » mon avis, ce qui, dans les classes, tourne la tête
 » aux jeunes gens : ils n'y entendent, ils n'y appren-
 » nent rien de ce qui est d'un usage habituel ; mais
 » ce sont toujours des pirates enchaînés sur la rive ;
 » des tyrans, dont les édits commandent à des enfans
 » d'apporter la tête de leur père ; des oracles, qui,
 » pour appaiser la peste, ordonnent d'immoler plus
 » d'une vierge ; enfin, des périodes doucereusement
 » arrondies, des termes et des traits que par-tout
 » le pavot et le sésame assaisonnent. Réduit à cette
 » nourriture, on ne peut pas plus se former le goût,
 » qu'on ne contracte une bonne odeur dans la cui-
 » sine (2). Professeurs, souffrez que je le die :

incorrecte ; ni même ce qu'on appelle proprement mal écrite ;
 à l'examen on trouvera (du moins je l'espère) que, loin
 d'avoir voulu calomnieusement appuyer, j'ai au contraire
 généreusement tâché d'ébranler moi-même le fondement
 de mes propres critiques.

(2) On ne sauroit guère douter de l'authenticité du frag-
 ment dans lequel se trouve ce passage. Indubitablement Jean

Pace vestrâ liceat dixisse, primi omnium (*al. omnem*) eloquentiam perdidistis. Levibus enim atque inanibus sonis ludibria quædam excitando, effecistis ut corpus orationis enervaretur et caderet. Nondum juvenes declamationibus continebantur, quum Sophocles aut Euripides invenerunt verba quibus deberent loqui. Nondum umbraticus doctor ingenia deleverat, quum Pindarus novemque lirici Homericis versibus canere timuerunt. Et, ne poetas quidem ad testimonium citem, certè, neque Platona neque Demosthenem ad hoc genus exercitationis accessisse video. Grandis, et, ut ita dicam, pudica oratio, non est maculosa nec turgida, sed naturali pulchritudine exurgit. Nuper ventosa isthæc (*in Mss. abest*) et enormis loquacitas Athenas (3) ex Asiâ commigravit, animosque (*al. animos*) juvenum ad magna surgentes veluti pestilenti quodam sidere afflavit; semelque corrupta eloquentiæ regula stetit et obtinuit (*in Mss. obmutuit*). Quis postea ad summam Thucydidis, quis Hyperidis ad famam processit? Ac ne carmen quidem sani coloris enituit; sed omnia, quasi eodem cibo pasta, non potuere usque ad senectutem canescere. Pictura quoque

de Sarisbury avoit sous les yeux, ou présent à la mémoire, tout le morceau qu'on lit ici, lorsque, sans citer son auteur, en parlant de la flatterie (*Polierat. lib. III, cap. X, edit. MDCXXXIX, pag. 182*) il dit : *Unum tamen certum est, illis qui huic vitio dediti sunt, non magis placere virtutem, quam illos bene olere qui in culinâ habitant.*

» Vous , les premiers de tous , avez perdu l'élo-
» quence. Formant , par des sons vuides et légers ,
» je ne sais quels jeux fantastiques , vous avez fait
» que le corps du discours s'énervât et tombât. Ce
» n'étoit point encore aux déclamations qu'on occu-
» poit les jeunes gens , lorsqu'Euripides et Sopho-
» cles trouvèrent les termes dont ils devoient se servir ;
» et le pédant d'une sombre classe n'effaçoit point
» le génie , quand Pindare et les autres lyriques crai-
» gnirent que , pour leurs chants , le ton d'Homère ne
» fût pas assez haut. Ou , s'il faut d'autres exemples ,
» que les poètes ; certes , je ne vois point que Dé-
» mosthènes ni Platon se fussent exercés en ce genre.
» La grande , j'ai presque dit la pudique éloquence ,
» ne s'enfle ni ne se farde , mais se distingue par sa
» beauté naturelle. C'est de l'Asie que naguère cette
» énorme et venteuse loquacité a passé dans Athè-
» nes (3) : comme un astre pestilentiel , elle a ,
» par son influence maligne , arrêté l'esprit des jeu-
» nes gens , qui se portoit au grand ; la règle de l'é-
» loquence reste faussée et les retient. Depuis , a-
» t-on vu personne atteindre la perfection de Thucy-
» dides ou l'éclat d'Hypérides ? Pas un seul poème
» n'a brillé d'une saine couleur ; et de tous ces
» ouvrages , nourris pour ainsi dire du même suc ,
» aucun n'a pu vivre assez pour arriver à la pos-
» térité. La peinture n'a point eu d'autre sort de

(3) Ce passage est de la dernière importance ; il m'a servi à fixer le temps où doit nécessairement avoir écrit l'auteur , quel qu'il soit , de ces fragmens ; j'ai renvoyé à un autre volume la Dissertation dans laquelle j'ai discuté ce point.

non alium exitum fecit, postquam Ægyptiorum audacia tam magnæ artis compendiariam fecit (4).

§. III. Non est passus Agamemnon me diutiùs declamare in porticu quàm ipse in scholâ sudaverat; sed — adolescens (inquit), quoniam sermonem habes non publici saporis, et, quod rarissimum est, amas bonam mentem, non fraudabo te arte secretâ. *Minimùm* (*ab. nimirum*) in his exercitationibus doctores peccant, qui necesse habent cum insanientibus furere. Nam, nisi dixerint quæ adolescentuli probent (ut ait Cicero), soli in scholis relinquentur. Sicut ficti adulescentes, quum cœnas divitum captant, nihil priùs meditantur, quàm id quod putant gratissimum auditoribus fore (nec enim aliter impetrabunt, quod petunt, nisi quasdam insidias auribus fecerint); sic eloquentiæ magister, nisi, tanquam piscator, eam imposuerit hamis escam (5) quam scierit appetituros esse pisciculos, sine spe prædæ moratur in scopulo.

§. IV. Quid ergo est? Parentes objurgatione digni sunt, qui nolunt liberos suos severâ lege proficere. Primùm enim, sicut omnia, spes quoque suas ambitioni (*ab. ambitione*) donant. Deinde, quum ad vota properant, cruda adhuc studia in forum propellunt, et eloquentiam, quâ nihil esse majus confitentur, pueris induunt adhuc nascentibus. Quòd si paterentur laborum gradus fieri, ut studiosi

» puis que, d'un si bel art, l'audace des Ægyptiens a prétendu nous abrégé la pratique (4). »

« Peut-être eussé-je déclamé sous le portique plus long-temps qu'Agamemnon lui-même ne s'étoit évertué dans la classe ; il ne put le souffrir : — Jeune homme (me dit-il), puisque vous tenez des discours d'un goût peu commun, et que, sur tout (ce qui est le plus rare), vous avez un bon esprit, je ne vous cacherai point le secret de notre art. N'imputez pas aux professeurs le vice de leurs leçons : au milieu des fous, ils cessent forcément d'être sages. S'ils n'enseignent ce qui plaît à la jeunesse, bientôt (comme dit Cicéron) ils resteront seuls dans leurs classes. De même que le parasite de théâtre, quand il capte les soupers des riches, ne prépare d'autre conversation, si ce n'est celle qui doit leur plaire davantage, ne pouvant obtenir ce qu'il désire, à moins de tendre un piège à leur oreille ; le professeur d'éloquence n'est qu'un pêcheur qui meurt de faim sur le roc, s'il ne garnit son hameçon de l'appât dont le goût plaît aux poissons (5). Sur qui donc faire tomber le blâme ? Sur les parens qui ne veulent point d'une sévérité, seule profitable à leurs fils, et qui, de ces chères espérances, comme de tout

(4) Cet énoncé, relativement à une manière trouvée par les Ægyptiens, de réduire la Peinture en abrégé, est un des passages les plus remarquables de l'ouvrage de Pétrone. J'en ai fait la matière d'une Dissertation particulière, que l'on trouvera (comme celle que j'ai annoncée plus haut) dans un autre volume.

(5) Dans les notes données sous le nom d'Erhard, il est

Juvenes lectione severâ mitigarentur (*Mss.* irrigarentur), ut sapientiæ præceptis animos componerent, ut verba atroci stylo effoderent (6), ut quod vellent imitari diu audirent, sibi (*Mss.* et sibi) nihil esset magnificum quod pueris placeret; jam illa grandis oratio haberet majestatis suæ pondus. Nunc pueri in scholis ludunt; juvenes ridentur in

observé que Jacques de le Grand avoit connu et cité ce passage de notre auteur. En effet, on voit que Jacques de le Grand étoit plein de la lecture de Pétrone, et que particulièrement il se rappeloit cet endroit, lorsque, dans son SOPHOLOGIUM (liv. IV, chap. XIII, *De Adulatione, quæ est ficta amicitia*), il s'exprime ainsi :

Adulatio veritati inimica est; et omnis adulator verbo vel nutu mentitur. Ideò veteres sapientes, non solùm adulari, sed etiam adultores nuncupari timuerunt. Tullius, in Rhetorica II: Nolo esse laudator, ne videar esse adulator. Et Socrates: Præsentem minimè laudare decet; nam adulator est diabolus blandus, et sireni mortiferæ comparatur; nam blanditur auribus et interitum quærit. Unde Seneca, lib. VIII (sic), naturalibus quæstionibus: Adulatoribus latus non præbeas; sunt enim artifices ad captandos superiores. Hoc enim habent adulationum blanditiæ, quòd etiam quum rejiciuntur placent; et ad id jam dementiæ venimus, ut qui parcè adulatur pro maligno sit. Ipse tamen Seneca adulari respuebat, ipso dicente, II de Clementiâ: Malo (inquit) veris offendere quàm malis adulando placere. Rarò enim hæc simul contingunt, ut eadem vox sit dulcis et solida; teste ipso Seneca in declamationibus, lib. III: Qui ergo sapiens est, adulatoribus minimè credunt. Fictis enim sermonibus capiuntur homines, sicut prætextu pabuli hamo capiuntur pisces. Unde Petronius: Adultores ficti, quum cœnas divitum captant, nihil prius vel posterius meditantur quàm id quod gravissimum (sic) adulatoribus (sic) putant fore.

» le reste, font un sacrifice à leur ambition. Dans le
 » désir de hâter la fortune, ils envoient au barreau
 » des fruits d'étude encore crus; et du manteau
 » de l'éloquence, cette parure de leur aveu si
 » superbe, prétendent revêtir des enfans à peine
 » nés. S'ils donnoient le loisir de marquer des de-
 » grés au travail, afin que, par des lectures sé-
 » rieuses l'ardeur d'un jeune homme studieux se
 » mitigeât, qu'il formât son esprit selon les règles de
 » la sagesse, qu'il travaillât d'un style incisif ses
 » expressions (6), qu'il écoutât long-temps avant de
 » choisir un modèle, et n'admirât rien de ce qui sé-
 » duit les enfans, alors reparoîtroit cette gravité
 » majestueuse de la grande élocution. Mais aujour-
 » d'hui l'on passe l'enfance à badiner dans les
 » classes, la jeunesse à se faire siffler au barreau; et,

(6) Ce n'est ni sans y avoir réfléchi, ni sans avoir balancé,
 que j'ai préféré et hasardé cette tournure. Si on examine
 attentivement la force et l'étymologie du mot *stylus* en la-
 tin, même du mot *style* en français, peut-être l'expression
 que je me suis permise d'adopter ne paroitra-t-elle pas inad-
 missible. En tout cas; je n'hésite point à demander s'il y avoit
 un moyen de faire mieux sentir la singularité de l'expression
 latine : *Ut verba atroci stylo effoderent* (je suppose qu'il n'y
 a point de vice dans cette leçon). J'en appelle aux latinistes
 consommés : s'il pouvoit être jamais permis aux modernes
 de prononcer sur ce qui tient décidément à la justesse et à la
 propriété d'expression dans une langue ancienne, dans une
 langue morte, ne serions-nous pas autorisés à penser que,
 ici, Pétrone n'a point su exprimer son idée? Certainement,
 d'après la manière dont nous sommes accoutumés à voir les
 bons auteurs latins employer, soit au propre, soit au fi-

foro; et, quod utroque turpius est, quod quisquis perperam discit, in senectute confiteri non vult (7).

guré, le mot *stylus*, Pétrone ne peut avoir voulu dire que de deux choses l'une : ou qu'il falloit graver ses expressions d'un style fort, incisif, pénétrant, ou qu'il falloit les repasser, les effacer souvent d'un style sévère : car, comment pouvoir entendre autrement *effodere verba atroci stylo*? Or, j'oserai presque prononcer que, et dans l'une et dans l'autre idée, *effodere atroci stylo* est une expression réellement impropre. S'agit-il d'effacer? ce n'est point en creusant, en défouissant (il faut me passer ce terme), *effodiendo*, que le style effaçoit. S'agit-il de graver des expressions fortes? ni *effodere* ni *atroci* ne peuvent paroître des termes propres et heureux.

(7) Immédiatement après ce passage, les plus anciennes éditions (fondées sur les manuscrits authentiques, mais incorrectes) offrent ce qui suit :

Sed ne me putes improbasse schedium Lucilianæ improbitatis, quod sentio, et ipse carmine effingam :

*Artis severæ si quis amat effectus,
Mentemque magnis applicat, prius more
Frugalitatis lege polleat exactâ :
Nec curet alto regiam trucem vultu,
Cliensve cœnas impotentium captet :
Nec, perditis addictus, obruat vino
Mentis calorem, neve plausor in scenâ
Sedeat redemptus histrionæ addictus.*

*Sed, sive armigeræ riden Tritonidis arces,
Seu Lacedæmonio tellus habitata colono,
Sirenunq;ue domus; det primos versibus annos,
Mœoniumque bibat felici pectore fontem;*

» ce qui est encore pis , nul dans sa vieillesse ne
 » veut convenir d'avoir été mal élevé (7). »

*Mox , et Socratico plenus grege , mittat habenas
 Liber et ingentis quætiat Demosthenis arma.
 Hunc Romana manus circumfluat , et modò , Graje
 Exonerata sono , mutet suffusa saporem.
 Interdum , subducta foro det pagina cursum ,
 Et fortuna sonet celeri distincta meatu ;
 Dent epulas , et bella truci memorata canore :
 Grandiaque indomiti Ciceronis verba minentur.
 His animum succinge bonis. Sic , fluminis largo
 Plenus , Pierio diffundes pectore verba.*

Assurément ce n'étoit point à moi qu'il pouvoit être permis d'essayer à traduire un pareil passage ; trop de difficultés , absolument au dessus de mes forces , se présentent ici en foule. Si quelque habile éditeur nous donne une nouvelle édition de l'ouvrage attribué à Pétrone , cet endroit sera un de ceux sur lesquels il devra le plus s'efforcer de répandre un peu de lumière , précisément à cause que , après tant d'efforts de la part de beaucoup de savans hommes , tout y est resté dans la plus profonde obscurité et dans l'incertitude.

1°. Ici il n'y a pas un seul vers , que dis-je ? il n'y a presque pas un seul mot sur lequel les manuscrits s'accordent.

2°. Lorsque , après l'examen le plus attentif , et de toutes les variantes offertes par les différens manuscrits , et de toutes les restitutions plus ou moins heureuses , plus ou moins attrayantes , proposées par les nombreux commentateurs et interprètes de Pétrone , on s'est déterminé à adopter préférentiellement la leçon qui paroît être la plus convenable ; quelle qu'elle soit , elle présente encore , dans l'explication , des difficultés qui , je l'avoue , sont restées pour moi insurmontables.

3°. En supposant que, à force d'y réfléchir, à force d'étudier tous les mots, et d'en chercher l'origine ou l'ancienne étymologie, on puisse espérer de leur trouver (en partant d'une analogie réelle avec leur racine primitive) quelque signification dont il semblât résulter un sens raisonnable, il reste à concevoir comment aussi peuvent se trouver rassemblées des expressions totalement incohérentes, telles que celles qui sont ici rapprochées.

4°. Presque aucun des termes que l'auteur emploie ici ne se rencontre chez les écrivains latins, dans l'acception où il paroît les avoir pris. Sans doute il ne m'appartient pas, même peut-être il n'appartient à aucun des modernes, de décider que tel ou tel terme, pris dans telle ou telle acception, est ou n'est pas de ce qu'on appelle la bonne latinité, de la latinité du siècle dans lequel communément on aime à placer Pétrone. Mais enfin, l'époque à laquelle notre écrivain doit avoir vécu et écrit, n'est point fixée démonstrativement. Ainsi, lorsque je me trouve entièrement dépaysé (si je puis m'exprimer de la sorte) par son style, je reste, malgré moi, dans une grande incertitude. Je me demande si cette espèce d'impropriété d'expression (j'ai presque dit cette espèce de barbarisme) qui me choque dans ses phrases, tient uniquement au défaut de connoissance, de ma part, de toutes les variétés dont la langue latine pouvoit être susceptible; ou si, en effet, ce qui m'offusque ne vient pas de l'impéritie d'un auteur qui, n'étant pas ni du siècle ni peut-être du pays dans lesquels, sans preuves irréfragables, on le suppose avoir existé et fleuri, n'a pas su manier avec justesse l'instrument étranger pour lui (du moins jusqu'à un certain point), dont il se servoit. Je sens très-bien, je le répète, qu'un habile homme pourra aller plus loin, et suppléer un jour à ce que les différens interprètes n'ont pas encore su faire; mais moi, je ne pouvois espérer de le prévenir: mon rôle a donc été d'avouer mon impuissance, et tout au plus d'indiquer en détail les difficultés qui m'effraient: en voici encore d'autres.

5°. Comment

5°. Comment s'assurer si l'auteur a prétendu écrire ici sérieusement, ou s'il a voulu ridiculiser l'élocution du personnage d'Agamemnon ? Toutes les maximes qu'il lui prête sont, il est vrai, très-justes ; mais (on l'avouera) le style en est bizarre : on est tenté, à chaque vers, de comparer ce style à celui des vers que Pétrone a visiblement voulu critiquer :

Torva Mimalloneis implerunt cornua bombis.....

Dans cette alternative, qui me paroît véritablement exister ici, en quel sens aurois-je traité la version française d'un pareil passage ? N'ai-je donc pas dû craindre, ou de présenter gravement et correctement ce qui, dans le dessein de l'auteur, n'aura été que ce que (en terme de société) nous appelons un *persiflage*, ou de rendre burlesquement, faute d'en avoir bien compris le sens et le mérite, un passage plein de verve et de jugement ; un passage dont mon ignorance seule m'auroit fait méconnoître l'élégance intrinsèque et réelle, ou relative au temps ?

6°. Il m'est permis de croire qu'il y a peu de latinistes en état, soit de justifier pour l'impropriété d'expression, soit même peut-être d'expliquer, avec une sorte de netteté, les traits suivans :

Improbasse schedium Lucilianæ improbtatis.....

..... *Prius more
Frugalitatis lege polleat exacta.*

..... *Curet alto regiam truceoem vultu.*

..... *Bibat felici pectore.....*

Socratico plenus grege.....

Hunc romana manus circumfluat, et modò, Grajo

Exonerata sono, mulct suffusa saporem.

Interdum, subducta foro det pagina cursum,

Et fortuna sonet celeri distincta meatu.

Dent epulas, et bella truci memorata canore.

..... *Pisrio diffundes pectore.....*

Toutes phrases qu'on seroit tenté de regarder comme des passages altérés et corrompus ; tant il est difficile d'en expliquer le véritable sens , à plus forte raison d'en concevoir la grâce : aussi des critiques éclairés ont-ils jugé que bien des traits ici avoient été interpolés. Je pense donc que j'ai effectivement dû me contenir dans les limites d'une juste circonspection ; je dis plus : je crois rendre service aux lettres , en ne faisant aujourd'hui qu'indiquer aux bons littérateurs qui pourront s'occuper dorénavant de Pétrone , d'assez grandes difficultés , peut-être trop peu senties ou mal observées jusqu'à cette heure. Devois-je hasarder de vains efforts , d'inconsistantes conjectures , qui auroient abouti tout au plus à éblouir les yeux de quelques lecteurs , ou médiocrement instruits , ou peut-être prévenus en faveur d'un auteur qu'on a loué , même admiré quelquefois , mais (comme on dit) sur parole et sans un examen bien approfondi ?

N O U V E L L E S

E T

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES.

EXTRAIT de la séance publique de la Société de santé de la commune de Nancy , relative à la rentrée des cours publics , tenue le premier frimaire an 7.

LE citoyen *Lallemand* , président , professeur d'hygiène et de médecine légale , a ouvert la séance par un discours sur l'utilité de la correspondance médicale , pour maintenir la pureté des principes dans

l'art de guérir, et sur la méthode la plus avantageuse, la plus conforme à la marche et au progrès de l'esprit humain, à suivre dans son enseignement.

Il a également rendu compte des travaux entrepris par la société, pendant le cours de l'année dernière, notamment des observations sur la police et la surveillance médicale, sur la distribution des eaux minérales, sur un établissement de bienfaisance et d'utilité en faveur des pauvres, et sur l'épizootie des bêtes à cornes.

Le citoyen *Mandel*, professeur de thérapeutique et de pharmacie, a lu une dissertation sur le fer; il a exposé les différens états sous lesquels on le rencontre dans la Nature, ceux que l'art peut lui faire acquérir, les services que ce métal a rendus à raison de sa propriété magnétique, notamment la découverte de la boussole, le droit qu'il a de s'emparer de la foudre, et de la conduire dans le lieu qu'on lui a indiqué; il a démontré l'affinité de ce métal avec l'oxygène, cause de la facilité de son union avec les substances salines, de sa prompte oxydation par l'air et par l'eau, de sa dissolution dans ce dernier véhicule, dont il opère la décomposition.

Il a passé à l'action du fer sur l'économie animale: il a considéré les cures promptes qu'il détermine, les accidens qu'au contraire il occasionne chez certains individus, donné même à faible dose; ce qui l'a conduit à établir une question bien intéressante: si le fer, qui existe matériellement et

formellement dans nos humeurs, sur-tout dans le sang, ne pourroit pas être considéré, à raison de son augmentation ou de sa diminution naturelle, comme la cause d'un grand nombre de maladies; il a cité la chlorose, comme une de celles qui pourroient conduire à un résultat satisfaisant.

Il a exposé le système très-récent du docteur *Rollo*, qui prétend que l'oxygène en plus ou en moins dans le sang, est la cause de plusieurs maladies. Sans détruire ce principe, il a combattu l'application qu'en a faite l'auteur à certaines maladies, notamment celle citée, la chlorose; qu'il dit être déterminée par l'oxygène en moins, contre laquelle il conseille les oxydes métalliques comme propres à fournir de l'oxygène.

Le citoyen *Mandel* a établi que cette maladie se détruisoit par des médicamens aptes à enlever l'oxygène, loin d'en procurer; qu'elle se guérissoit par le fer, qui n'a subi d'autre préparation que la grande division de ses parties: d'où il a conclu que l'on ne pouvoit donner pour causes déterminantes, la désoxygénation, mais plutôt la *déferri-nation*.

Il a établi la nomenclature des différens cas médicaux dans lesquels on doit administrer le fer ou ses préparations; il a prescrit celles indiquées relativement à la nature et à l'état de chacun d'eux.

Il a ensuite examiné la question de savoir si l'aimant devoit être admis ou rejeté de la classe des moyens curatifs: il a établi les différens systèmes

des partisans et des antagonistes de ce minéral ; il a combattu par l'expérience, l'opinion de ces derniers, qui admettoient des substances délétères ; il a fait voir qu'il n'étoit rien moins que douteux, que le fer contenu dans le sang, quoiqu'en état d'oxyde, n'étoit pas attirable par l'aimant ; enfin il a conclu que, sans admettre toutes les merveilles qu'on lui attribue, et en rabattant des éloges qu'on lui a prodigués, ce minéral devoit être conservé au nombre des moyens curatifs.

Le citoyen *Salmon*, professeur de matière médicale, a donné connoissance de deux observations qui viennent à l'appui de cette dernière assertion.

Le citoyen *Willemet*, professeur de botanique, a lu des fragmens pour servir à l'histoire naturelle, médicale et littéraire de plusieurs lauriers. Il a rappelé combien le laurier commun étoit en vénération chez les anciens ; cet arbre précieux servoit dans toutes leurs cérémonies religieuses, faisoit partie de leurs mystères, étoit la récompense de la valeur, du mérite et de la vertu. Ses propriétés en médecine n'ont pas été oubliées. Dans le laurier-cerise (*prunus lauro cerasus*, L.), le citoyen *Willemet* a rapporté les expériences modernes, faites sur les effets de la force de son eau distillée ; il a également passé en revue les qualités et vertus du laurier-rose (*nerium oleander*, L.) ; du laurier alexandrin (*ruscus hypoglossum*, L.) ; et du laurier-tin (*viburnum tinus*, L.)(1).

(1) Tout le monde sait qu'aucune de ces dernières plantes

La séance a été terminée par le discours d'admission du citoyen *Bonfils*, chirurgien de seconde classe à l'hôpital militaire de Nancy, élève de l'école-pratique de Paris, et correspondant de la société, dans lequel, après avoir démontré l'utilité des sociétés de santé, il a rappelé les services importants que celle de Nancy a rendus depuis son établissement.

Découverte d'une comète.

LE 16 frimaire au soir, le citoyen Bouvard, astronome de l'observatoire, a découvert une comète dans la constellation d'Hercule; le lendemain à six heures et demie du matin, elle avoit 248 degrés et demi d'ascension droite, et 31 et demi de déclinaison boréale. Elle avoit avancé de 43 minutes par heure vers l'orient, et de 28 vers le midi. Elle est petite et difficile à voir. C'est la quatre-vingt-neuvième, suivant le catalogue qui est dans l'astronomie du citoyen Lalande.

ISABELLE SOMNAMBULE.

ISABELLE SOMNAMBULE, comédie en un acte, donnée il y a quelque temps sur le théâtre du Vaudeville, n'a pas eu un grand succès.

Cette comédie s'éloigne totalement du genre du

ne doit être confondue avec le laurier, et qu'elles n'appartiennent pas même à la même classe dans le système sexuel, ni à la même famille dans la méthode naturelle. A. L. M.

Vaudeville, et ressemble tout à fait aux *farces* et aux *parades* du théâtre du boulevard, qui ont toutes la même intrigue. Dans cette pièce, le beau *Léandre* a été refusé par *Isabelle*, que *Cassandre* son père lui avoit promise en mariage. On ignore la cause de ce refus ; mais bientôt *Isabelle* elle-même, qui est somnambule, se lève au milieu de la nuit, et écrit à *Léandre* une lettre dans laquelle elle lui apprend qu'elle ne sera jamais à lui, et qu'il ne saura jamais qu'elle le refuse, parce qu'elle est somnambule. Elle remet cette lettre à *Léandre* lui-même sans s'en douter, et lui, en amant délicat, ne s'effraye pas pour une pareille bagatelle, et l'épouse.

La citoyenne *Sara Lescaut* a joué supérieurement le rôle d'*Isabelle* et la scène difficile où elle est somnambule.

Cette pièce manque de ces couplets piquans qui font tout le mérite du Vaudeville.

ARLEQUIN tout seul.

Arlequin et *Gilles* ont fait un marché par lequel *Arlequin* s'engage à lui payer cinquante écus si, pendant vingt-quatre heures, il sort un seul instant de chez lui. *Gilles* au contraire doit lui payer les cinquante écus s'il reste pendant les vingt-quatre heures sans sortir. Le but de *Gilles* est de disposer *M. Cassandre* à lui donner sa fille pendant l'absence d'*Arlequin* : le but de celui-ci est de gagner cinquante écus, somme sans laquelle il ne

peut prétendre à la main de *Blanche*, fille de M. Cassandre, et dont il est amoureux.

Tel est le sujet de la petite pièce d'*Arlequin tout seul*, qui a obtenu au théâtre du Vaudeville le succès le plus complet. Les petites ruses qu'emploie Arlequin pour avoir avec sa maîtresse une correspondance malgré la distance qui les sépare et l'intérêt qui l'engage à ne pas sortir de chez lui sont le seul fonds de cette pièce, que le citoyen *Laporte* fait beaucoup valoir par son jeu piquant. Sa conversation télégraphique a beaucoup amusé, ainsi que la manière dont il transmet au spectateur une conversation entre Gilles et Cassandre, qu'il entend par dessus le mur. On ne peut rien ajouter sur cette pièce dont les détails amusent beaucoup à voir, mais n'auroient pas le même avantage à la lecture.

Elle est du citoyen Dupaty *tout seul*.

Séance publique de l'école anti-césarienne.

LE citoyen Jean - François Sacombe, de Carcassonne, médecin - accoucheur de la faculté de Montpellier, et professeur de médecine et de chirurgie des accouchemens au palais national des sciences et arts, membre de la société libre des sciences, belles-lettres et arts, séant audit palais, et se qualifiant de plus de *fondateur de l'école anti-césarienne*, fait à Paris une guerre à mort à l'*opération* connue dans l'art des accouchemens sous le nom de *césarienne*, et il a tenu sa qua-

trième séance publique de l'école anti-césarienne dans le temple des protestans (ci-devant l'église de Saint-Louis-du-Louvre), le 30 brumaire dernier. Les trois séances antérieures avoient eu lieu, la première, le 29 ventôse de l'an 6, dans la salle du cercle de l'harmonie, au Palais - Égalité; la seconde et la troisième dans la salle ci-devant des ducs et pairs, au palais national des sciences et arts; le 30 prairial de l'an 6 et le 5 vendémiaire de l'an 7. Déjà dans le programme de la première séance, le citoyen *Sacombe* cite fastueusement son septième ouvrage contre l'opération césarienne. Nous ignorons s'il en a publié depuis, et combien; mais nous avons assisté à sa quatrième séance, et bien qu'étrangers à la matière traitée par le citoyen *Sacombe*, et ne pouvant que dire très-humblement :

Non nostrum inter vos tantas componere lites,

nous pouvons rendre aux lecteurs du *Magasin encyclopédique* quelque compte de cette orageuse dispute.

- Le citoyen *Sacombe*, après une exposition très-succincte de la théorie de l'accouchement, ayant particulièrement pour objet de prouver que celui-ci est toujours possible par la voie naturelle, et sans autre moyen mécanique que la main, a tracé rapidement le tableau historique de l'opération césarienne depuis son origine jusqu'à ce jour. Il est faux, selon lui, que César, suivant l'assertion de Pline, ait été extrait du sein de sa mère morte ou vivante (1); et, de

(1) Voici le passage de Pline, hist. nat. l. 7, c. 9: *Auspiciatus,*

plein saut, le citoyen *Sacombe* a passé, du temps de la naissance de César, au commencement du seizième siècle, où Gaspar *Bauhin*, de Bâle, pratiqua ou dit avoir pratiqué l'opération césarienne avec succès. De ce premier fait jusqu'à celui du citoyen *Bacqua*, de Nantes, l'an 6 de la république française, le citoyen *Sacombe* ne voit qu'une série de soixante-quatre prestiges ou faux miracles, dont il a entrepris de démontrer l'imposture; mais il faudroit, à notre avis, établir un pyrrhonisme historique universel, si les allégations du citoyen *Sacombe*, pour infirmer la crédibilité des faits en question, ou du moins de quelques-uns de ces faits, étoient regardées comme probantes. Certes, ni Gaspar *Bauhin* ni le citoyen *Bacqua* ne sont des autorités aussi nulles, qu'il s'est efforcé de le faire croire. *Bauhin* jouissoit de son temps d'une très-grande réputation de savoir; et dans l'auditoire du citoyen *Sacombe* quelqu'un s'est levé pour établir que le citoyen *Bacqua* n'étoit nullement un homme obscur dans son état, qu'il y a fourni au contraire une carrière honorable. — Henri VIII fit accoucher, par l'opération césarienne, l'infortunée Jeanne de *Saimour*; mais, de bonne-foi, cela prouve-t-il que cette opération soit la fille du crime? — Dans le seizième siècle, *Guillemeau*, *Marchant*, *Kuard*, *Brunet* et *Charbonet*, chirurgiens distin-

ensceta parento, gignuntur (infantes), sicut Scipio Africanus prior natus, primusque Cæsarum, à cæso matris utero dictus. Comparez le *Novus Itinæ et eruditionis romanæ thesaurus* de J. M. Gesner, v. *Cæsar*.

gués , pratiquèrent cette opération sur cinq femmes , en présence de l'immortel restaurateur de la chirurgie française , *Ambroise Paré* , et l'on assure qu'aucune de ces femmes n'y survécut. Eclairés par l'expérience de ces praticiens , le collège de chirurgie et la faculté de médecine de Paris condamnèrent et proscrivirent , dans ce même siècle , l'opération funeste , et ce jugement , dit le citoyen *Sacombe* , a été confirmé depuis par les *Mauriceau* , les *Philippe Peu* , les *Clément* , les *Dionis* , les *Lamotte* , les *Heister* , les *Amand* , les *Paul Portal* , les *Ould* , les *Smellie* , les *Désault* , etc.

« La faculté de médecine de Paris et l'académie de chirurgie (est-il dit dans le programme de la deuxième séance) n'ont jamais voulu casser au dix-neuvième siècle » (Il nous semble qu'ici le citoyen *Sacombe* se blouse avec ses siècles , et qu'il a voulu dire le dix-huitième) « le jugement rendu au seizième , malgré l'intrigue et la cabale des *Lapeyronie* , des *Simon* , des *Saumain* , des *Deleurye* , des *Lauverjeat* et compagnie. » *Mauriceau* , à l'en croire , a imprimé une ineffaçable tache à sa mémoire , par sa conduite avec l'anglais *Chamberlayne*. Il étoit réservé à la France , a dit le citoyen *Sacombe* , de rétablir , dans le dix-huitième siècle , cette pratique meurtrière , et de déroger à ces lois qui , dans tous les temps , firent regarder la femme enceinte comme un objet sacré. Cette imputation ne nous a pas non plus paru juste ; car , sans contredit , l'opération césarienne se pratique encore aujourd'hui ailleurs qu'en France , et

nous la croyons même reçue dans toute l'Europe. Mais enfin le citoyen *Sacombe* a promis de *démâsquer les jongleurs césariens*, en dévoilant les motifs secrets qui les ont portés, tantôt à pratiquer, tantôt à feindre de pratiquer l'opération césarienne. On sent combien une pareille annonce doit appeler de contradictions et d'animosités : aussi n'a-t-il pas toujours été possible de comprimer leur essor dans la séance dont nous avons été témoins ; les interruptions en ont été plusieurs fois très-bruyantes et très-scandaleuses. Le citoyen *Sacombe* représentait qu'il n'auroit jamais fini de cette manière, et conjuroit ses interrupteurs de lui laisser le paisible usage de la parole, qu'il leur promettoit à leur tour. Il s'est ainsi, non sans peine, maintenu dans sa possession pendant trois heures ; mais alors il a allégué l'épuisement de ses moyens physiques pour lever la séance ; il a quitté la chaire et l'église, et nous avons entendu dire à beaucoup d'assistans, que s'en aller n'étoit pas répondre, et qu'on ne triomphe pas en se retirant avant que le combat soit véritablement engagé. — Un autre officier de santé, dont nous ignorons le nom, a pris la parole après lui ; mais il a dit que le citoyen *Sacombe* ayant parlé pendant trois heures, il en demandoit au moins une pour le réfuter. C'étoit beaucoup pour un auditoire fatigué ; d'ailleurs, on grelottoit de froid, on commençoit à avoir faim, puis le nouvel orateur ne brilloit pas par l'éloquence, et il a débute par des trivialités. Alors il s'est élevé du bruit ;

L'antagoniste des anti-césariens n'a pu continuer : on s'en est allé de tous les côtés, et

Le combat a fini faute de combattans.

Dieu, dit Salomon, a livré le monde aux disputes, et nous n'en voulons pas à sa providence de cet arrangement. Du choc des opinions jaillit la vérité. Cependant cette séance nous a fourni une nouvelle preuve de l'inutilité de tout ce qui s'appelle débats publics, thèses, colloques, controverses ; chacun y vient bien décidé à s'en retourner avec l'opinion qu'il apporte ; on s'époumonne, on s'anime en pure perte, et le scandale, bien plus que l'instruction, est le résultat commun et réciproque. Le citoyen *Sacombe* doit à la nature quelques avantages qui ne sont pas indifférens pour cette espèce de lutte : un physique agréable, un bel organe, une grande facilité de diction, une imperturbable présence d'esprit ; il se possède toujours et ne se décontenance jamais. Quand il a dit qu'il distinguoit les partisans de l'opération césarienne en deux grandes classes, en *trompeurs* et en *trompés* « — tranchons le mot (a-t-il ajouté), » en *dupes* et en *frippons*, » nous avons cru que l'église alloit s'écrouler sur ses fondemens. Au milieu des huées, des sifflets, des brouhahas, il étoit là comme le juste d'Horace :

Impavidum ferient ruinae.

Telle est la fatale impression de certains mots ! Ses adversaires s'étoient laissé dire, assez paisiblement depuis une heure, qu'ils étoient des *assas-*

sins ; mais ils n'ont pu digérer l'autre qualification. — De tout ce qu'a dit et imprimé le citoyen *Sacombe*, ce qui nous persuaderoit le plus, ce qui nous persuaderoit seul, ce seroit le succès bien avéré et soutenu de l'engagement qu'il prend d'accoucher avec la main toute femme qui lui sera présentée, pourvu que l'impossibilité physique de cet accouchement ait été préalablement déclarée et signée par trois hommes de l'art connus, et que la femme lui soit livrée trois mois avant le dernier terme de la grossesse.

Nous terminerons cet article par un fait que le citoyen *Sacombe* s'est empressé d'apprendre à son auditoire, et qu'on ne manquera pas d'interpréter diversement ; c'est que le citoyen *Sacombe* ayant envoyé à la société de médecine un paquet de quarante billets d'invitation à sa séance, celle-ci, ou plutôt son comité d'administration, a refusé de l'ouvrir et l'a renvoyé avec dédain.

P. H. M.

*Mort tragique et singulière du célèbre acteur
Palmer.*

LE célèbre acteur *Palmer*, du théâtre de Coventgarden à Londres, avoit joué depuis quelque temps à *Liverpool*. Abattu par la perte de son épouse et d'un fils chéri qu'il avoit éprouvée en peu de temps, il donna souvent des marques d'une douleur profonde qui résistoit à toutes les consolations

de ses amis; cependant il joua peu de temps après un de ses principaux rôles, le *jeune Wilding* dans le *Menteur*, avec beaucoup de vivacité et de comique.

Le 2 août de cette année 1798 il avoit à jouer le rôle difficile de l'*Etranger* dans la pièce de Kotzebue, intitulée *Menschenhass und Reue* (misanthropie et repentir.)

Dans les deux premiers actes Palmer ne montra aucune altération; mais dans le troisième il parut extrêmement affligé lorsqu'il entra sur la scène, et lorsqu'il fallut répondre au major (dans la pièce anglaise le *Baron Stainfort*) à la question qu'il lui fait sur la santé de ses enfans, la perte récente de son fils le saisit tellement, qu'il tomba par terre, poussa un grand soupir et expira sur le champ.

Le public crut d'abord que ce n'étoit qu'un coup de théâtre pour exprimer la force de ses sentimens; mais lorsqu'on vit l'emporter mort et tout roide, l'étonnement se changea en une frayeur générale. Tous les secours des médecins furent inutiles. On entendit les plaintes des femmes et de ses camarades. Enfin le directeur, M. Aikin, parut sur le théâtre; mais les larmes et les sanglots l'empêchèrent de proférer un seul mot. Un autre acteur, M. Inledon, essaya de faire le récit de ce qui s'étoit passé; mais il ne fut aussi en état que de proférer quelques mots. Les dernières paroles que Palmer prononça furent : *These is another and a better world!* (*Il y a encore un autre et meilleur monde!*) Elles seront gravées sur son monument sépulcral à Wal-

ton, où il a été enterré avec beaucoup de solennité.

Il est mort à l'âge de cinquante-sept ans.

Comme ses finances n'étoient pas dans le meilleur état, ses créanciers avoient assuré sa vie dans l'*assurance de Blackfriar* pour la somme de 2000 liv. sterling qu'ils sont maintenant obligés de payer. Il laisse une famille nombreuse et dépourvue de secours, et tout le monde le regrette comme un des premiers artistes. Il avoit commencé par les rôles de valet.

On se rappelle à cette occasion de plusieurs événemens semblables, de *Molière*, qui ressentit les premières atteintes de sa maladie mortelle sur le théâtre dans le rôle du Malade imaginaire ; de *Montfleuri*, qui mourut à la suite de la représentation violente du rôle d'Oreste dans l'*Andromaque* de Racine ; de *Bond*, qui joua le rôle de Lusignan dans *Zara* (*Zaïre*) avec tant de vivacité, que lorsque *Zara* adressa la parole au vieillard assis dans le fauteuil, il étoit mort et sans le moindre mouvement.

Lorsqu'on joua à Liverpool au profit des quatre enfans de Palmer, *Holman* prononça un prologue composé par le célèbre historien *Roscoë*, qui produisit une sensation générale ; il contenoit des passages très-pathétiques : il y avoit aussi fait entrer les dernières paroles de Palmer que nous avons citées.

On applaudit sur-tout aux vers suivans qui terminoient ce prologue :

• *Not all that breathes in Mornings genial dew*

• *Revives the parent plant where once it grew ;*

• *Ye*

- » *Yet may those dews , with timely nurturè , aid*
 » *The infant flowr ets drooping in the shade ,*
 » *Whilst memory of tried worth and manners mild*
 » *A fathers virtues shall protect his child. »*

Lady *Derby*, qui jouoit autrefois sur le même théâtre avec *Palmer*, donna à elle seule, pour cette représentation, 50 liv. sterling.

La représentation qui a été donnée au profit de la famille de *Palmer*, au théâtre de l'opéra à Londres, a rapporté 700 liv. sterling.

Le frère de *Palmer* voulut prononcer aux spectateurs un discours fait par *Colman*; mais les larmes et les sanglots étouffèrent sa voix; le public en fut plus vivement touché que des paroles les plus éloquentes, et ce tendre frère fut couvert d'applaudissemens.

Peu de temps après la mort de *Palmer*, la principale actrice du théâtre de Liverpool, miss *Goddard*, lorsqu'elle joua le spectre du château dans la pièce de ce nom de *Lewis (the Castle-Spectre)* fut atteinte par les flammes qui sortoient de la trappe où elle dispa-roissoit, et qui devoient indiquer la fuite du spectre. On eut beaucoup de peine à la sauver; et malgré la promptitude des secours, on ne put empêcher qu'elle ne se brûlât considérablement.

*Ouvrages français défendus à Vienne en
 juillet 1798.*

L'ART de voir dans les Beaux-Arts, traduit de
 Tome IV. L 1

l'italien de Milizia , suivi des institutions propres à les faire fleurir en France , et d'un état des objets d'art dont les Musées ont été enrichis par la guerre de la liberté; par le général Pomereuil. Paris, an 6, in-8°.

Biographies des suicides, par Spiess, traduites de l'allemand par J. H. Pott, tomes I et II. Lausanne, 1798, in-8°.

Contes et nouvelles imités des anciens, par l'auteur de la nouvelle traduction de Tibulle. Tours, an 4, in-8°.

La Décade philosophique, littéraire et politique, numéros 21 et 22, an 6.

Explication des songes et visions nocturnes. Troyes, 1791, in-12.

Mémoire historique et politique sur les vrais intérêts de la France et de l'ordre de Malte, précédé d'une lettre ; par L. Villebrune. Paris, an 5, in-8°.

Mémoires sur la révolution française, par le marquis de Bouillé, 2 tomes. Londres, 1797, in-8°.

Mémoires turcs, avec l'histoire galante de leur séjour en France, par un auteur turc, tomes I et II. Paris, 1796, in-12.

Le Moine, comédie, par Cammaille Aubin. Paris, an 6, in-8°.

L'Oncle Valet, Opéra.

LES auteurs du *Prisonnier*, les citoyens Duval et Dellamaria, viennent de donner au théâtre Favart un ouvrage qui est digne de ses auteurs, et

qu'on a justement applaudi ; il est intitulé *l'Oncle valet*, et voici quelle en est l'intrigue. *Dolban*, marin fort riche, revient des îles, et avant de se faire connoître à ses deux neveux, *Dumont* et *Florvel*, il veut éprouver leur caractère : celui qu'il trouvera le plus digne de son estime aura la main d'*Elise* sa pupille. Il se fait passer pour *Picard*, valet-de-chambre de *Dolban*, qu'il dit s'être arrêté pour quelque temps à l'Orient. Sous ce déguisement il découvre bientôt que *Dumont*, qui passe pour un philosophe, n'est qu'un hypocrite, et que *Florvel* au contraire est un jeune étourdi criblé de dettes, mais assez honnête pour rejeter les mauvais conseils du faux *Picard*.

Dumont, pour mettre le comble à sa perfidie, cherche quelqu'un qui, se donnant pour l'oncle de *Florvel*, lui enjoigne de retourner à Paris ou de se rendre à l'armée. *Picard* se charge du personnage de l'oncle ; mais *Elise*, qui a tout entendu, avertit *Florvel* de ce projet ; ensorte que quand l'oncle se présente sous son vrai nom, les amans s'obstinent à ne reconnoître en lui que *Picard*. Cependant il parvient à se faire connoître ; et *Dumont*, qui arrive, est tout étonné de voir *Picard* accorder à *Florvel* la main d'*Elise*.

Cette pièce a été jouée avec le plus grand ensemble : le citoyen *Chenard* dans le rôle de l'Oncle valet, et la citoyenne *Saint-Aubin* dans le rôle d'*Elise*, ont été justement applaudis.

*Théâtre de la Marcgrave d'Anspach. Pièce
jouée par elle.*

LA ci-devant Lady *Craven* (1), aujourd'hui épouse du Marcgrave d'Anspach, a donné au commencement du mois de juin 1798 (milieu de prairial) deux représentations des *Voleurs*, de Schiller, sur son beau théâtre particulier de Brandenbourghouse. C'est la traduction anglaise de cette pièce, corrigée par cette princesse elle-même, qui a servi de base. Il y avoit autant de spectateurs que la maison pouvoit en contenir. Tout le monde a été ravi de la beauté de la pièce et de la supériorité des acteurs. La Marcgrave a joué le rôle d'*Amalie* avec une expression admirable (*with taste, pathos and classical propriety*). Elle a prononcé pour la clôture un épilogue plein d'esprit et de finesse, de sa propre composition. Son frère, *K. Craven*, a joué le rôle de *Charles Moor* avec beaucoup de succès. A la seconde représentation donnée aux instances réitérées de beaucoup de personnes distinguées, on a aussi joué la comédie *All in good humour*, tout en bonne humeur.

Parmi les décorations précieuses faites pour cette représentation, on a remarqué sur-tout un soleil couchant vu sur les bords du Danube, et une scène de clair-de-lune dans les bois de la Bohême, qu'on étoit

(1) Lady Craven est auteur d'un *Voyage en Crimée*, traduit en français, et qui se vend chez Maradan, libraire, rue du Cimetière Saint-André-des-Arts.

parvenu à imiter supérieurement bien par les transparents et d'autres moyens d'optique.

On s'étoit proposé de donner encore sur le même théâtre, pendant l'été passé, *la Conjuraton de Fiesco*, de Schiller.

On s'est aussi occupé d'agrandir considérablement le théâtre, et de l'arranger de manière qu'en ôtant le fond on puisse ménager des points de vue éloignés.

Cours de langues orientales.

Les cours de l'école spéciale des langues orientales vivantes, et d'une utilité reconnue pour la politique et le commerce, ont recommencé le 21 frimaire an 7, à la bibliothèque nationale.

C O U R S D E P E R S A N .

Le citoyen *Langlès*, membre de l'Institut, et professeur de persan, donnera ses leçons, les duodi, les quartidi, sextidi et nonodi, de six à huit heures du soir.

C O U R S D ' A R A B E .

Une grave indisposition du professeur retarde l'ouverture de ce cours, qui sera annoncé.

C O U R S D E T U R C .

Le citoyen *Ambroise*, en l'absence du citoyen *Venture*, professera le turc les primidi, tidi, quartidi et septidi, de quatre heures et demie à six et demie du soir.

COURS D'ARMÉNIEN.

Les mêmes jours, de six et demie à huit et demie, N. *Curbied*, Arménien de nation, donnera des leçons de sa langue naturelle.

Nota. C'est probablement par inadvertance que l'on a annoncé un *cours de persan* au collège de France. Cette langue n'y est plus enseignée depuis que j'ai transporté mon cours à l'école spéciale des langues orientales vivantes près la bibliothèque nationale.

LANGLÈS.

Sur l'édition stéréotype de Virgile.

Quelques personnes qui s'intéressent sincèrement aux progrès des lettres et des arts, m'ayant fait part d'une annonce dans votre journal, tom. IV de l'édition stéréotype de Virgile, format in-18, où l'on avoit remarqué quelques fautes, je me suis empressé de me le procurer pour en profiter en les corrigeant aussitôt dans la nouvelle réimpression qui s'en fait en ce moment. J'ai vu en effet qu'on m'y indiquoit deux fautes qu'on dit essentielles et graves, l'une est page 36, livre II des Géorgiques.

Teque sibi generum Thetis emat omnibus undis.

Le citoyen qui a fait l'article prétend qu'il falloit Thetys avec deux points sur l'y ; mais, outre que la manière dont j'ai écrit le mot est autorisée par de bonnes éditions, aucune ne l'écrit en effet comme

le citoyen voudroit qu'il le fût : car il n'existe même pas dans l'imprimerie , ni dans la fonderie , d'y surmonté de deux points ; et cela n'étoit pas nécessaire pour montrer que Virgile avoit fait longue , dans ce vers , la dernière syllabe de ce mot. Le poète offre fréquemment l'exemple de semblables licences.

Le critique dit : *Cela n'est indifférent ni pour la chose , ni pour le mètre. Iéthys étoit l'épouse de Neptune et la mère des nymphes : son nom est composé de deux syllabes longues , et forme ainsi un spondée.* Virgile cependant n'en forme pas toujours un spondée ; car c'est bien encore l'épouse de Neptune dont il s'agit dans cet autre vers de Virgile , ecl. 4 , v. 32.

Quæ tentare Thetin ratibus..... ;

et alors Virgile fait la première syllabe brève.

La seconde faute qu'on a cru remarquer est page 47 , livre IV de l'édition stéréotype : on dit qu'il faut évidemment *densat* au lieu de *denset* , et que Brunck n'a point cette faute. J'avois marqué dans l'avertissement , que je priois de ne point prendre pour fautes des leçons adoptées par les meilleures éditions , qui diffèrent de celles suivies dans la plupart des éditions de classe. Celle-ci est du nombre ; mais il falloit que l'envie d'être utile en trouvant une faute , ou l'habitude de voir *densat* , fût bien grande pour qu'on s'imaginât le voir encore dans Brunck , tandis que son édition in-4^o. et celle in-8^o. portent toutes deux manifestement *denset*. D'ail-

leurs presque tous les éditeurs ont adopté cette leçon ; et il suffisoit d'ouvrir le premier dictionnaire pour s'assurer que l'on disoit également *densere*, *denseo*, ou *densare*, *denso*.

J'aurois désiré que l'on m'eût fait connoître de véritables fautes, le mérite inappréciable de nos éditions stéréotypes, auxquelles tous les gens de lettres s'intéressent, étant de pouvoir toujours les corriger d'une manière fixe et invariable, avec la certitude de n'en point commettre de nouvelles.

Je suis loin de penser que chaque première édition d'un ouvrage de la collection stéréotype soit dès l'abord exempte de fautes, sur-tout lorsque nous nous proposons d'en donner un si grand nombre de volumes dans la même année ; mais je puis assurer qu'elles seront du moins toutes des plus correctes, dès l'abord, et qu'elles le deviendront davantage de mois en mois, d'année en année, jusqu'à ce qu'elles aient enfin atteint le dernier degré dont seules elles sont susceptibles.

Je vous prie, citoyen, de vouloir bien insérer cette lettre dans votre journal. Je n'abuserai point de cette condescendance de votre part, me contentant uniquement dans la suite, de profiter des critiques qui me seront faites, toutes les fois qu'elles se trouveront fondées.

Salut et fraternité,

P. DIDOT, l'aîné,

DISTRIBUTIONS des Prix du Conservatoire de Musique.

La distribution des prix accordés aux élèves du conservatoire de musique a eu lieu le 14 frimaire, dans la salle du théâtre de la République et des Arts. Ces prix sont le résultat du travail et du cours d'étude de l'an 6. Les élèves sont jugés par un jury nommé par le ministre de l'intérieur. Celui de l'an 6 étoit composé des citoyens Berton, Blasius (Pierre), Braun, Chérubini, Duvernoy (Frédéric), Gossec, Hugot, Ladurner, Lays, Lefèvre (Xavier), Levasseur, Martini, Ozi, Richer, Sallantin.

Les prix sont, ou des partitions, ou des instrumens, suivant le genre d'étude de l'élève. Ils sont délivrés par le ministre de l'intérieur, en présence de l'Institut national, des savans étrangers, du département de la Seine, du bureau central, des présidens des douze administrations municipales, et des commissaires du pouvoir exécutif, des états-majors de la dix-septième division militaire et de la place de Paris; enfin, du commissaire chargé de l'organisation du Conservatoire de musique.

Les prix ont été obtenus; savoir :

ACCOMPAGNEMENT. — Premier prix : Jean-François Braun, du département de la Seine. — Second prix : Thérèse Villeneuve, du département de la Seine.

CHANT. — (il n'y a pas eu de premier prix). — Second prix : Georgette Boëly, du département de

Seine et Oise ; Thérèse *Desmare* , du département de la Seine ; Clotilde *Romain* , même département ; Aimée-Jeanne *Philippon* , même département.

HAUTOIS. — Premier prix : Henri-Noël *Gilles* , du département de la Seine. — Second prix

COR. — Premier prix : Joseph *Lambert* , du département de la Moselle. — Second prix : Pierre-François *Colin* , du département de Seine et Oise.

BASSON. — Premier prix : Jean *Judas* , du département de l'Ain. — Second prix

FLUTE. — Premier prix : Antoine *Grandjean* , du département de la Seine. — Second prix : Alexandre *Moudru* , du département de la Haute-Vienne ; Joseph *Guillou* , du département de la Seine ; Jean-Baptiste *Lépine* , même département.

CLARINETTE. — Premier prix : Isaac *Franco* , du département de la Gironde. — Second prix : Pierre *Petit* , du département de la Seine.

VIOLON. — Premier prix : Jean *Verdiguier* , du département de la Seine. — Second prix : Luc *Guéné* , né à Cadix ; Marcel *Duret* , du département de Seine et Oise.

VIOLONCELLE. — Premier prix : Emmanuël *Guérin* , du département de Seine et Oise. — Second prix

PIANO. — Premier prix : Louis *Pradère* , du département de la Seine. — Second prix : Jean *Mé-*

raud, du département du Puy-de-Dôme ; Jean-François *Braun*, du département de la Seine.

ACCESSIT (1). — Césarine *Davin*, du département de la Seine ; Marie *Bereytter*, du département de Rhône et Loire ; Philibert *Samson* ; Victor *Simon* ; Amélie *Saint-Hubert* ; Marie *Corbin* ; René *Bénard*, tous du département de la Seine.

L'assemblée étoit nombreuse et brillante. L'ouverture s'est faite par le fameux et superbe morceau : *Allons enfans de la patrie*, etc. que l'on a vivement applaudi. Après l'exécution à grand orchestre, de l'ouverture de *l'Hôtellerie portugaise*, on a entendu successivement des *Solo* en différens genres, exécutés par les jeunes élèves destinés à être couronnés. Tous ont mérité et obtenu beaucoup d'applaudissemens. Ce spectacle avoit véritablement un genre d'intérêt que les autres ne peuvent inspirer. On voyoit avec un plaisir mêlé d'attendrissement, l'extrême jeunesse et la naissance des talens se produire pour la première fois. Tous, nourris dans les meilleurs principes, exécutoient des morceaux difficiles : on pouvoit remarquer dans l'exécution les effets de la timidité, de la foiblesse de l'âge et de l'inexpérience ; mais aussi tous, par cela même, attachoient d'autant plus l'attention ; et s'ils ne donnoient pas entièrement ce que les maîtres eussent pu donner, il est certain qu'ils en dédommageoient amplement par

(1) Les accessit sont spécialement affectés à la partie du solfège, et consistent en ouvrages élémentaires.

plus de graces. Le spectateur d'ailleurs supposoit que chacun de ces jeunes élèves avoit , pour témoin de sa gloire , sa famille réunie ; ils jouissoient en conséquence ensemble du talent de l'élève , de ses sensations neuves , au bruit des applaudissemens et de la joie de sa famille.

Le ministre de l'intérieur a prononcé un discours analogue à la circonstance ; il a été tel qu'on l'attendoit de l'auteur estimé d'un grand nombre de productions littéraires , et vivement et universellement applaudi.

Le hasard a procuré aux spectateurs un autre genre de plaisir auquel il ne devoit pas s'attendre. Les jeunes élèves ayant aperçu derrière eux , un vieillard qui modestement , se tenoit debout et caché , l'ont forcé d'entrer dans leur enceinte : on a reconnu le célèbre *Piccini* , auteur des opéra de *Roland* , *Atis* , *Didon* , etc. Ce savant compositeur a été couvert d'applaudissemens.

Le Nouveau Magasin des Modernes , au Vaudeville.

On a donné au théâtre du Vaudeville , le 18 frimaire , avec le plus grand succès , une pièce épisodique intitulée *Le Nouveau Magasin des Modernes*.

Mercure , chassé du ciel , est l'entrepreneur de ce nouveau Magasin , et la déesse de la mode lui amène des pratiques. Viennent alternativement un auteur de pantomimes , qui se donne pour un *muet*.

du sérail d'Apollon ; un parvenu , dont l'ignorance est telle qu'en voyant les noms d'auteurs célèbres , tels que *Voiture* , *Perse* , *Descartes* , etc. il trouve ridicule qu'on mêle ensemble des choses aussi disparates , que *des cartes* , *des étoffes et des équipages*. Un entrepreneur de fêtes et un directeur de jeux se succèdent , et viennent prier *Mercur*e d'honorer de sa présence leur maison , afin d'y amener la foule.

Enfin *Mercur*e évoque , du fond des enfers , l'ombre de Pannard , qui , soixante ans auparavant , avoit fait un *Magasin des Modernes* , et cette scène , qui est une des plus saillantes , termine la pièce. En général elle est très-bien écrite , les couplets en sont fins et soignés , et les idées neuves et piquantes. Cependant nous avons cru y remarquer , pour le fond , quelque ressemblance avec un Vaudeville donné avec succès , il y a peu de temps , sur l'un des théâtres du boulevard.

Cet ouvrage est intitulé *Le Marchand de Rides*. La scène de l'auteur semble faite absolument sur le même plan : il y a de même un petit-maître parvenu ; et au lieu d'un entrepreneur , c'est un faiseur de ballons qui a aussi un jardin , dans lequel on entre en payant *pour le voir voler* ; mais les détails n'ont rien de commun.

D'ailleurs , *Le Nouveau Magasin des Modernes* ne peut qu'ajouter à la réputation des citoyens *Deschamps* et *Déprés* ses auteurs.

Mort de BACHE, neveu de FRANKLIN.

BACHE, neveu de Franklin, est mort de la maladie épidémique qui afflige les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale ; il étoit rédacteur d'un journal intitulé l'*Aurora* ; il avoit hérité d'une partie importante des manuscrits de Franklin.

Institut de Gènes.

L'INSTITUT national de la république ligurienne a été installé le 14 brumaire an 7, par le directoire de cette république : il est composé de soixante-douze membres, dont trente-six résidens, et trente-six associés et habitant la république. Ils forment deux classes qui se subdivisent chacune en trois sections.

La première classe est celle des sciences mathématiques et physiques, dont les trois sections sont :

- 1°. Agriculture, commerce et manufacture ;
- 2°. Science nautique, mathématique, physique et histoire naturelle ;
- 3°. Chymie, botanique, anatomie, médecine et chirurgie.

La seconde classe embrasse la philosophie, la littérature et les beaux arts ; elle a les sections suivantes :

- 1°. Art de raisonner, et analyse des opérations de l'entendement, grammaire, éloquence et poésie ;
- 2°. Sciences politiques, histoire et antiquités ;
- 3°. Art du dessin.

A la séance d'ouverture, après la proclamation des membres de l'Institut, le ministre de l'intérieur prononça un discours sur l'importance de leurs fonctions, et sur les avantages qu'ils doivent procurer à leur pays.

Rentrée du collège de France.

LA rentrée publique du collège de France a eu lieu le 29 brumaire dernier. Plusieurs professeurs y ont fait des lectures intéressantes. Le citoyen *Cousin* a lu un Mémoire sur la bienfaisance; le citoyen *Cournand*, un morceau de son poëme des âges. Le ministre de l'intérieur a assisté à cette séance.

Belle expérience de Cavendish sur l'attraction.

Cavendish vient de faire une belle expérience pour rendre sensible l'attraction des corps: il a fait construire une grande cage de verre, dans laquelle se trouve une balance de torsion, telle que celle du C. Coulomb pour mesurer l'électricité. Le bras de la balance a huit pieds de longueur; il porte à chacune de ses extrémités un petit globe métallique de fer ou de cuivre.

On approche de ces globes deux boules de plomb d'un pied de diamètre, et posées de manière qu'elles agissent dans le même sens; alors les mouvemens de la balance sont très-forts.

Ces mouvemens n'ont pu être ni l'effet de la chaleur, ni celui de l'électricité, ni celui d'aucun

courant; ils n'ont pu être produits que par l'attraction mutuelle.

Les résultats de cette expérience ont été si exacts, qu'on a pu en faire une application rigoureuse par le calcul, à la densité de la terre : on a trouvé que cette densité, comparée à l'eau, étoit comme $5 \frac{5}{6}$ est à 1, par conséquent plus grande que celle qu'on suppose ordinairement; savoir, comme 4 est à 1.

Les Noms Supposés, Opéra.

L'OPÉRA donné au théâtre Faydeau sous le titre des *Noms Supposés*, n'a pas été accueilli favorablement. Il offre une intrigue fort embrouillée, des déguisemens et des quiproquos usés et peu comiques : la musique seule l'a un peu soutenu. L'auteur y a fait quelques changemens, et la seconde représentation a été un peu plus favorablement écoutée.

Le Voyage Interrompu, Comédie.

LA nouvelle comédie du citoyen *Picard* a obtenu, au théâtre de l'Odéon, un succès complet; elle est intitulée *Le Voyage Interrompu* : elle offre un comique naturel, beaucoup de gaieté et point de trivial; voici quel est le sujet.

Deux jeunes artistes gagnent un terme à la loterie, dont ils destinent le produit à faire un long voyage pour leur instruction; mais à peine sont ils à Montargis, que l'un d'eux devient éperduement amoureux

amoureux de la fille d'une madame *Dercourt*, provinciale romanesque.

Cette madame *Dercourt* a promis sa fille à un élégant de *Moulins*, qu'elle ne connoit pas : le plus gai des deux amis conçoit et exécute le projet d'éconduire le rival, et de faire consentir la mère à l'union de sa fille avec *Dorlis*. Pour réussir, il commence par envoyer l'élégant de *Moulins* à trois quarts de lieue, en lui donnant une fausse adresse de la maison de madame *Dercourt*; ensuite il s'introduit chez elle sous le faux nom de *Lamortillière*, passe pour le prétendu, feint de reconnoître *Dorlis* pour un ami qui lui a sauvé la vie, en arrache l'aveu de son amour, et maniant adroitement la romanesque sensibilité de madame *Dercourt*, cède généreusement à son ami la main de son amante. Tout est prêt à se conclure mais le notaire qui devoit dresser le contrat ne sauroit venir : on appelle un petit notaire qui se trouve plus voisin; mais c'est un bavard éternel qui, au lieu de servir les amans, les contrarie et les importune par son babil.

Enfin, tout le monde arrive chez le premier notaire qui ne peut sortir, parce que sa femme est en couche; mais par malheur le véritable *Lamortillière*, trompé par une fausse adresse, s'y est rendu croyant aller chez sa belle-mère. Il entend parler d'une femme en couche, mariée secrètement; soupçonne que c'est sa prétendue et qu'on a voulu le tromper. Le faux *Lamortillière* embrouille de son mieux les explications; ce qui en résulte, c'est

que le véritable Lamortillière est congédié, et que Dorlis épouse mademoiselle Dercourt.

Cette espèce d'imbroglio est dans le genre des comédies de Dancour : il y a un peu d'in vraisemblance, mais des caractères plaisans et des situations comiques. L'ouvrage a fait plaisir.

Æ G Y P T E.

Caire, palais de l'Institut, 26 therm. an 6.

Je me conforme aux mœurs des Turcs. Nous portons tous des moustaches, parce que le menton nu est le signe de l'esclave, et que, malgré que nous soyons les maîtres, la force des préjugés persuade aux Turcs que les Français à menton sans moustache sont esclaves des autres.

J'arrive de l'Institut du Caire. Deux palais de Beys et deux autres maisons de riches particuliers, toutes contiguës, logeront tous les savans et artistes. Ces maisons nous fournissent peut-être plus de commodités et au moins autant de magnificence qu'on en trouve au Louvre. Un jardin immense, dont la superficie équivaut à peu près à trente-cinq arpens de France, bien planté, avec nombre de terrasses élevées, où jamais l'eau du Nil, dans les inondations, ne parvient, est destiné à la culture et à la botanique.

La salle d'assemblée est déjà décorée des plus riches meubles français trouvés chez les Mamelouks : dans le nombre on distingue l'une des plus grandes et des plus belles pendules de Berthout, un vase du Japon d'un très-grand volume.

Je suis occupé à rassembler tous les animaux cu-

rieux qu'on m'indique exister dans les maisons des Mamelouks.

Notre volière est déjà toute faite : bientôt nous serons, sous ces rapports, mieux établis que dans le jardin des plantes : nous aurons du moins un définitif; mais ce qui fait sur-tout l'ambition des membres de l'Institut, c'est de vous envoyer le premier volume de nos Mémoires avant que celui de l'Institut de France ait paru. Nous travaillons pour y réussir avec constance. Vous trouverez de moi deux Mémoires dont j'espère que vous serez satisfait.

Je voudrais, mon bon ami, vous donner quelques détails sur tout ce que j'ai déjà observé en ce pays; mais il s'est passé trop d'événemens et je vois trop de choses d'un très grand intérêt pour le philosophe observateur, qu'en vérité je ne sais que vous dire et par où commencer. Je vous parlerai seulement d'un déjeûner et d'un dîner que j'ai faits. Ils peignent les mœurs des Égyptiens.

Le général Menou commandoit provisoirement la province de Rosette: il a voulu la parcourir; et comme il n'y a nulle part d'auberges, et que d'ailleurs on le prévint que l'usage, pour le commandant, étoit d'accepter le dîner d'un chef ou commandant de canton, le général Menou se conforma à cet usage. Nous l'avons accompagné au nombre de quinze, et nous avions une escorte de vingt soldats. On nous servit sur le carreau, recouvert pourtant de paillasses et de tapis, quatre-vingt-seize plats se touchant tous, et disposés en ellipse. On nous traitoit grandement; cependant nous n'avions pas un repas

à plusieurs services, mais, ce qui y équivalait, à plusieurs étages. Les pièces d'un grand volume étoient dans des plats proportionnés. Tous ces plats occupoient la région la plus inférieure; ces plats étoient d'étain et de forme circulaire, comme en France. Trois plats rapprochés laissoient au centre un vide; ce vide étoit effacé par un plat plus petit qui le recouvroit entièrement. Ce sont ceux qui renferment les friandises, et qui sont faits par les propres femmes des Égyptiens. On se jette d'abord dessus pour s'en débarrasser et arriver au rang inférieur. Les plats de friandise étoient sept ou huit espèces de fromages, de la melleuse cuite avec de l'amidon, des fricassées de riz et de mouton cuits avec des raisins, des pruneaux, des figues de sycomore, des grenades, etc.

Les plats de résistance étoient des poules au riz ou arrangées d'autres façons, etc. L'ellipse formant l'ensemble du service étoit bordée d'un demi-pied cube de pains de douze espèces et de formes différentes; il se trouvoit des galettes plates, des galettes épaisses, des crêpes, du pain elliptique, circulaire, des flûtes grandes et petites, etc.

Le cheik nous a invités à nous accroupir autour, et bientôt nous avons vu les Turcs de la compagnie mettre leurs mains dans tous les plats, prendre avec la paume les liquides, avec les doigts les solides, et porter à la bouche. Nous avons été forcés d'en faire autant, n'ayant ni fourchette ni cuillier.

Le dîner que nous avons pris dans un village voisin ne différoit de notre déjeuner, que par l'absence du laitage et par un moindre nombre de pains d'es-

pièces différentes. Les plats nouveaux étoient, 1^o. un mouton entier au milieu ; 2^o. différentes autres viandes autour, ou rôties ou fricassées d'une manière assez bizarre. Le domestique le plus important traverse le service, au moyen d'un chemin qu'il se pratique en enlevant des plats. Lorsqu'il s'agit de découper le mouton, il le dépèce avec ses mains et son couteau, ou casse, ou déchire, sans trop y prendre garde, et en distribue à chacun.

Le cheik qui nous donnoit à déjeuner avoit un fils de 34 ans, riche fermier, le plus considérable du village après son père. Nous avons voulu déjeuner avec cet homme et son fils. Nous avons d'abord invité l'enfant à se mettre à table ; il a rougi comme si on lui proposoit un crime. Son père nous a dit que son enfant ne se résoudroit jamais à s'asseoir devant son grand-père assis, et sur-tout à manger devant lui ; que le profond respect qu'il avoit pour son grand-père lui en faisoit une loi. On a invité à son tour le fils de s'asseoir ; il a fait pour son compte les mêmes observations, avec un recueillement religieux qui nous a surpris. Le général Menou a supplié le grand-père d'ordonner à ses enfans et petits-enfans de prendre part au festin ; et après avoir hésité il l'a accordé, en ajoutant que c'étoit contre l'usage, mais que cela faisoit plaisir à son cœur de paternel. Les enfans ont obéi, mais ils ont eu un air de recueillement et de timidité pendant le peu de temps qu'ils ont mangé. Ils se sont hâtés de le faire, et se sont promptement re-

tirés, suivant l'usage du pays, qui prescrit à ceux qui n'ont plus d'appétit de s'en aller.

Après que le général Menou et sa compagnie eurent pris le repas, les vingt soldats vinrent à leur tour se nourrir de ce que nous avions laissé ; la première compagnie et la deuxième, composées de gaillards de bon appétit, virent manger les deux tiers, au plus, de ce qui étoit servi ; alors tous les pauvres du village furent introduits ; ils se nourrirent de ce qui restoit ; ils vuidèrent entièrement les plats, qu'ils se disputoient et s'arrachotent d'une manière très-plaisante.

Nos cheiks n'ont été si libéraux, que parce que la loi du pays les autorise, lorsque le commandant en chef fait sa tournée et prend repas, de se rembourser de tous ses frais par un impôt qu'ils prélèvent sur-le-champ ; et comme c'est le village qui traite, le village prend part à la fête et se nourrit de ce qui reste de la table du seigneur. De là il arrive que ceux qui payent ne participent pourtant point à la fête : les pauvres en tout pays ne payent point d'impôt, et les gens un peu aisés dédaignent, par orgueil, d'aller manger des restes.

Je vous donnerois bien, mon bon ami, d'autres détails de cette espèce, si je savois qu'ils dussent vous parvenir. Mais je suis au contraire assuré d'avance que vous ne recevrez pas ma lettre : de là la négligence de mon style et le peu d'encouragement que j'ai à vous entretenir.

Au total, les *Ægyptiens* des campagnes sont ex-

cessivement misérables, mais à un point que l'imagination ne peut concevoir. Croiriez-vous que le plus grand nombre des villages sont presque entièrement composés de huttes de terre qui n'ont pas trois pieds d'élévation ; que l'ouverture par où ces malheureuses créatures pénètrent dans leur tanière, est un trou circulaire d'un pied et demi de diamètre, et que ce trou reste toujours ouvert. Qu'il n'y a de superficie que de quoi coucher le mari, la femme et quatre enfans, tous rapprochés, et que pour se glisser dans leur réduit ils se mettent à plat ventre. Une élévation en terre, sur quoi ils cuisent le pain, remplit le tiers du logis ; deux pierres pour broyer le blé, une cafetière pour faire du café et un sac qui renferme du tabac ; tels sont tous les meubles des pauvres paysans. Jamais ils ne mangent de viande ; mais tous prennent du café le matin. Les Turcs ne peuvent se passer de café et de tabac. Hors cela, ils ne paroissent connoître aucun besoin. Ils prennent le café sans sucre et avec le marc ; plus celui-ci est abondant ; et plus aussi ils trouvent de goût au café.

Je vous le répète : faites-moi parvenir tous les bulletins de la société philomatique, publiés depuis mon départ. Envoyez-moi, et à diverses reprises, six fois cette collection, afin de me mettre dans le cas d'en recevoir au moins une. Nous sommes plusieurs ici qui recevons le *Magasin encyclopédique*. Il faudroit envoyer un exemplaire un jour pour Dolomieu, une autrefois un exemplaire pour moi, afin d'écarter la privation par le pillage des Anglais.

Si vous pouviez faire organiser un service, de manière à nous faire parvenir les journaux scientifiques par la voie des bâtimens neutres, vous rendriez service à notre Institut.

Mille tendres amitiés.

G.....

Institut du Caire.

LES savans qui accompagnent Buonaparte dans son expédition ont formé au Caire un Institut national, composé de quatre classes, dont chacune est de douze membres. Les jours où il tient ses assemblées sont le premier et le 6 de chaque décade.

Voici les noms des membres de chaque classe.

PREMIÈRE CLASSE DE MATHÉMATIQUE.

Andréossy, Buonaparte, Costaz, Fourier, Girard, Lepère, Leroi, Malus, Monge, Nouette, Quesnot, Say.

SECONDE CLASSE DE LA PHYSIQUE.

Beauchamp, Bertholet, Champi, Conté, Delisle, Descostils, Desgenettes, Dolomieu, Dubois, Geoffroy, Savigny; *une place est vacante.*

TROISIÈME CLASSE D'ÉCONOMIE POLITIQUE.

Caffarelli - Dufalga, Gloutier, Poussielgue, Sulowsky, Sucey, Tallien; *six places sont vacantes.*

QUATRIÈME CLASSE DE LITTÉRATURE ET DES ARTS.

Denon, Dutertre, Nory, Parceval, Redouté,

Riegel, Venture, Raphaël (prêtre grec); les quatre autres places sont vacantes.

Le 6 fructidor an 6, à sept heures du matin, l'Institut d'Ægypte a tenu sa première séance, présidée par Buonaparte. On a procédé de suite à la formation du bureau. On a nommé le citoyen *Monge* président; *Buonaparte*, vice-président, et *Fourier*, secrétaire-perpétuel: ce dernier, qui se trouvoit alors à Rosette, a été remplacé provisoirement par le citoyen *Costaz*.

Dans cette première séance, Buonaparte fit les propositions suivantes: 1°. *Comment peut-on améliorer la construction des fours pour cuire le pain de l'armée?* Les commissaires nommés pour examiner cette question, sont les citoyens Bertholet, Caffarelli, Say et Monge.

2°. *Quelle est la production qui pourroit remplacer le houblon pour faire la bière?* Commissaires, les citoyens Bertholet, Malus, Costaz, Gloutier et Desgenettes.

3°. *Comment pourroit-on clarifier et rafraîchir l'eau du Nil?* Commissaires, les citoyens Monge, Bertholet, Costaz et Venture.

4°. *Faut-il des moulins à eau ou à vent?* Commissaires, les citoyens Caffarelli, Malus, Say et Costaz.

5°. *Quelles sont les ressources pour se procurer de la poudre?* Commissaires, les citoyens Andréossy, Malus et Venture.

6°. *Quel est l'état de la législation de l'Ægypte, et comment peut-on l'améliorer?* Commissaires, les citoyens Sucey, Sul'kowsky, Tallien et Costaz.

7°. *Un projet de règlement.* Commissaires, les citoyens Monge, Caffarelli, Tallien, Geoffroy, Costaz.

Seconde séance, le 11 fructidor an 6, à sept heures du matin.

Le citoyen Andréossy fait un rapport sur la cinquième question proposée par Buonaparte, dans la séance précédente. Il observe d'abord que l'Égypte n'a point de soufre, et qu'on le tiroit autrefois de Venise. La commission pense qu'on pourroit le tirer de Sicile. Le charbon qu'on emploie est celui du lupin qu'on brûle dans des fosses, et qu'on tamise ensuite. Le salpêtre est indigène, et on assure même qu'il s'en trouve par veines autour du Caire : on le fabrique comme en Europe. Il y est en vrai nitrate de potasse et non de chaux, comme en France : la cuisson se fait avec des tiges de blé de turquie, et on le purifie avec du blanc d'œuf. On fabrique la poudre à bras, et les ouvriers qui y travaillent sont nus. Chaque mortier contient quinze livres, et on la pile pendant sept heures : les pilons sont de dix-neuf à vingt-cinq livres ; les ouvriers gagnent vingt à vingt-cinq paros : on y met peu d'eau, et pour grainer la poudre on la tamise. Cette poudre est très-bonne, et moins chère qu'en France : pour la rendre encore meilleure, il faudra la réduire au dosage de France. On en fabriquoit 2000 cantars, dont on faisoit passer beaucoup à Livourne. Les beys avoient peu de poudre. Mourat-Bey n'en avoit pas plus de 1500 cantars.

Il sera aisé d'augmenter cette fabrication, et on pourra même en verser beaucoup en Europe.

Dans la même séance, le citoyen Monge a lu un mémoire sur le mirage.

A cette époque, l'Institut n'avoit pas encore de renseignemens sur ce qui s'est fait en Haute-Égypte.

Troisième séance, le 16 fructidor.

Le citoyen Bertholet lit un mémoire sur la formation de l'ammoniaque.

Le citoyen Sulkowsky a lu une description de la route du Caire à Saléhié. Jusqu'à présent on n'a connu de l'Égypte que les bords du Nil, mais nos connoissances géographiques doivent s'étendre. La route que l'armée a suivie en la poursuite d'Ibrahim-Bey étoit tout à fait inconnue. En sortant du Caire par la porte de Nasr, on entre d'abord dans le désert : on y a trouvé plusieurs maisons désertes. Le village d'Elmalarié, qui se trouve sur cette route, est l'ancienne Héliopolis. Dans un autre village appelé Elmare, il y avoit des milliers de palmiers. Sur la droite de cette route, il n'y a que des déserts de sable ; mais sur la gauche, il y a beaucoup de terres cultivées. Les endroits par où l'armée a passé, sont Lacoubey, Elhanca, Elmenié, Belbeys, Souva, Coraim, Salehié et beaucoup d'autres qu'elle a seulement traversés rapidement.

Le citoyen Say a parlé sur les moyens d'obtenir une meilleure mouture ; il a montré qu'il falloit des moulins à eau.

Le citoyen Balholet a lu un mémoire dans lequel il examine la poudre du Caire : il n'y a que $\frac{5}{31}$ de salpêtre ; le reste est du soufre , du charbon , des parties terreuses et du muriate de soude ; de sorte que le seul moyen , pour en tirer parti , est de la lessiver et d'en recommencer la fabrication.

Le citoyen Monge a lu un mémoire sur les monumens antiques du Caire. Le Sasar , sur la rue qui conduit de l'Institut au château , offre un vase de Granit , avec des hiéroglyphes en dehors et au dedans ; c'étoit un tombeau , et il ressemble à celui de la mosquée d'Alexandrie. Le citoyen Monge propose qu'on le transporte à l'Institut pour l'envoyer au musée de France. Au château , après qu'on a passé le palais de Joseph , il y a un seuil de porte avec des hiéroglyphes bien conservées.

Quatrième séance , le 21 fructidor.

Le citoyen Sulkowsky communique des remarques sur un buste d'Isis , qu'il a vu près du Nil au village de Terasi , et sur deux pierres chargées d'hiéroglyphes.

Le citoyen Say lit un mémoire sur l'emploi du bois , du roseau et du carthame pour le chauffage des fours.

La commission qui est chargée des recherches sur la mouture , annonce qu'elle va construire un moulin à vent.

Le citoyen Geoffroy lit un mémoire sur l'autruche : il montre que cet animal n'a que les rudimens des instrumens du vol , qu'il n'a aucun mus-

de suffisant pour s'élever, que ses vésicules aériennes sont moins nombreuses et moins volumineuses que dans les autres oiseaux.

Cinquième séance, le 26 fructidor.

La commission des combustibles fait son rapport, dans lequel elle montre que les tiges de carthame, les roseaux et la paille de maïs chaufferont les foyers à meilleur marché que le bois en France : elle annonce qu'il y a des moyens d'en diminuer encore la consommation.

Bonaparte remet la connoissance des temps pour l'an 7. Il invite l'Institut de s'occuper de la rédaction d'un almanac. La commission chargée de ce travail est composée des citoyens Beauchamp, Nouette et Raphaël. Il a été en même temps arrêté qu'on y réuniroit les trois almanacs suivans ; celui des Cophtes, celui des Musulmans et celui des Français.

Le citoyen Fourier a lu un mémoire sur la résolution générale des équations algébriques.

Le citoyen Parceval, la traduction d'un fragment du Tasse.

Le citoyen Desgenettes, une circulaire sur quelques maladies dont on est sur-tout menacé en Égypte, et sur les moyens de les prévenir et de les guérir. Ces maladies sont, les diarrhées, les dissenteries et l'ophthalmie-endémique.

Sixième séance, le 1^{er}. jour complémentaire.

Le citoyen Beauchamp présente à l'Institut un

annuaire qu'on pourra imprimer sur-le-champ. Il communique encore plusieurs observations astronomiques.

Le citoyen Bertholet lit une lettre du citoyen Laplace, qui annonce une correction au mètre. Le même rend encore compte des procédés en usage pour la fabrication de l'indigo, et il indique des améliorations considérables.

Le citoyen Fourier communique un projet de machine à vent, pour arroser les terres.

Septième séance, le 6 vendémiaire an 7.

Le citoyen Poussielgue présente à l'Institut, un ouvrage anonyme, intitulé : *Précis d'une nouvelle méthode de démontrer analytiquement les théorèmes de géométrie.* — Cet ouvrage est du citoyen Corancez fils.

Le citoyen Norry lit un mémoire sur la colonne de Pompée; il en indique entr'autres les dimensions.

Le citoyen Dolomieu pense que cette colonne a été érigée après Constantin, mais que le fust est d'un temps antérieur (1).

Le citoyen Savigny lit un mémoire sur une nouvelle espèce de nymphæa.

Le citoyen Dutertre parle sur l'établissement d'une école de dessin. Au nombre des membres de la commission qui est chargée de cet objet, se trouvent les citoyens Redouté et Norry.

Le citoyen Costaz lit un mémoire sur les cou-

(1) Voyez la lettre du citoyen Dolomieu, *suprà*, page 250.

leurs de la mer, et le citoyen Parceval, encore la traduction d'un fragment du Tasse.

Huitième séance, le vendémiaire an 7.

Cinquante momies d'oiseaux envoyées à l'Institut, sont remises à une commission composée des citoyens Buonaparte, Geoffroy, Dolomieu et quelques autres, pour en faire l'examen.

Porte, français, habitant du Caire, s'étant occupé de l'indigo, en présente des échantillons à l'Institut.

Le citoyen Larrey communique un mémoire sur les ophthalmies.

Le citoyen Beauchamp lit un mémoire sur son voyage de Constantinople à Trébisonde. Il indique la longitude d'Ispahan; il remarque que la longitude de Trébisonde est de 37 degrés 18 minutes 5 secondes de Paris, et non de 43 degrés comme le disoit Bonne; ce qui retranche plus de quatre-vingts lieues de la mer Noire.

Le citoyen Delisle a lu un mémoire sur le palmier qui porte le fruit appelé *domm*. C'est le *cussiophora* de Théophraste.

Le citoyen Dolomieu lit un mémoire dans lequel il montre la nécessité d'étudier la géographie ancienne et la géologie. Il fixe l'ancienne Alexandrie entre deux collines de pierre calcaire aréneuse. Il explique ensuite les changemens successifs qui y sont arrivés. Le citoyen Dolomieu pense que la mer a dû s'élever d'un pied depuis le temps des Ptolémées.

Le citoyen Norry fait un rapport sur l'école de dessin.

Le citoyen Parceval lit la traduction d'un fragment du Tasse.

Depuis le commencement de cette année, il paroît aussi au Caire un journal littéraire sous le titre de *Décade égyptienne, journal littéraire et d'économie politique.*

Le prospectus qui en a été publié est signé *Tallien*, et est composé de trente-huit pages.

Ce journal paroîtra tous les dix jours, et chaque numéro sera composé de deux feuilles et demie ou de trois feuilles in-8°. Le prix de chaque numéro sera de 1 franc argent de France, ou de 10 francs pour douze numéros.

On souscrit chez le citoyen *Marc-Aurel*, imprimeur de l'armée, quartier des Français, au Caire.

Le premier numéro a paru le 10 vendémiaire an 7. Nous le ferons connoître dans un des numéros suivans de ce journal.

Duels.

Deux professeurs d'une grande université d'Allemagne se sont battus en duel à la suite d'une dispute sur la manière d'observer une comète. Le célèbre *Jarnowick* s'est de même battu en duel à Londres; mais, quoiqu'il ait été blessé aux deux bras, l'on ne craint pas qu'il soit empêché d'enchanter encore les admirateurs de son divin archet.

LIVRES DIVERS.

MATHÉMATIQUES.

MOYENS d'apprendre à compter sûrement et avec facilité, ouvrage posthume de CONDORCET, 1 vol. in-12 de 132 pag. Prix, 1 fr. 50 centimes. Paris, Moutardier, rue Gît-le-Cœur, an 7.

Ce qui distingue ces élémens, dit l'éditeur, c'est qu'ils sont à la fois des élémens d'arithmétique et des élémens de logique. L'auteur a suivi le système décimal.

GÉOMÉTRIE.

RICERCHE meccaniche e diottriche sopra la causa della refrazione della luce, ove si dimostra, etc. d'AMBROGIO FUSINIERI. Venizio, 1798; c'est-à-dire, RECHERCHES mécaniques et dioptriques sur la réfraction de la lumière, par AMBROGIO FUSINIERI, où l'on démontre que l'attraction introduite par Newton ne peut rendre raison de ce phénomène, mais qu'il faut en chercher l'explication dans la résistance des milieux réfringens. Venise, 1798, in-8°.

M. Fusinieri se fonde sur ce que les démonstrations données par Newton, sur la loi de la réfraction de la lumière (princip. lib. I, prop. XCIV et suiv.), supposent que la force attractive du corps réfringent n'exerce sur le corps lumineux, pendant un instant infiniment petit, qu'une action infiniment

petite, tandis qu'en considérant une loi d'attraction en raison inverse d'une puissance, d'une distance qui soit assez élevée pour que l'effet ne soit sensible que très-près du corps attirant, il en résulte, aux points de contact, une force infinie, qui produit une action finie dans un temps infiniment petit.

En ne tenant compte que de cette dernière, qu'il regarde comme devant produire à elle seule la presque totalité de la réfraction, M. Fusinieri trouve que si le rayon lumineux passe d'un milieu plus rare dans un plus dense, le rapport du sinus de l'angle d'incidence à celui de l'angle de réfraction augmente lorsque l'angle d'incidence diminue, et que le même rapport diminue avec l'angle d'incidence quand le rayon lumineux passe d'un milieu plus dense dans un plus rare; conséquences qui ne s'accordent point avec la loi de Snellius, que toutes les expériences ont confirmée jusqu'à ce jour. L'auteur applique la même théorie à la réfraction des lentilles de verre plongées dans l'air ou dans l'eau; et après avoir combattu, par des objections purement physiques, l'explication newtonienne de la réfraction, il se livre à l'examen du passage de la lumière par les milieux résistans, dans lequel il retrouve la loi de Snellius. Son ouvrage est terminé par un discours sur la mesure de la *force*, et des considérations sur l'essence du corps et l'idée de la *force*.

BOTANIQUE.

FLORE DU MONT ATLAS, par le citoyen DES-

FONTAINES, etc. cinquième livraison, pages 150-180, pl. 40

Le premier volume de ce bel et intéressant ouvrage est terminé. Le citoyen Ventenat en a donné un excellent extrait (1). Cette cinquième livraison commence le second volume, avec la *didynamie gymnospermie*, au genre *Teucrium*, et finit à la *tétradynamie siliquieuse*, au genre *Sisymbrium*: elle contient cinquante planches gravées avec le même soin que les précédentes. Les espèces nouvelles qu'on y distingue sont *TEUCRIUM resupinatum*, *ramosissimum*, *pseudoscordonia*, *bracteatum* et *corymbiferum*; *SATUREIA filiformis* et *nervosa*; *THYMBRA ciliata*; *NEPETA multibracteata*, *reticulata*; *PHLOMIS biloba*; *ORIGANUM glandulosum*; *THYMUS numidicus*, *laureolatus*; *EUPHRASIA purpurea*; *LINARIA blattoides*, *fruticosa*, *latifolia*, *laxiflora*, *flexuosa*, *heterophylla*; *ANARRHINUM pedatum*, *fruticosum*; *SCROPHULARIA hispida*; *OROBANCHE media*; *LEPIDIUM latifolium*; *BUNIAS prostrata*; *GRAMBE reniformis* et *CORDYLOCARPUS muricatus*.

MINÉRALOGIE.

MÉTHODE analytique des fossiles, fondée sur leurs caractères extérieurs, par H. STRUBE, un vol. in-8°. de 174 pages. Paris, de l'imprim.

(1) Suprà, page 145.

merie des Sciences et des Arts, rue Thérèse,
an 6.

Cette méthode analytique est fondée sur les principes de Werner : elle est très-utile pour ceux qui veulent connoître les minéraux d'après les caractères extérieurs.

C H I R U R G I E.

TRAITÉ des maladies des voies urinaires, par P. J. DESAULT, chirurgien en chef du grand hospice d'humanité de Paris ; ouvrage extrait du journal, augmenté et publié par XAV. BICHAT. A Paris, chez la citoyenne veuve Desault, cloître Notre-Dame, n^o. 18 ; H. Nicolle, rue du Bouloy, n^o. 56 ; Méquignon l'aîné, rue des Cordeliers ; Devilliers, rue des Mathurins ; Deroy, rue Haute-feuille.

Les maladies des voies urinaires occupoient le premier rang dans le journal de chirurgie de Desault ; c'étoit même le seul point de pathologie qui y fût complet. Xav. Bichat, digne élève de ce praticien célèbre, a rassemblé ces observations et ces réflexions sous un cadre méthodique, et a présenté en détail ce qui n'étoit qu'en précis dans le journal. Cette seconde édition est augmentée d'un grand nombre de faits qui offrent plusieurs vues nouvelles sur les causes nombreuses de la rétention d'urine. Cet ouvrage formera, réuni à celui que Xav. Bichat a déjà publié, le tableau exact de toutes les découvertes de Desault.

C H Y M I E.

MÉMOIRE sur les extraits, à l'occasion des dépôts qui s'y forment, avec démonstration de la fausse application de l'origène à ces dépôts, suivi de quelques observations sur la manière de préparer les végétaux en général et le sirop de quina, lu à la séance publique de la Société de Santé de Lyon, par le citoyen DESCHAMPS le jeune, un volume in-8°. Prix, 75 centimes, et 90 centimes franc de port. A Paris, chez Fuchs, libraire, rue des Mathurins, maison Cluny, n°. 334.

A G R I C U L T U R E.

MÉTÉOROLOGIE des Cultivateurs, suivie d'un avis aux habitans des campagnes sur leur santé et quelques uns de leurs préjugés, par le citoyen D. C., in-12, an 7. Prix, 1 franc, et 1 franc 25 centimes franc de port. A Paris, chez Fuchs, libraire, rue des Mathurins, n°. 334.

Ce petit ouvrage est particulièrement destiné aux cultivateurs des campagnes. L'auteur l'a fait à leur portée, et a cru qu'il leur seroit utile. Après avoir exposé les liaisons de la météorologie avec l'agriculture, il leur donne quelques notions sur les instrumens météorologiques; il leur indique la manière de s'en servir et de connoître les défauts de ceux qu'ils achètent; il leur démontre les causes qui font mouvoir ces instrumens, et passe ensuite aux pré-

sages que l'on peut en tirer ; il ne néglige pas les signes tirés du soleil , de la lune , de la mer , des êtres vivans et des choses inanimées , etc.

A la suite de ces notions météorologiques , qui sont le fruit de vingt années d'observations , l'auteur donne aux habitans des campagnes un avis sur leur santé , sur la manière de se conduire dans les premiers jours de leurs maladies , sur leurs erreurs de régime , etc.

Nous pensons que ce petit ouvrage ne peut être qu'avantageux aux habitans de la campagne ; qu'il ne sauroit y être trop répandu , et que l'auteur a rempli son but , celui d'être utile :

T Y P O G R A P H I E .

ÉPREUVES des caractères de la fonderie de
F. G. LEVRAULT à Strasbourg, an 6.

Ces épreuves , ainsi que les ouvrages sortis des presses du citoyen Levrault à Strasbourg , font voir qu'il tâche d'atteindre ce que la France et l'Allemagne fournissent de mieux dans ce genre , et de porter la typographie dans la ville qui étoit son berceau , au même point de perfection auquel elle a été portée dans plusieurs autres endroits.

E C O N O M I E P O L I T I Q U E

Essais politiques, économiques et philosophiques,
par BENJAMIN Comte de Rumford, traduits
de l'anglais par L. M. D. C., deux vol. in-
8°. , enrichis de planches. A Genève, chez G.

J. Manget, imprimeur-libraire ; et à Paris, chez Fuchs, libraire, rue des Mathurins, n°. 334.

Les auteurs de la bibliothèque britannique ont fait connoître à diverses reprises, par des extraits fort étendus, les essais que le comte de Rumford a publiés successivement en anglais, et qu'on a dernièrement réunis à Londres en deux volumes in-8°, avec figures.

Toutes les personnes qui ont été à portée d'apprécier les productions de cet homme rare, conviennent qu'on n'a jamais réuni dans un plus haut degré la volonté constante de faire le bien, et le talent et l'activité nécessaires pour réaliser les conceptions philanthropiques, les grandes pensées et l'esprit de détail ; l'art de faire des expériences physiques, et d'heureux et utiles essais en morale ; en un mot, la connoissance des hommes et celle des choses, avec les moyens de l'employer au plus grand avantage de l'humanité.

On désiroit généralement que le recueil de ses œuvres fût traduit et à portée d'être répandu sur le continent. Un Français établi à Munich vient d'entreprendre cette traduction sous les yeux de l'auteur, et elle s'imprime actuellement à Genève, chez G. J. Manget, imprimeur-libraire.

L'ouvrage sera composé de deux vol. in-8°. de 500 pages chacun environ, caractère philosophie interligué, beau papier, et des planches en cuivre remplaceront les figures gravées sur bois dans l'édition originale : ils paroîtront dans le commence-

ment du mois de nivôse de l'an 7 de la République française.

S T A T I S T I Q U E .

ANNUAIRE du département du Bas-Rhin, pour l'an 7 de la République française, par le citoyen BOTTIN. Prix, 1 franc 50 centimes broché. Strasbourg, chez Levrault, in-16 de 195 pages.

Le citoyen Oberlin avoit autrefois publié un almanac de l'Alsace ; depuis quelque temps il n'en paroissoit plus ; c'est ce qui a engagé le citoyen Bottin, secrétaire de l'administration centrale du Bas-Rhin, de publier cet *Annuaire*.

L'utilité de ce petit ouvrage se verra par l'indication des principaux articles qui y sont contenus : il seroit à souhaiter que, dans chaque département, on publiât un almanac pareil.

Après que l'auteur a dit un mot sur le calendrier en général et les ères qui ont été et sont encore en usage chez les différentes nations, il donne dans son *Annuaire républicain* un précis statistique sur le département du Bas-Rhin, les membres des différentes administrations, des notices sur les différens établissemens de Strasbourg et du département, tels que l'école centrale, de médecine, etc. les hospices, etc. etc. sur l'économie rurale, le commerce, les usines, manufactures, salines, etc.

A la fin sont les tables des matières nécessaires ; objet trop négligé dans la plupart des ouvrages.

TABLE DES ARTICLES.

SCIENCES.

JOURNAL de l'école polytechnique. Page 418

Lassus. Notice des travaux de la classe des sciences physiques de l'Institut national. 94

MATHÉMATIQUES.

Lejeune-Gineau. Notice des travaux de la classe des sciences mathématiques et physiques, partie mathématique. 97

Jos. Guill. Camerarii. *Commentatio de variatione aberrationis ac nutationis e variata ascensione recta.* 273

Peter-Simon Laplace. *Darstellung des Weltsystems.* 272

Disquisitiones analyticae ad calculum integralem pertinentes, auctore J. F. Pfaff. *ibid.*

Geometrische Entwicklung der Eigenschaften der stereographischen projection von G. S. Klügel. *ibid.*

Historia problematis de cubi duplicatione, auctore N. T. Reimer. *ibid.*

A. M. Legendre. Essai sur la théorie des nombres. 270

Lagrange. De la résolution des équations numériques. 271

P. Tedenat. Leçons élémentaires d'arithmétique et d'algèbre. *ibid.*

Die geometrie nach Legendre, Simpson, van Swinden, Gregorius à S. Vincentio, und den alten, ausführlich dargestellt, von L. W. Gilbert. 272

Condorcet. Moyens d'apprendre à compter sûrement et avec facilité. 562

Ambrogio Fusinieri. Recherches mécaniques et dioptriques sur la réfraction de la lumière. 561

ASTRONOMIE.

Christian Cramp. *De æquationum decrementalium solutione.* 271

Découverte d'une Comète. 518

P H Y S I Q U E.

Expérience de Cavendish sur l'attraction. 543

P H Y S I Q U E A N I M A L E.

J. L. Alibert. Compte rendu à la classe des sciences mathématiques et physiques de l'Institut national, par la commission nommée pour examiner les phénomènes du galvanisme. 433

M A M M I F È R E S.

Cuvier. Sur les ossemens qui se trouvent dans le gypse de Montmartre. 289

Boucher. Observations sur un squelette d'Aurochs trouvé à Picquigny. 24

E N T O M O L O G I E.

Considérations philosophiques sur l'histoire naturelle en général, et en particulier sur celle des insectes, adressées au citoyen Millin. 7

B O T A N I Q U E.

R. Desfontaines. *Flora atlantica*. 145-563

Publication du premier volume du *Hortus Schonbrunnensis*, par le professeur Jacquin. 390

Icones fucorum, auctore E. J. C. Esper. 421

M I N É R A L O G I E.

Cours relatifs à l'exploitation des mines. 258

J. Fr. Borda. Mémoires sur les fossiles des environs de Dax. 419

P Y R O L O G I E.

Idée d'un répertoire des résultats d'observations et d'expériences relatives aux matières combustibles. 273

H. Struve. Méthode analytique des fossiles. 563

M É D E C I N E.

Memoria di Luigi-Eustachio Polidori, sopra un tifo contagioso curato da esso per ordine del governo toscano. Pisa, 1798. 29

Programme des cours de l'hôpital militaire d'instruction au Val-de-Grace. 126

Séance de la société de santé de Nancy. 514

Table des articles. 571

Séance publique de l'école anti-césarienne.	520
<i>Brewer</i> . Bibliothèque germanique medico-chirurgicale.	274
<i>M. Hufeland</i> L'art de prolonger la vie humaine, traduit par le citoyen <i>Brewer</i> .	277
Propriété de l'insecte nommé <i>Coccinella septem punctata</i> , pour la guérison du mal de dents.	386
<i>J. P. Frank</i> . Traité sur la manière d'élever sainement les enfans.	423

C H I R U R G I E.

<i>P. J. Desault</i> . Traité des maladies des voies urinaires.	564
---	-----

D I É T É T I Q U E.

<i>P. E. Wauters</i> . Dissertation sur la manière de faire l'Uytzet.	277
---	-----

C H Y M I E.

Traduction, en suédois et en danois, des élémens de chimie du citoyen <i>Fourcroy</i> .	118
<i>Fourcroy</i> . Calculs de la vessie.	293
<i>Daschamps</i> . Mémoire sur les extraits, à l'occasion des dépôts qui s'y forment.	565

A G R I C U L T U R E.

<i>Frauenholz</i> , artiste à Nuremberg.	124
Art du Jardinage.	120
<i>J. J. Baron de Linker</i> . Le Forestier Soigneux, journal sur les dégâts des forêts par les animaux.	190
Société libre d'agriculture, sciences et arts, à Châlons-sur-Marne.	259
Météorologie des cultivateurs.	565

G Y M N A S T I Q U E.

<i>Oronzio de Bernardi</i> . Système complet de l'art de nager, traduit de l'italien par <i>Friedrich Kriss</i> .	132
---	-----

E C O N O M I E P O L I T I Q U E.

<i>Benjamin Comte de Rumford</i> . Essais politiques, économiques et philosophiques.	566
<i>Bottin</i> . Annuaire du département du Bas-Rhin.	568

V O Y A G E S.

Voyage pittoresque de la Syrie, de la Phénicie, de la Pales-	
--	--

- tine et de la Basse-Égypte. 135-425
 Voyage de la Peyrouse autour du monde, rédigé par *Mil-
 let-Mureau*. 165-296
 Voyage pittoresque de l'Istrie et de la Dalmatie. 428

HISTOIRE.

- Daunou*. Notice des travaux de la classe des sciences mor-
 les et politiques. 103
 Histoire de l'autre monde, tirée du *Gello*. 225
 Annales maritimes et coloniales, contenant des recherches sur
 la marine. 279
A. Liger. Campagnes des Français pendant la révolution. 280

- Répertoire ou Almanac historique de la révolution française. 424

ARCHÉOLOGIE.

- Statue antique d'une nouvelle Vénus, expliquée par *Adam
 Fabroni*. 34

- Extrait d'une lettre du citoyen d'*Ansse-de-Villoison*, au
 citoyen *Chardon-la-Rochette*, sur quelques usages de l'an-
 tiquité. 187

- Cours d'Antiquités, du citoyen *A. L. Millin*. 263

- Discours prononcé par le citoyen *Millin*, à l'ouverture de son
 cours d'Antiquités. 394

- Réunion des cabinets de Vienne sous la direction de *M.
 François Neumann*. 394

- N. X. Willemin*. Choix de costumes civils et militaires des
 peuples de l'antiquité. 428

- Sur la Mosaïque, par le professeur *Garlitt*. 444

MYTHOLOGIE.

- Leçons élémentaires sur la mythologie. 429

BIOGRAPHIE.

- Mort de *Laurent Meyer*. 461

- Mort de *Nanscuries*. 419

Table des articles.

573

<i>Winckler.</i> Notice sur Moses Mendelssohn.	43
Mort de <i>John Wilkes.</i>	118
Mort de <i>Guillaume Enfiels.</i>	<i>ibid.</i>
Mort de <i>Kallgreen.</i>	<i>ibid.</i>
Mort de <i>W. B. Jelgersma Frison.</i>	260
Mort du citoyen <i>Dewailly</i> , architecte,	269
Mort de <i>Jacques Biz.</i>	391
Mort de <i>J. Van Loo.</i>	<i>ibid.</i>
Mort de <i>Bouillier.</i>	<i>ibid.</i>
<i>Cuvier.</i> Eloge du citoyen <i>Richs.</i>	319
Mort de la citoyenne <i>Monnet.</i>	398
Lettres de quelques membres de l'Institut du Caire. 401-402-546	
<i>J. Lalande.</i> Notice sur la vie du citoyen <i>Poissonnier.</i>	456
Notice sur <i>J. F. P. Fauris Saint-Vincent.</i>	461
Mort de <i>Bache</i> , neveu de <i>Franklin.</i>	542
Mort du célèbre acteur <i>Palmer.</i>	526

T Y P O G R A P H I E.

Epreuves des caractères de la fonderie de <i>F. G. Levrault.</i>	566
Sur l'édition stéréotype de <i>Virgile.</i>	534

B I B L I O G R A P H I E.

Catalogue des livres allemands qui se trouvent chez <i>Keck.</i>	270
<i>Catalogus librerum latinorum officinæ librariæ J. J. Keck.</i>	<i>ibid.</i>

P H I L O L O G I E.

Observations sur différens éditeurs de <i>Xénophon.</i>	450
---	-----

H I S T O I R E L I T T É R A I R E.

Seconde séance de la société libre d'institution.	262
Questions proposées par la société teylerienne de Harlem.	261
Distribution de prix à l'hôpital d'instruction de Lille.	262
Nomination de <i>C. W. Rhoër</i> à l'université d'Utrecht.	261
Ouvrage défendu par le roi de Prusse.	129
Ouvrages prohibés à Graetz.	<i>ibid.</i>
Défense du débit des médailles de Buonaparte en Autriche.	<i>ibid.</i>

Nomination de Georges Zoega au consulat de Dannemarck.	128
Défense du débit d'un portrait de Buonaparte à Leipsic. <i>ibid.</i>	
Programme pour la continuation de la description des arts.	226
Etat par ordre alphabétique, des arts dont la description a été publiée par l'Académie des sciences.	223
Programme d'un prix de l'Institut national, proposé dans la séance publique du 15 vendémiaire an 7.	244
Extrait d'une lettre du citoyen <i>Dolomieu</i> au citoyen <i>Lametherie</i> , sur l'Égypte.	249
Société des amis des arts.	251
<i>Marron</i> . Notice des ouvrages anglais sur la biographie.	252
Monument élevé au roi de Pologne par l'empereur de Russie.	158
Séance du Lycée des arts, du 30 vendémiaire.	266
Cabinet littéraire du citoyen <i>Henrichs</i> .	267
Lettres sur le cantique des Cophtes.	268
Rentrée des écoles centrales.	269
Première séance de la société d'émulation d'Abbeville.	376
Cours du Lycée républicain.	364
Annonces de traductions.	385
Gazette de musique à Leipsic.	<i>ibid.</i>
Publication des Œuvres de Mozart.	386
Ouvrages prohibés à Vienne.	387
Épithape de <i>Ramler</i> .	389
Indication des principales productions anglaises nouvelles.	405
Institut de Gènes.	542
Institut du Caire.	552
Nouvelles d'Égypte.	546
Rentrée du collège de France.	543
T H E O L O G I E.	
<i>Hamelsveld</i> . Nouvelle version hollandaise de la Bible.	260
Ouvrages défendus à Vienne, en juillet 1798.	529

GRAMMAIRE.

Discussion grammaticale sur le projet d'une nouvelle édition du dictionnaire de l'Académie française, suivie d'une réponse par le citoyen <i>Séris</i> .	61
Le Maître de langue anglaise ou Choix de passages des meilleurs écrivains britanniques.	283
Cours de langues orientales.	533

LITTÉRATURE.

Œuvres diverses de J. J. <i>Barthélemy</i> .	55
<i>Andrieux</i> . Notice des travaux de la classe de littérature et beaux arts.	
Lettres originales de J. J. Rousseau.	287

LITTÉRATURE LATINE.

J. N. M. <i>Deguerle</i> . Question sur Pétrone.	194
P. J. G. <i>Laporte du Theil</i> . Sur une nouvelle édition de Pétrone.	494
<i>Von Troil</i> . Discours sur l'utilité des controverses.	119
<i>Publius Virgilius Maro</i> , <i>Bucolica</i> , <i>Georgica</i> et <i>Æneis</i> .	281

LITTÉRATURE ANGLAISE.

Superstition dans la littérature anglaise.	390
--	-----

POÉSIE.

Poésies d'Ossian, avec une traduction latine.	388
Le Calendrier républicain, poème.	430

THÉÂTRE.

<i>Franche et Mont-Mutin</i> , parodie jouée au Vaudeville.	264
<i>Michel Montaigne</i> , au théâtre français.	403
<i>L'Oncle Valet</i> , à l'Opéra comique.	530
Théâtre de la Marquise d'Anspach.	532
<i>Le Magasin des Modernes</i> , au Vaudeville.	540

<i>Isabelle somnambule</i> , au Vaudeville.	518
<i>Arlequin tout seul</i> , idem.	519
<i>Les Noms supposés</i> , au théâtre Feydeau.	544
<i>Le Voyage Interrompu</i> , à l'Odéon.	<i>ibid.</i>
<i>L'Astronome</i> , au théâtre Feydeau.	397

ROMANS.

<i>Cinthélie</i> ou <i>Une sur dix mille</i> , traduit de l'anglais par P. L. Lebas.	268
--	-----

BEAUX-ARTS.

Distribution des prix du Conservatoire de musique.	537
Plans pour la construction de plusieurs monumens.	486

MÉLANGES.

Porte-feuille des <i>Enfans</i> , rédigé par J. F. Bertuch.	89
Texte détaillé du Porte-feuille des <i>Enfans</i> de Bertuch, publié par L. P. H. Funke.	99
Les beautés du Spectateur, en anglais et en français.	217
Mélanges extraits des manuscrits de madame Necker.	355
Caricatures anglaises.	395
Lettre sur la conversation de Buonaparte dans la pyramide d'Égypte.	399

Fin de la Table du Tome IV.



A N N O N C E S.

Distiques de Caton en vers latins , français et allemands , avec une traduction interlinéaire de ces derniers , propre à faciliter l'étude de la langue allemande. un volume in 8°. de 72 pages. Paris , chez Fuchs , rue des Mathurins. Vendémiaire an 7 , (septembre 1798).

Il paroît que le citoyen B.... n'est pas de l'avis de ceux qui veulent que les personnes qui désirent apprendre les langues de nos voisins, aillent dans les pays où on les parle; il montre au contraire beaucoup de zèle pour encourager ses compatriotes à l'étude des langues étrangères , et pour leur faciliter sur-tout l'étude de la langue allemande. C'est pour cet effet qu'il a publié , il y a peu de tems , un *nouveau cours de langue allemande , ou choix des meilleurs poèmes de Zachariaë , Kleist et Haller*. La même raison a encore engagé le citoyen B.... à publier l'ouvrage que nous annonçons , où il a réuni le texte latin , une traduction en vers français et une autre en vers allemands ; il a joint des distiques de Caton à cette dernière en traduction interlinéaire.

Comme il paroît que le citoyen B.... se propose de continuer ce genre de travail , auquel nous souhaitons le succès qu'il mérite , nous croyons devoir l'engager à être très-sévère sur le choix des ouvrages sur lesquels il voudra travailler. La littérature allemande est aujourd'hui assez riche pour lui laisser le choix des livres classiques.

TABLE

Des articles contenus dans ce numéro.

<p>PHYSIQUE ANIMALE. J. L. Alibert. <i>Comptes rendus pour examiner et vérifier les phénomènes du</i> 433</p> <p>PHILOG. Gail. <i>Observations sur différens éditeurs de Xénophon.</i> 450</p> <p>BIOGRAPHIE. J. Lalande. <i>Notice sur la vie du citoyen Poissonier.</i> 456 <i>Notice sur J. Fr. P. Fauris-Saint-Vincent.</i> 461</p> <p>ARCHÉOLOGIE. Gurlitt. <i>Ueber die Mosaik.</i> 484</p> <p>BEAUX-ARTS. <i>Sur les monumens.</i> 487</p> <p>LITTÉRATURE LATINE. <i>Lettre de F. S. G. la Porte-du-Theil, au citoyen A. L. Millin, sur Pétrone.</i> 494</p> <p>NOUVELLES ET CORRESPONDANCE LITTÉRAIRES. <i>Séance de la société de santé de la commune de Nancy.</i> 514 <i>Découverte d'une comète.</i> 518 <i>Théâtre du Vaudeville. Isabelle sonnambule, comédie.</i> ibid. <i>Arlequin tout seul.</i> 519 <i>Séance publique de l'école antécésarienne.</i> 520 <i>Mort du célèbre acteur Palmer.</i> 526 <i>Ouvrages français défendus à Vienne.</i> 529 <i>Théâtre Favart. L'Oncle Valet, opéra.</i> 530 <i>Théâtre de la Margrave d'Anspach.</i> 532 <i>Cours de langues orientales.</i> 533 <i>Sur l'édition stéréotype de Virgile.</i> 534 <i>Distribution des prix du Conservatoire de Musique.</i> 537 <i>Le nouveau Magasin des Mo-</i></p>	<p><i>dernes, au Vaudeville.</i> 540 <i>Mort de Bache.</i> 542 <i>Institut de Gènes.</i> ibid. <i>Reentrée du Collège de France.</i> 543 <i>Belle expérience de Cavendish.</i> ibid. <i>Théâtre Feydeau. Les Noms supposés.</i> 544 <i>Odéon. Le Voyage interrompu.</i> ibid. <i>Lettre du Caire.</i> 546 <i>Institut du Caire.</i> 552 <i>Duels.</i> 560</p> <p>LIVRES DIVERS. Mathématiques. Condorcet. <i>Moyens d'apprendre à compter sûrement et avec facilité.</i> 561</p> <p>Géométrie. Ambrosio Fusinieri. <i>Ricerca meccaniche, etc.</i> ibid.</p> <p>Botanique. Desfontaines. <i>Flore du Mont Atlas.</i> 562</p> <p>Minéralogie. H. Struve. <i>Méthode analytique des fossiles, etc.</i> 563</p> <p>Chirurgie. P. J. Desault. <i>Traité des maladies des voies urinaires.</i> 564</p> <p>Chymie. Deschamps. <i>Mémoire sur les extraits, etc.</i> 565</p> <p>Agriculture. D. C. Météorologis des cultivateurs, etc. ibid.</p> <p>Typographie. <i>Epreuves des caractères de la fonderie de Levrault.</i> 566</p> <p>Economie politique. Benjamin comte de Rumford. <i>Essais politiques, etc.</i> ibid.</p> <p>Statistique. Bottin. <i>Annuaire du département du Bas-Rhin, etc.</i> 568</p>
--	--





